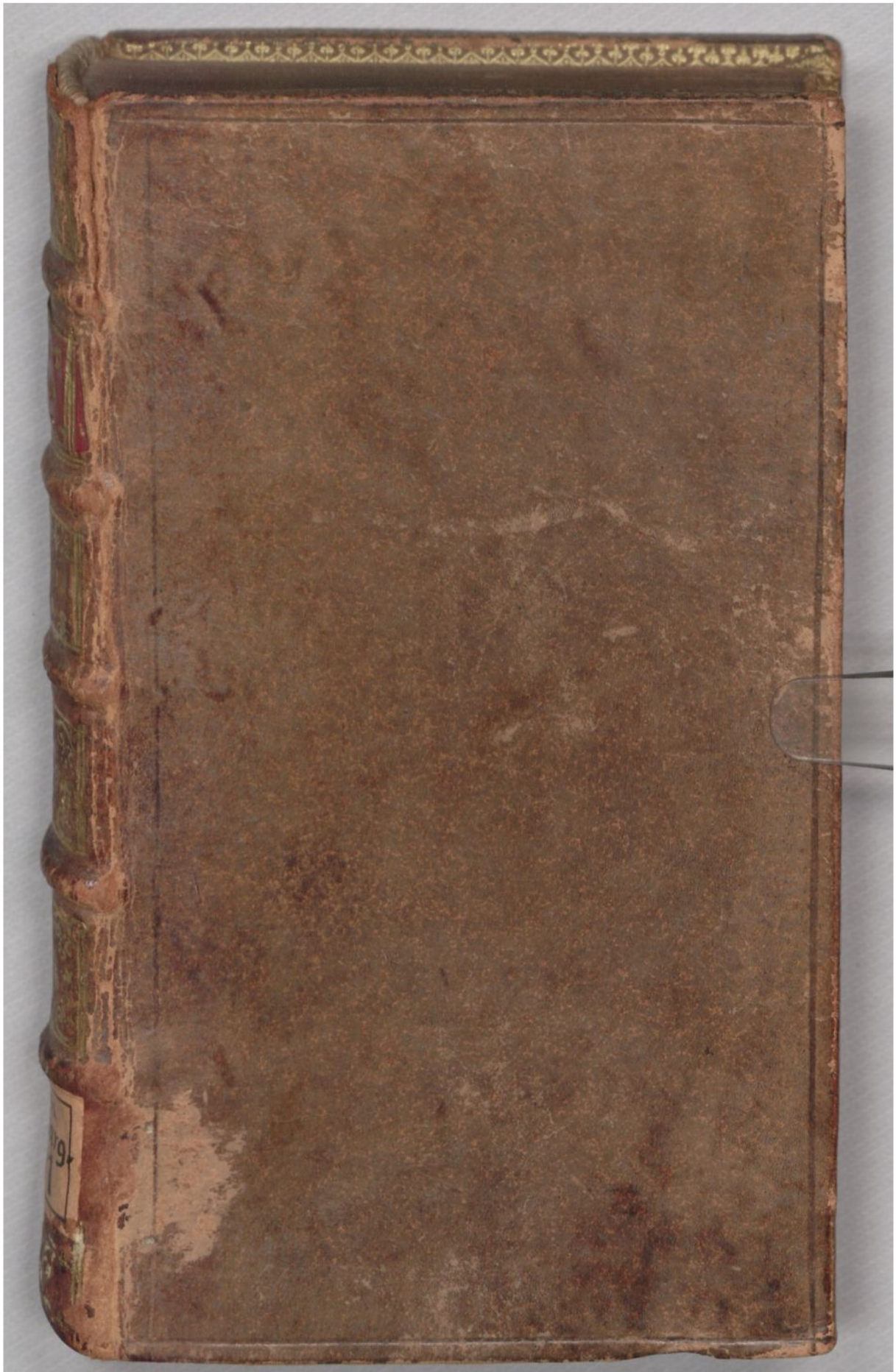


GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [1] - -

PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [2] - -

PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [3] - -

PUBLIC DOMAIN

P -

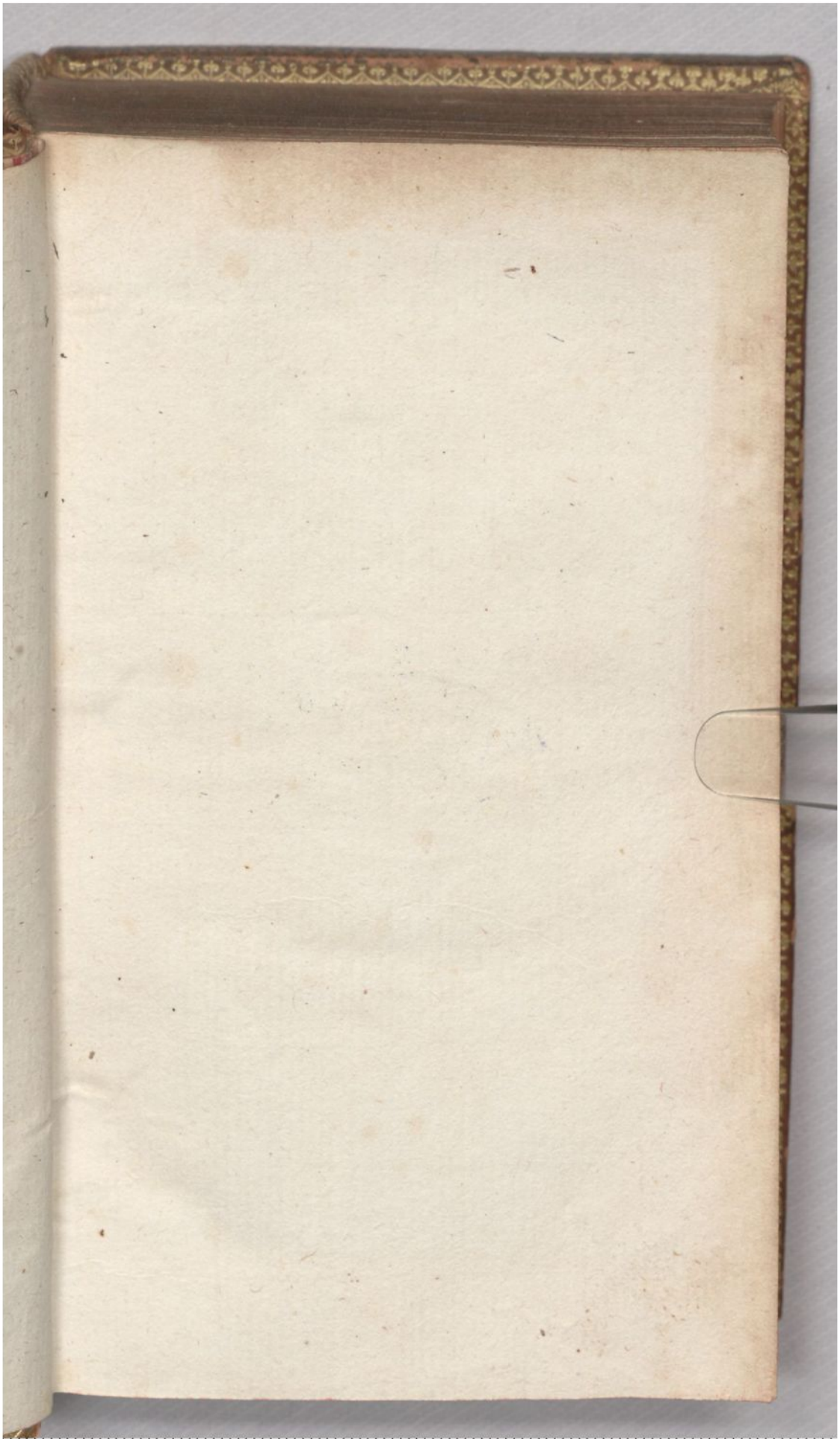
Leibn. Marg. 91,2

12
17
102
104-05
107
135
143
304
332

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [4] - -

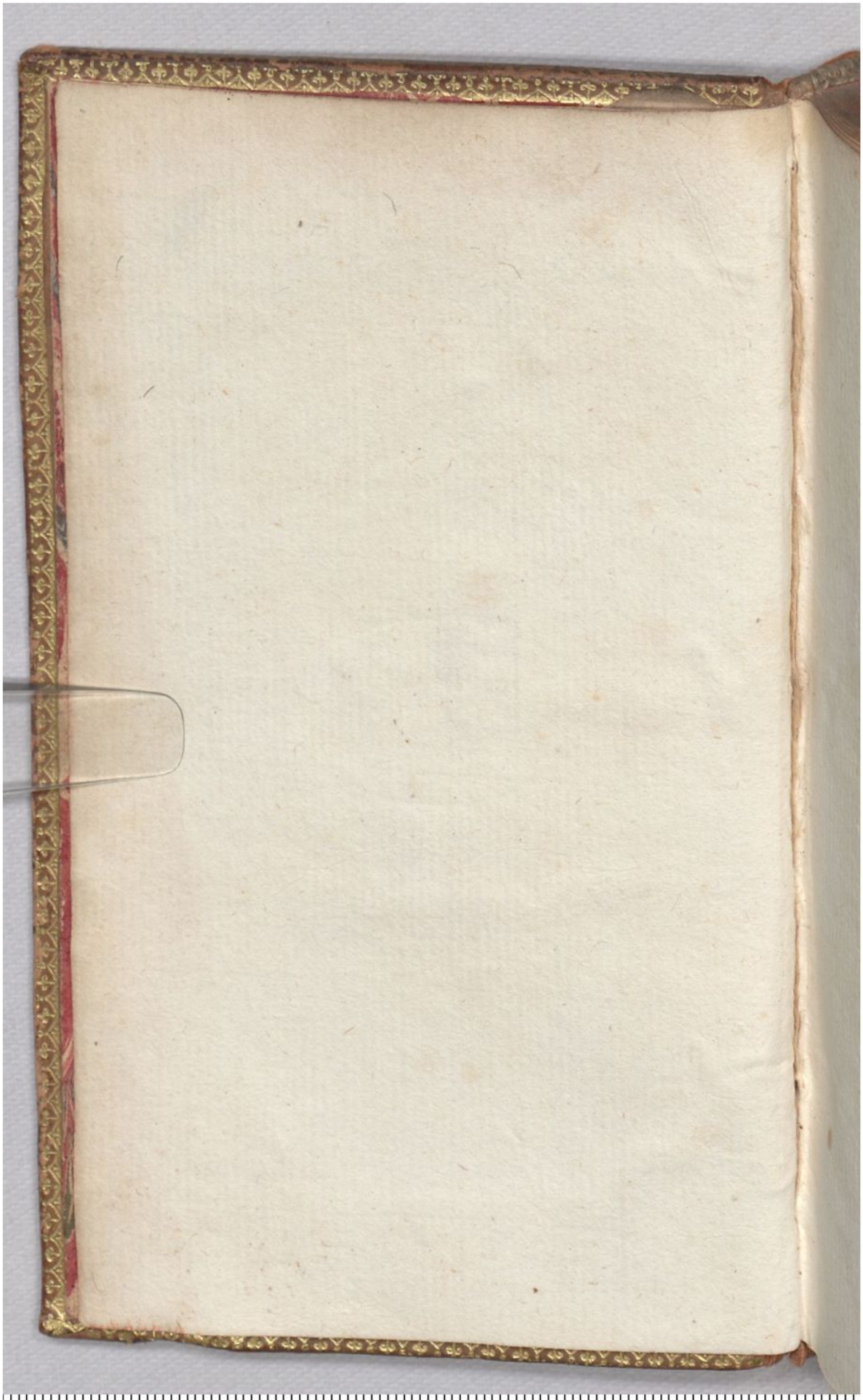
PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [5] - -

PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [6] - -

PUBLIC DOMAIN

p·102
f·135
p·304·332

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [7] - -
PUBLIC DOMAIN

Verf.: Du Tertre

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [8] - -

PUBLIC DOMAIN

REFUTATION
D'UN
NOUVEAU SYSTEME
DE
METAPHYSIQUE,
PROPOSE' PAR LE P. M....
Auteur de la Recherche de la Verité.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,
Chez RAYMOND MAZIERES, Libraire,
ruë Saint Jacques, à la Providence,
prés la ruë de la Parcheminerie.

M. DCCXV.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [9] - -
PUBLIC DOMAIN

BIBLIOTHECA
REGIA
HANNOVERANA

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [10] - -

PUBLIC DOMAIN

REFUTATION D'UN NOUVEAU SYSTEME DE METAPHYSIQUE.

Proposé par le P. M.... Auteur de la Recherche de la Verité.

SECONDE PARTIE.

Le P. M.... Chef d'une nouvelle Secte de Philosophes.

Dessein particulier de cette seconde Partie.

C'Est icy que nôtre Auteur commence tout de bon à secoüer le joug du Cartésianisme, & à parler à son tour en maître, qui préside au milieu

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [11] - -
PUBLIC DOMAIN

d'une nouvelle Ecole formée de ſa main. Cet Aigle de la nouvelle Philoſophie prend d'abord ſon vol vers le monde intelligible, & tranſporte ſes Aiglons juſqu'au ſoleil des intelligences, pour accoûtumer leurs yeux à regarder fixement cet aſtre Eternel, mille fois plus radieux que celui qui répand la lumiere dans ce monde materiel. A la faveur de cette nouvelle clarté, il leur fait conſiderer l'eſſence de Dieu dans elle-même; il leur découvre dans cette Divine eſſence, les idées de toutes choſes, les veritez éternelles, & l'ordre immuable qui régle ſouverainement les volontez, & toute la conduite du premier des Etres. Enſuite, quand il les a rapportez ſur cette terre que nous habitons, afin de raſſûrer un peu leurs eſprits étonnez de tant de merveilles ſi extraordinaires, qu'ils ſeroient tentez de prendre pour des ſonges; il leur cite quantité de paſſa-

ges de Saint Auguſtin, pour leur perſuader qu'il ne les conduit que par les routes que ce grand Docteur de l'Egliſe lui a ouvertes. Pour moi, je vais tâcher d'ôter de deſſus les yeux de ces Diſciples abuſez, ce charme qui leur fait prendre tant de chimeres, pour les plus belles choſes du monde ; & de montrer que jamais Saint Auguſtin n'a donné dans de telles viſions. La Table des Chapitres apprendra plus en détail, la maniere dont je m'y prens.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. I. De la nature de Dieu. I. Catéchiſme des Malebranchiſtes ſur la nature de Dieu. II. Réflexion d'un Peripateticien, ſur ce nouveau Catéchiſme. III. Réfutation de la Doctrine qui y eſt contenuë.

CHAP. II. De la veuë de Dieu.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [13] - 5
PUBLIC DOMAIN

I. Ce que penſe ſur cela le Chef de la nouvelle Secte. II. Le bon ſens réfute ſon opinion, & montre qu'elle n'eſt qu'une pure imagination. III. Cette opinion eſt manifeſtement contraire à l'Ecriture Sainte, aux déciſions des Conciles, & à la créance des Fidelles. IV. Le P. M. tombe dans de perpetuelles contradictions, lorſqu'il veut, par des explications forcées, éviter les cenſures que merite ſa Doctrine ſur ce point.

CHAP. III. De la nature des Idées. I. Ce qu'il faut entendre par *Idée*. II. Les merveilleuſes qualitez que l'Auteur donne aux Idées. III. Analyſe de ſa Doctrine ſur cette matiere, en quatre articles. IV. Examen du premier article; ſçavoir, ſi les Idées ſont des Etres? Explication de cet axiôme; *le néant n'a point de proprietez*, ou, *n'eſt point intelligible*. V. Examen du ſecond article; ſçavoir, ſi

les Idées ſont des Etres réels ? VI. Examen du troiſieme article ; ſçavoir, ſi les Idées ſont des Etres réels infinis, neceſſaires, éternels, & immuables ? VII. Examen du quatriéme article ; ſçavoir, ſi ces Etres ou ces Idées ſont dans la ſubſtance de Dieu ? VIII. Réfléxion ſur les abſurditez où l'Auteur s'eſt engagé, pour avoir mal entendu ce que c'eſt qu'Etre intelligible.

CHAP. IV. De la veuë de toutes choſes en Dieu. I. L'eſtime que fait l'Auteur du Malebranchiſme, de ce point fondamental de ſa Doctrine. II. Réfléxions préliminaires ſur trois ou quatre contradictions, où nôtre Philoſophe ſemble être tombé ; & dont l'éclairciſſement ſera utile pour mieux entendre la ſuite du Chapitre. III. Expoſition plus particuliere de la nouvelle Doctrine, ſur la veuë de toutes choſes en Dieu : & le plan de nôtre Réfutation diviſée en trois

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [15] - 7
PUBLIC DOMAIN

articles. IV. Article premier, où l'on montre combien petit eſt le nombre des idées qu'a nôtre eſprit, de l'aveu même du nouveau Philoſophe. V. Article ſecond, où l'on prouve l'impoſſibilité qu'il y a que nous voïons en Dieu, le peu de choſes dont nous avons les idées : en montrant la fauſſeté de ces deux propoſitions ; la premiere, *les créatures, même les plus terreſtres, ſont en Dieu ;* la ſeconde, *l'eſprit peut voir ces créatures en Dieu.* VI. Réfutation de la premiere propoſition. VII. Réfutation de la ſeconde propoſition. VIII. Article troiſiéme, où l'on réfute encore les raiſons que l'Auteur apporte, pour prouver qu'effectivement nous voïons les créatures en Dieu. IX. Explication de la maniere dont l'ame ſe forme ſes idées.

CHAP. V. De la cauſe occaſionnelle de la préſence des Idées. I. Expoſition de la penſée du nou-

veau Philoſophe. II. Fondement de cette Doctrine renverſé par une contradiction manifeſte de ſon Auteur. III. Cette même Doctrine réfutée par l'experience. IV. Inutilité d'un faux-fuïant que s'eſt ménagé nôtre Philoſophe.

CHAP. VI. De l'efficace des Idées, & de la difference qui eſt entr'elles & les perceptions. I. La penſée du P. M. ſur l'efficace des Idées. II. La difference qu'il met entre les Idées & les perceptions. III. Réfutation de toute cette Doctrine.

CHAP. VII. De la veuë des veritez neceſſaires, & de l'ordre immuable en Dieu. I. Expoſition du ſentiment Malebranchiſte, qui ſeule en fait voir le ridicule. II. Réfutation de ce ſentiment, quant aux veritez neceſſaires. III. Comment tous les hommes voïent également les veritez neceſſaires. IV. Réfutation du même ſentiment, quant à

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [17] - 9
PUBLIC DOMAIN

l'ordre immuable. Contradiction de l'Auteur. v. Ce que c'eſt que la Loy naturelle.

CHAP. VIII. De l'autorité de Saint Auguſtin. I. Quelle eſtime Saint Auguſtin faiſoit de la Philoſophie Platonicienne, & d'où lui étoit venuë cette eſtime. II. Syſtéme de ce Pere ſur la nature de la verité, & la connoiſſance que nous en avons. III. Cette Doctrine de Saint Auguſtin n'a nullement été entenduë par le P. M. IV. Differences eſſentielles entre le ſentiment de Saint Auguſtin, & les opinions Malbranchiſtes.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature de Dieu.

SI le nouveau Philoſophe, aprés avoir volé juſqu'au trône de la Majeſté Souveraine, juſqu'en préſence de celui à qui ſeul appartient cette terre heureuſe & immuable, où habitent les eſprits : parlons plus clairement, & développons ce myſterieux langage, aprés avoir veu Dieu face à face, & contemplé à loiſir la ſubſtance divine en elle-même ; ne nous apprenoit aprés cela, rien autre choſe de la nature de cet Etre adorable, ſinon qu'il eſt l'Etre infiniment parfait, l'Etre infini en tous ſens & en toutes manieres : je n'aurois garde de vouloir trouver à redire à ces notions, qui ſont reçûës avec un égal reſpect de tous

E. 1. p. 37. E 2. p. 40. p. 52.

Ci dessus 1. part ch. dernier. les Philosophes, & de tous les Théologiens ; je me contenterois de renvoïer le Lecteur à ce que j'ai dit dans la premiere Partie, de la maniere dont nous nous formons cette idée, & du sens que nôtre esprit y attache.

I. Mais le Chef de la nouvelle Secte, ne s'en tient pas là : cela seroit trop commun. Voicy donc le nouveau Catéchisme que ses Disciples doivent étudier ; il paroîtra sans doute un peu different de celui que l'Eglise enseigne à ses Enfans.

PREMIERE DEMANDE.

R. T. 1. l. 3 2 p. c. 7. p. 216. c. 8. p. 227 &c. Qu'est-ce que Dieu ? il faudroit plus tot dire C'est l'Etre Absolu

Réponse. C'est l'Etre en général & indéterminé : l'Etre universel : l'Etre précisément.

E. 2 p. 45 46. 47.

II. DEMANDE.

Rib & Mais qu'entendez-vous par cet

Etre en général & indéterminé, cet Etre universel ? c. 6. p. 218.

Réponse. J'entens cette idée vague & générale de l'Etre, dont nôtre esprit est necessairement plein dans le temps qu'il croit ne penser à rien : ou si vous voulez, cette idée vague de la cause en général, dont la présence ineffaçable est la source de toutes les abstractions déréglées de l'esprit, & de toutes les chimères de la Philosophie ordinaire : ou enfin, pour m'expliquer encore davantage, Dieu ou l'Etre en général, est cette idée de la généralité même que nôtre esprit répand sur les idées confuses des choses particulieres qu'il imagine, pour s'en former par ce moïen, des idées générales ; telles que sont, par exemple, l'idée du cercle en général, aprés avoir veu trois ou quatre cercles particuliers : ou l'idée d'arbre en général, aprés avoir veu un pommier, un poirier, un prunier.

E. 2 p. 55. 56. 57.

Ib. R. L. 3. 2. p. c. 8. p. 227.

Ib. E. 2. p. 42. 43. 44. &c p. 50. 51. &c.

III. Demande.

N'avez-vous point tort de confondre l'Etre en général avec l'idée vague d'être, avec l'idée de la cause en général, avec l'idée de la généralité ?

R. T. 1. l. 2 p. c. 6 p. 218. 222. L 5 c. 5 p. 345 T. 2 p. 192 Ecl 1. E. 2. p 57. 58

Réponse. Ho non ; car l'être en général, est à lui-même son idée : Dieu & l'idée de Dieu ; ce n'est, ni ce ne peut être qu'une même chose : d'ailleurs Dieu, ou l'Etre, est seule la vraïe cause de tout ce qui se fait au monde : enfin la généralité ne peut convenir aux créatures ; elle ne se trouve que dans l'Etre infini.

IV. Demande.

R. T 1. l. 3. 2. p. c. 6. p. 217. 218. 219.

Quoi, Dieu n'est-il pas un certain Etre déterminé & singulier : comment donc le définissez-vous un Etre vague, en général, & indéterminé ?

Réponſe. Dieu étant tout Etre, ou ſimplement l'Etre ; l'on doit bien prendre garde de dire qu'il ſoit un tel être, un certain être, un être en particulier : Dieu renferme dans ſa ſubſtance tous les être particuliers ; car toutes les créatures ne ſont que des participations imparfaites de l'Etre divin : donc il n'eſt pas lui-même un être particulier, un tel être ; puiſque tel être, un être particulier ne peut renfermer tous les êtres, cela ne convient qu'à l'Etre univerſel.

L. 4 c. 11. p. 297.

E. 2. p. 43. 45. &c.

R. T. 1. l. 5. c. 5 p. 346.

V. Demande.

Comment concevez-vous que Dieu, *l'Etre univerſel*, renferme tous les êtres, & que les créatures ne ſont que des *participations* de l'Etre divin ?

Réponſe. Je conçois que l'Etre univerſel renferme tous les êtres, de même que les ſciences univer-

Ib.

selles renferment les sciences particulieres : & je comprens que les
R. T. 1. l. 3. 2. p. c. 6. p. 218. 219. créatures sont des participations imparfaites de l'Etre divin, comme les idées particulieres sont des participations de l'idée générale de l'infini ; car comme nous n'aimons aucune chose que par l'amour necessaire que nous avons pour Dieu ; nous ne voïons aussi aucune chose, que par la connoissance naturelle que nous avons de Dieu ; & toutes les idées particulieres que nous avons des créatures, ne sont que des limitations de l'idée du Créateur, comme tous les mouvemens de la volonté pour les créatures,
R. T 1. l. 1 c. 1. p. 5 & l. 3. 1. p. c 4 p. 199 ne sont que des déterminations du mouvement d'amour que Dieu nous donne pour lui, entant qu'il est le bien vague, en général & indéterminé, le bien universel ; aussi bien que l'Etre universel & en général.

VI. Demande.

Si Dieu renferme dans ſa ſubſtance tous les êtres particuliers, ſi les créatures ne ſont que des participations de ſon Etre ; il s'enſuit que les créatures, font avec Dieu un *tout*, dont elles ſont *parties*.

R. T. I. l. 3 2. p. c. 6. p. 218.

Réponſe. Oüi, Dieu eſt nôtre tout ; nous faiſons avec lui un tout, ſi cela ſe peut dire ainſi, dont nous ne ſommes qu'une partie infiniment petite. Oüi, nous ſommes parties de Dieu, & faiſons avec lui, un tout par une union bien plus étroite & bien plus eſſentielle, que celle que nous avons avec nôtre corps, avec qui nous penſons faire un tout, & que nous regardons comme partie de nous-mêmes : car l'union de l'ame avec ſon corps, n'eſt qu'accidentelle, au lieu que l'union de nôtre eſprit à Dieu, eſt eſſentielle.

L. 5. c. 5 p. 344. p. 345. &c.

R Préface.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [25] - 17
PUBLIC DOMAIN

VII. Demande.

Dieu eſt donc nôtre tout, dans un ſens bien different de celui que les Saints entendent, quand ils diſent : Mon Dieu & mon tout, *Deus meus & omnia.*

R. T 1. l 5 c. 5 p. 347.

Réponſe. Sans doute, car les gens de bien peuvent connoître Dieu par la Foy, ſans ſçavoir qu'il eſt leur *tout*, de la maniere dont les Philoſophes peuvent l'entendre.

L'on n'oſe quaſi dire ce que cette Doctrine, ſur la nature de Dieu, fait naître dans l'eſprit ; parce qu'on eſt très-perſuadé que le P. M. n'eſt point dans les ſentimens où elle conduit naturellement. Je croirai plûtôt qu'il lui eſt échapé des expreſſions dont il ne voïoit pas aſſez les conſequences, & des comparaiſons fâcheuſes qu'il n'avoit pas bien pénétrées ni approfondies. Je

m'imagine, par exemple, que quand il a dit, que les créatures étoient des participations de l'Etre divin, comme les idées particulieres ſont des participations de l'idée générale de l'infini : il ne faiſoit pas réfléxion que ſelon lui cette idée générale de l'infini, c'eſt Dieu lui-même ; & ces idées particulieres, ne ſont autre choſe que l'eſſence de Dieu, manifeſtée à nos eſprits avec certaines meſures, & juſqu'à certains degrez.

Peut-être auſſi que ſa trop grande averſion pour les Péripatéticiens, à qui il ne ſçauroit penſer ſans ſe mettre dans la plus groſſe colere ; & le peu d'uſage qu'il a de leur Ecole, auront été cauſe, qu'il confond mal-à-propos des notions que ces ſcolaſtiques, tout *ignorans* & *pitoïables* Philoſophes qu'on les croit, lui auroient appris à démêler. Par exemple, un peu plus de connoiſſance de la fameu-

se question des universaux, auroit servi à l'Auteur pour l'empêcher d'adorer comme son Dieu, un être purement logique, qu'on appelle *ens ut sic*. Ce terme abstrait, ce chétif être, le plus maigre fruit des abstractions de l'esprit, ne lui eust pas tant fait de peur, ni pas tant imprimé de respect, lorsqu'il l'a rencontré dans la region enchan-
E. 1. & 2. tée des Méditatifs. Il ne lui eust jamais parû la plus grande beauté du monde intelligible, ni le mets le plus délicieux que puissent goûter les intelligences. C'est icy qu'on pourroit appliquer à ce Philosophe ce qu'il dit quelque part avec moins de fondement des Philosophes de l'Ecole; sçavoir, qu'il ressemble à ces petits enfans qui ont peur & s'épouvantent à la veuë d'un marmouset qu'ils ont eux-mêmes barboüillé.

II. Parlons maintenant aussi sérieusement que le demande l'impor-

tance de la matiere. De deux monſtres d'impieté, que ces derniers temps ont eu le malheur de voir s'élever contre Dieu, Hobbes, & Spinoſa, chefs infames d'Athéïſme ; le premier ſuivant Epicure, a prétendu que tout étoit matiere ; le ſecond, fort inſtruit de la Philoſophie Cartéſienne, a enſeigné que Dieu étoit *l'Etre*, que la penſée & l'étenduë étoient ſes premiers attributs ; que les corps ou les differentes portions d'étenduë, & les eſprits ou les differentes penſées, n'étoient que des modifications de chacun de ces attributs.

Je ſçai qu'on auroit grand tort de confondre la Doctrine du P. M. avec celle de Hobbes. On ne peut imputer à nôtre Auteur qu'il ne reconnoiſſe au monde que de la matiere ; on le ſoupçonneroit avec plus de vrai-ſemblance, de ne tenir que de purs eſprits, puiſqu'il aſſûre ſou-

V. le 1. Ch. de la 3. partie n. 14.

vant,& tâche de démontrer, qu'on n'a nulle évidence qu'il exiſte des corps. Il dit même qu'il eſt peu important de le ſçavoir : cela ſignifie beaucoup dans la bouche d'un homme qui établit ailleurs, » que

R. T. 1. l. 1. c. 2. p. 10. c. 20. p. 79. » la verité ne ſe trouve preſque jamais qu'avec l'évidence, que » c'eſt un grand hazard qu'on ne ſe » trompe pas, quand on conſent à » ce qu'on ne voit pas évidemment. En effet, puiſque ſelon lui, nôtre eſprit n'eſt immédiatement & à proprement parler, uni qu'à un corps intelligible, c'eſt-à-dire, à une portion intelligible de l'étenduë intelligible, intelligiblement organiſée ; corps intelligible dont la mort ne nous ſepare point : on peut dans ſon ſyſtéme, ſe paſſer aiſément de matiere & de corps phyſiques. Le P. M. eſt donc bien éloigné de l'impieté de Hobbes.

Il ſe diſtingue auſſi du malheureux Spinoſa ; car il traite d'impie

& de méchant esprit, cet insensé, qui se regardoit comme une partie ou une modificarion particuliere de la divinité. De plus, Spinosa nioit la création possible; au contraire, nôtre Auteur, non-seulement la tient possible, mais même il prouve sa necessité. *M. 9. p. 195.*

Néanmoins, si un Philosophe Péripateticien du nombre de ces petits esprits, de ces esprits timides que la nouveauté effraïe, sur tout dans les choses qui ont rapport à la Religion & au point capital de la Religion, s'avisoit de faire ce raisonnement dans son stile impoli de l'Ecole. Il y a deux especes de *Tous* & de *parties*; un tout qu'on appelle *actuel*, qui résulte de l'union de plusieurs parties, lesquelles pour cette raison, se nomment aussi parties *actuelles* ou composantes; ainsi le tout que nous appellons, *homme*, résulte de l'union de l'ame & du corps, *R. T. 1. l. 4. c. 3. p. 262.*

les deux parties qui la compoſent actuellement. Il y un autre *tout*, qui contient ou renferme ſeulement en *puiſſance* & comme ſous ſoi, les choſes dans leſquelles il ſe réſout, & qui pour cela eſt nommé un tout *potentiel*, comme ſes parties, par la même raiſon, ſont appellées parties *potentielles* ou *ſubjectives*; ainſi un genre contient ou renferme ſous ſoi, ou en puiſſance, pluſieurs *eſpeces*; une eſpece pluſieurs *individus*: par exemple, le terme ou l'idée d'animal eſt un tout *potentiel* à l'égard des eſpeces, d'Homme, de Lion, de Cheval, d'Oyſeau, de Poiſſon, &c. Le terme ou l'idée d'homme eſt encore un tout *potentiel* à l'égard des individus, Pierre, Jean, Jacques, &c. Il ne peut y avoir de *tout*, qui ne revienne à l'une de ces deux ſortes; comme il ne peut y avoir de vraïes parties qui ne ſe rapportent à l'une de

de ces deux eſpeces.

Or le P. M. aſſûre que Dieu eſt un *tout*, dont nous ſommes des *parties* infiniment petites ; & il prend ces mots dans un ſens propre, & tel que les Philoſophes de ſa ſecte peuvent l'entendre, non pas dans celui qu'ont de ſaintes Ames, qui, pleines de foy & de charité, diſent que Dieu eſt leur Tout, pour ſignifier qu'elles ne ſouhaitent rien hors de lui, qu'elles l'eſtiment & qu'elles l'aiment uniquement, qu'elles ne veulent plaire qu'à lui ſeul.

Donc ce Philoſophe tient & enſeigne que Dieu eſt à l'égard des autres êtres, ou un tout *actuel*, ou un tout *potentiel*; & que les autres êtres, ſont par rapport à Dieu des parties, ou *actuelles* & *compoſantes*, ou *potentielles* & *ſubjectives*.

Mais il ne paroît pas admettre que le mot de Dieu, ſignifie un

tout actuel, ni que les êtres particuliers soient des parties actuelles & composantes à l'égard de Dieu ; car il se sert plus souvent, en parlant des êtres particuliers, du terme de *participations*, que de celui de *parties* : & d'ailleurs son Catéchisme s'entend beaucoup mieux dans la supposition d'un tout *potentiel*, qu'on appelle Dieu ; & d'êtres particuliers qui ne soient que parties *subjectives* de ce Tout : Enfin, cette supposition donne beaucoup de jour pour entendre & accorder tout le nouveau systéme. Voilà donc, continuëra le Disciple d'Aristote, le plan que je me fais de la Métaphysique du P. M. par rapport à la nature de Dieu.

1°. Par ce mot, *Dieu*, il faut entendre cette idée vague & générale d'Etre abstrait, cette idée de la généralité qui se trouve renfermée dans toutes les connoissances que nous avons de quelque chose

que ce puisse être ; parce qu'*Etre* est comme la base & le fondement de toute proprieté : rien ne peut être connu, rien ne peut agir ou patir ; qu'entant qu'il *est* : le néant n'a point de proprietez ; c'est-là, dit-on, le fondement des sciences ; ainsi, *être*, est la premiere perfection & le soutien de toute réalité : corps suppose *être* ; esprit suppose *être* ; figuré, mû, fini, infini, supposent *être* ; connoissant, voulant, bon, sage, puissant, ou bonté, sagesse, puissance, &c. suppose *être*. C'est donc cette idée d'Etre précis, ou pris absolument, sans penser s'il est fini ou infini, sans penser à tel ou tel être qu'on doit nommer, Dieu.

E. 1. p. 8. &c.

R. T. I. l. 3. 2. p. c. 6. p. 218. c. 8. p. 226.

2°. Cet être vague & en général, cet être indéterminé, cet être tout court ; est l'idée de l'être sans restriction, de l'être infini : ce n'est point l'idée des créatures, c'est-à-dire, des êtres particuliers, à qui

E. 2 p. 45. 46.

l'on donne le nom de créatures ;
ib. ce n'eſt point là l'eſſence qui leur convient : mais c'eſt l'idée de la Divinité ou de l'eſſence qui convient à la Divinté. Tous les êtres particuliers participent à l'être ; mais
ib. nul être particulier ne l'égale. L'être renferme toutes choſes ; mais tous les êtres particuliers créez & poſſibles, avec toute leur multiplicité, ne peuvent remplir la vaſte étenduë de l'*Etre*, qui par conſequent eſt infiniment infini, infini en toutes manieres.

3°. Cet Etre, ou cet infini en tous ſens, ce Dieu n'eſt pas viſible par une idée diſtinguée de lui ; il
ib. p. eſt à lui-même ſon idée ; il n'a point
47. d'archérype. Ainſi l'idée de l'Etre en général, de l'Etre vague & abſtrait, de la généralité même ; & ce que l'on appelle *Dieu*, dans le ſyſtéme du P. M. c'eſt la même choſe.

4°. Ce Dieu, cet cette idée d'ê-

tre vague & abſtrait, renferme toute réalité ; puiſque toute réalité eſt, *Etre* ; il renferme tout être particulier exiſtant ou poſſible ; puiſque rien n'eſt en particulier qu'entant qu'il eſt un tel être : il renferme toute perfection, puiſqu'il eſt la perfection en général : il renferme tous les eſprits, tous tous les corps, toutes les modalitez des eſprits & des corps ; puiſque les eſprits, les corps, & les modalitez des uns & des autres, ſont des Etres : il renferme tout ; puiſque tout ſe réduit à Etre, & maniere d'être. Mais il renferme toutes ces choſes, non comme parties actuelles, à l'égard deſquelles il ſoit un tout actuel, ainſi que l'a fauſſement penſé Spinoſa ; mais il les renferme comme parties ſubjectives, entant qu'il eſt genre ſuprême à l'égard de tout être particulier : de la même maniere que l'idée générique du cercle, renfer-

1ℓ. R. T. t. 1. l. 3. 2. p. c. 8. p. 230.

me tel & tel cercle déterminé ; & l'idée générique d'animal, renferme Homme, Lion, Cheval, &c. celle d'*Homme*, renferme Pierre, Jean, Jacques. Car, qui dit cercle en général, comprend tous les cercles particuliers, exiſtans & poſſibles : qui dit animal en général, dit Homme, Cheval, Lion ; & qui dit Homme en général, enveloppe Pierre, Jean, Jacques, &c. & c'eſt ce que l'Auteur explique lui-même aſſez nettement, par la comparaiſon des ſciences univerſelles, en diſant, que l'être ſon Dieu, renferme les êtres particuliers ; comme les ſciences univerſelles renferment les ſciences particulieres : car chacun ſçait que les ſciences univerſelles ne renferment les particulieres, qu'entant que celles-là ſont formées d'idées générales ou univerſelles, qui renferment toutes les idées particulieres de même genre ou de même eſpece ; &

composées de veritez ou de propositions évidentes très-générales, qui renferment des propositions particulieres qu'on en tire en détail, par rapport aux objets singuliers des sciences particulieres.

5°. On conçoit encore facilement, que tout ce qui s'appelle les créatures, c'est-à-dire, que les êtres particuliers, ne sont que des participations de l'Etre-Dieu; puisqu'ils sont eux-mêmes des êtres: mais participations imparfaites; car ils ne sont que tels êtres, déterminez & bornez: ils participent à l'être en général, comme un triangle de telle hauteur participe au triangle en général, parce qu'il en a l'essence, mais bornée & déterminée de telle maniere.

6°. L'on entend bien aussi comment toutes les idées particulieres sont des limitations, des déterminations, des modifications de l'idée générale de cet infini vague, de

cet Etre-Dieu : puiſque ces idées particulieres ne ſont que limiter & modifier cette idée générale, & la déterminer à tel ou tel être, en y ajoûtant quelque terme qui la borne & la fixe ; comme quand on dit, être *penſant*, être *étendu* ; ces termes, *penſant*, & *étendu*, modifient & déterminent celui d'*être*. Et c'eſt ce que nous marque fort diſtinctement le feinteur de ce beau ſyſtéme, par la comparaiſon qu'il fait des idées particulieres, avec les mouvemens de la volonté vers les créatures : car ſelon lui, la volonté n'eſt autre choſe, que le mouvement neceſſaire, par lequel nous ſommes continuellement portez vers le bien en général ; & les mouvemens particuliers qui nous portent à quelque bien particulier, ſont des déterminations & des modifications de ce mouvement neceſſaire.

R.T. 1. l. 3 2. p. c. 6. p 219 & 7 p. 222.

On conçoit enfin par là, comment nous voïons tout en Dieu, par la

manifeſtation qui eſt faite à nos eſprits de la divine eſſence, laquelle ſe découvre, dit-on, ſelon les differens rapports dont elle eſt capable à l'infini.

7°. Il n'eſt plus difficile de trouver la raiſon pourquoi le P. M. aime à dire ſimplement, que les êtres particuliers ſont des *participations*, des *limitations* de l'être univerſel; ſans ajoûter qu'ils ne participent à l'être univerſel, à l'Etre Dieu, que par pure reſſemblance, *ſecundum aliquem modum ſimilitudinis*, comme ajoûte Saint Thomas, dans le paſſage cité de lui au Chapitre 11. du Livre 4. de la Recherche; & pourquoi cependant ce mot de *reſſemblance*, ne lui a pas non plus beaucoup coûté à ajoûter dans quelques endroits, pour faire ceſſer les reproches qu'on lui avoit fait: car il peut dire que les êtres particuliers, reſſemblent à l'être en général en ce p. 298.

ſens, que lui & eux ſont *êtres*; quoique eux ſoient ſeulement *êtres* de telle maniere.

8°. Il n'a pas dû non plus ſe faire ſcrupule d'appeller les êtres particuliers, parties de Dieu; & Dieu, un tout : malgré le mot de *participations* & de *participabilité* de l'eſſence divine, qui lui ſont plus familiers : parce que ces êtres particuliers ſont effectivement des parties *ſubjectives* de ce Tout *potentiel*.

9°. Il peut même dire que les créatures ou les êtres particuliers, ſont fort diſtinguez de Dieu, quoiqu'ils en ſoient des participations ou des parties ſubjectives : parce que l'idée d'Etre en général, eſt conçuë comme fort differente de l'idée de tel être, d'un corps, par exemple.

R. T. 1. l. 3. 2 p. c. 6 p. 218. 219. 10°. On ne s'étonne plus que l'Auteur ait prétendu que nous ne pouvions connoître aucune choſe,

que par la connoissance naturelle que nous avons de Dieu : que nous ne pouvions connoître le fini, qu'au préalable nous ne connussions l'infini ; car, puisque Dieu & l'infini ne sont que l'Etre vague, il est clair que nous ne sçaurions penser à rien de réel, que nous ne pensions à l'être ; puisque toute réalité suppose & renferme l'être.

110. Il s'ensuit encore naturellement que nous avons, quoique d'une maniere fort confuse, les idées de toutes choses présentes dans Dieu ; que c'est dans lui que nous voïons les nombres, l'étenduë, & tous les corps avec leurs proprietez : car les nombres, l'étenduë, & tous les corps & leurs proprietez, & tout ce qu'on peut connoître, étant quelque chose, tout cela est compris dans l'Etre vague & en général. Ainsi nous voïons tous les êtres particuliers & tous leurs rapports, en voïant l'Etre ; 1b p. 218 & c. 7 p. 226.

de la même maniere, que nous voïons en quelque ſorte, toutes les eſpeces particulieres d'animaux, dans l'idée générale d'animal : & tous les cercles poſſibles, dans l'idée de la figure bornée par une ſeule ligne, dont tous les points ſoient également diſtans d'un commun centre.

12°. Que nous voïons Dieu immédiatement & d'une veuë directe : car l'idée d'être eſt immédiatement préſente à nôtre eſprit, elle termine directement nôtre perception. Et cette idée eſt inſéparable de l'eſprit, parce que l'eſprit étant, ſelon le même ſyſtéme, une pure perception entierement paſſive, il faut néceſſairement qu'il ſoit inceſſamment affecté, afin qu'il ſubſiſte : or quoi que ce ſoit qui l'affecte, c'eſt toûjours l'*être*.

ci-aprés Ch. 2.

13°. Que nôtre volonté, ou le mouvement naturel de l'eſprit vers le bien en général, eſt un mouve-

ment qui tend toûjours, & né- *Ib. c. 6.*
ceſſairement à Dieu ; car le bien eſt *p. 219.*
être.

14°. Que Dieu ſeul a la puiſſance d'agir, & ne peut la communiquer aux créatures ; car, *agir*, eſt une proprieté de l'être, *agir*, c'eſt être : *agir*, ne convient qu'à l'être entant qu'être, & non entant que borné ou imparfait ; la borne & l'imperfection n'étant rien & ne pouvant rien : ainſi les créatures ou êtres particuliers, n'agiſſent point entant que créatures, entant qu'êtres imparfaits ; mais c'eſt l'être ſeul qui fait tout en toutes choſes, l'action ne peut s'attribuer qu'à l'être. Ces termes vagues de nature, de formes, de qualitez, de facultez, de puiſſances, &c. ne ſignifient dans la verité rien que l'*être*.

15°. Que quoique les idées ſoient *R. T. IV.*
des êtres réels & differens entr'eux, *l. 3 c.*
& qu'elles ſoient toutes en Dieu, *p. c. 3.*
p. 209.

& c. 6 & 7. p. 212 223. néanmoins Dieu, ou l'être vague, n'est pas plus composé que l'idée d'une figure bornée par trois lignes, quoique tous les triangles possibles soient compris dans cette idée, & different entr'eux.

16°. Que c'est dans Dieu que nous voïons toutes les veritez, tant speculatives, que pratiques, & par consequent l'ordre immuable : car toutes ces veritez étant des rapports, les uns d'idées à idées, les autres de perfections à perfections ; elles sont réellement identifiées à ces idées & à ces perfections : & tant les idées, que les perfections, sont l'*être*. Ainsi, Dieu ou l'Etre, est l'ordre même & la verité : connoître la verité, c'est connoître Dieu ; aimer la verité, c'est aimer Dieu.

ci aprés Ch. 7

R.T 1 l. 5 c. 5. p. 342. p. 343.

17°. Que l'application à la Metaphysique & aux Mathematiques, est l'application de l'esprit à Dieu, la plus pure & la plus parfaite dont

kb. p. 146.

on soit naturellement capable.

18°. Que les idées affectent par elles-mêmes, modifient par leur efficace propre, & éclairent l'ame; qu'elles la touchent, l'animent, & la rendent heureuse ou malheureuse : parce que ces idées ne sont que l'*être* apperçû avec certaines bornes & certaines modifications.

R T. 12. l. 3. 2. p. c. 6. p. 218. l. 4. c. 11. p. 299. & p. 302. T. 2. p. 160 162. Rép. à M. Regis.

19°. Que l'union de nôtre ame avec Dieu, est bien plus étroite & bien plus essentielle, que celle que nous avons avec nôtre corps. Cette pensée, qui fait le fond de la Preface de la Recherche, & qui est un des principaux articles de la créance Malebranchiste, a sans doute de quoi paroître d'abord fort extraordinaire : car enfin, tous les hommes sont fort persuadez, & le doivent être, que l'union de leur ame avec leur corps, est une union substantielle, qui fait de ces deux parties un tout *substantiel*;

ci-aprés Ch. 6.

que cette union, par conſequent, eſt la plus étroite qui puiſſe être. Comment donc cette autre union de nôtre ame avec Dieu, eſt-elle plus étroite que celle-cy ? Comment nôtre ame, en vertu de cette ſeconde union, fait-elle plus, ſelon le P. M. un *tout* avec Dieu, qu'avec ſon corps ? Il faut pour cela qu'elle ſoit unie avec Dieu, plus que ſubſtantiellement ; or nous ne concevons au de-là de l'union ſubſtantielle, que l'unité même. Voilà certainement un dogme bien difficile à entendre.

Mais il ſemble que le plan que nous venons de faire du ſyſteme Malebranchiſte, (c'eſt toûjours le Philoſophe Péripateticien qui parle,) développe le myſterieux ſens de ce Dogme. Dieu étant l'Etre en général, & nôtre ame un être particulier, un tel être ; on comprend que l'être de nôtre ame n'eſt pas plus diſtingué de l'être de Dieu,

que l'eſſence d'un cercle particulier eſt diſtinguée de l'eſſence du cercle en général ; que la nature humaine de tel homme, eſt diſtinguée de la nature humaine en général. On comprend encore que nôtre ame & nôtre corps, avec qui nous *penſons* faire un *tout*, ſont auſſi diſtinguez entr'eux que deux individus d'une même eſpece, entre leſquels il ne peut y avoir qu'une union *accidentelle* : au lieu que nôtre ame n'étant pas plus diſtinguée de Dieu, qu'un individu l'eſt de ſa naure ſpécifique, Dieu eſt veritablement nôtre *tout* d'une maniere que les ſeuls Philoſophes Malebranchiſtes peuvent entendre, & très-differente de celle que les gens de bien entendent ; puiſqu'il eſt autant un *tout* à nôtre égard, que le genre eſt un tout à l'égard de ſes eſpeces, ou l'eſpece à l'égard de ſes individus.

Et qu'on ne diſe point, ajoûte

le Péripateticien, que l'Auteur du nouveau syſteme, quand il aſſûre que l'union de nôtre ame avec Dieu, eſt plus eſſentielle que ſon union avec le corps que nous penſons avoir, n'entend autre choſe, ſinon que Dieu pourroit créer nôtre ame ſans l'unir à un corps; au lieu qu'il n'a pû la créer, qu'elle ne connût l'*être* vague & qu'elle n'aimât le bien en général, qui eſt Dieu lui-même. Car je réponds à cela, qu'on n'a jamais comparé l'union ſubſtantielle du corps & de l'ame, avec cette autre eſpece d'union qu'on conçoit entre une faculté & ſon objet, entre l'œil, par exemple, & le ſoleil; qu'on n'a jamais dû dire que cette ſeconde union fût plus *étroite* que la premiere; qu'on n'a pas non plus jamais imaginé qu'une faculté fît un *tout* avec ſon objet, que l'œil fît un *tout* avec le ſoleil, quand il le regarde: & ſi l'on dit dans un ſens

moral, que deux personnes qui s'entr'aiment ne font qu'un ; on est bien éloigné de vouloir dire qu'ils fassent un *tout*, de la nature de celui que font le corps & l'ame. Mais sur tout, on ne peut avancer en aucun sens, qui soit supportable ou excusable, que la faculté soit une *partie* de son objet : ainsi, si le P. M. par l'union de nôtre ame avec Dieu, n'a entendu que le rapport qu'elle a entant que connoissante, avec Dieu entant que connû ; il n'a point pû prétendre, que nôtre ame en vertu de cette union ou de ce rapport, fît tellement un *tout* avec Dieu, qu'elle fût une *partie* de ce *tout*, une *partie* de *Dieu*.

Ce Péripateticien ne finiroit point si on lui laissoit faire un aussi long détail qu'il le souhaiteroit, & réduire à son idée du systeme Malebranchiste, tout ce que nous avons déja vû dans la premiere

Partie, & tout ce que nous verrons dans celle-cy & dans la troiſiéme, des opinions du P. M. Il va juſqu'à s'imaginer qu'il trouve dans le plan qu'il s'eſt formé de la nouvelle Doctrine, une Trinité toute extraordinaire, & de l'invention de l'Auteur. Le Pere, dit-il, ſera l'être conſideré abſolument & préciſément dans ſa ſimplicité. Le Fils, ou le Verbe, ſera l'être entant qu'il renferme tous les êtres particuliers; ou l'être conſideré par rapport aux modifications infiniment infinies, dont il eſt ſuſceptible. Le Saint Eſprit ſera l'être, entant qu'on lui attribuë toute l'action & le mouvement qui eſt dans les créatures. Par là, on concevra aiſément ce qu'enſeigne le nouveau Docteur; ſçavoir, qu'à proprement parler, nous ne voïons pas Dieu ſelon ſon être abſolu; parce qu'il n'eſt gueres poſſible que nous penſions à l'*être*, ſans le rap-

ci-aprés Ch. 2.

porter à quelque être particulier ; que c'eſt le Verbe qui nous éclaire, ou la ſubſtance de Dieu, entant que relative aux créatures & participable par elles. Enfin, que c'eſt par ſon eſprit que Dieu nous meut & nous pouſſe inceſſamment vers lui. » Demeurons dans ce ſentiment, dit le P. M. que Dieu « eſt le monde intelligible, ou le « lieu des eſprits ; comme le monde materiel eſt le lieu des corps : « que c'eſt de ſa puiſſance qu'ils « reçoivent toutes leurs modifications (voilà le Pere) que c'eſt « dans la ſageſſe qu'ils trouvent « toutes leurs idées (voilà le Fils, « le Verbe) & que c'eſt par ſon « amour qu'ils ſont agitez de tous « leurs mouvemens reglez (voilà « le Saint Eſprit.) «

R.T. I. l. 3 2. p. c. 6. p. 222.

Enfin, ſi l'on veut faire entendre à ce fâcheux Scolaſtique que tout ce qu'il attribuë au P. M. n'eſt guéres probable ; puiſque cet Au-

teur parle par tout de Dieu comme d'une ſubſtance, & d'une ſubſtance intelligente, & infiniment ſage : qu'il aſſûre que Dieu a créé par ſa volonté, tous les êtres particuliers, eſprits & corps ; qu'il s'eſt paſſé une éternité avant que le monde exiſtât hors de Dieu. Si on lui objecte tant de beaux principes de morale, qui ſuppoſent dans l'homme une vraïe liberté pour ſervir l'être ſuprême ; & dans cet être une Providence éternelle qui prépare des récompenſes à la vertu, & des châtimens au vice. Si on lui oppoſe cette belle Théologie, que le Verbe lui-même a dictée à nôtre Philoſophe, & qui eſt ſi magnifiquement développée dans les Meditations & les Converſations Chrétiennes, & dans le traité de la Nature & de la Grace, &c. Il dit à tout cela, qu'il a étudié & combiné autant que perſonne, les Dogmes de la nouvelle

Théologie, & qu'il a trouvé que ſous les beaux noms de Sageſſe éternelle, de Raiſon incréée, d'Ordre immuable, l'Auteur n'admettoit qu'un deſtin, dont la fatalité étoit la cauſe unique & neceſſaire de tout ce qui ſe paſſe, ou ſemble ſe paſſer dans le monde : que ſi l'on y prend garde de près, la Religion même n'eſt, ſelon le nouveau ſyſteme, qu'un compoſé de certains évenemens, qui ne ſont tous que des ſuites neceſſaires de cette aveugle fatalité ; que ces prodiges qui ſe liſent dans l'Ancien & le Nouveau Teſtament, & qu'on appelle Miracles, ne ſont, ſelon l'Auteur, que des effets fort naturels d'une certaine méchanique univerſelle, dont nous ignorons pluſieurs reſſorts. Que pour les mots de liberté, de vertu, de mérite, de peché, de récompenſe & de châtimens ; ce ne ſont, chez nôtre Philoſophe, que des

V. la 3. part. de cet Ouvrage.

V. Ch. 6. de la 3. part.

termes vuides de sens, qu'il affecte de faire sonner bien haut, pour mieux donner le change.

III. Pour moi, je proteste que je ne pense point du tout, que le P. M. soit dans des sentimens si impies & si extravagans; je me ferois même un gros scrupule d'en avoir le moindre soupçon, aïant l'honneur de le connoître pour un fort homme de bien: je suis de plus persuadé que la seule lecture de ses Ouvrages, suffit pour empêcher tout homme sensé de porter de tels jugemens. Je prie donc le Lecteur d'être persuadé que si j'ai rapporté un peu au long ces fâcheuses conclusions, que quelques personnes ont tirées ou pouvoient tirer des expressions du P. M. ce n'a point été que je le crusse dans ces monstrueuses erreurs; mais ç'a uniquement été pour faire voir la fausseté & l'inconsequence de ses nouvelles opinions sur la Metaphysique,

V. R. T. 2. p. 115. 176. Rép. à M. Regis.

que, & le danger où s'expoſe un homme qui s'entête d'idées extraordinaires. Il n'ignore pas, que ſes Livres ont ſcandaliſé bien des perſonnes, qu'ils ont fait parler le monde d'une maniere qui ne lui fait pas honneur, & il a parû ne s'en pas mettre fort en peine; c'eſt ce qui m'a engagé à développer un peu au long les horribles conſequences qu'on pourroit tirer de ſes opinions, afin de lui faire voir à lui-même & à tous ſes Diſciples, que ce n'eſt pas ſans quelque fondement, que bien des perſonnes ſont fort choquées contre leurs ſentimens.

En effet, pour parler maintenant en mon nom, & dire ce que je penſe; c'eſt une erreur pitoïable de ſoûtenir que Dieu ſoit l'être vague & en général, & cet être indéterminé, cet être abſtrait, auquel on penſe quand on ne ſçait à quoi l'on penſe. Je m'aſſûre que

tout homme de bonne foy, qui voudra rentrer en lui-même, conviendra que cette idée vague & générale ne lui represente rien de réel, rien qui puisse exister par soi-même ; mais qu'elle lui fait seulement appercevoir, d'une maniere très-confuse, une certaine premiere perfection que l'esprit suppose naturellement être commune à tout ce qui existe, ou qui peut exister dans l'univers ; car, disons-nous, il faut être avant que d'être quelque chose que ce soit. Ce mot d'*être*, si l'on n'y joint pas quelque autre terme qui le détermine, ne reveille certainement rien qu'un leger & sombre phantôme dans la pointe de l'imagination ; & si l'on veut par l'esprit pur & par la raison, y concevoir quelque chose, on connoît bien-tôt par l'embarras où l'on se trouve lorsqu'il s'agit de s'en expliquer, qu'on ne conçoit rien de distinct :

car on eſt réduit à dire, qu'être, c'eſt ce qui n'eſt pas rien. Il s'en faut donc beaucoup que cette idée creuſe ſoit l'objet le plus ſolide & le plus réel que l'eſprit voïe ; qu'elle ſoit une ſubſtance immenſe & infinie, qui renferme toutes les réalitez de tous les êtres particuliers, exiſtans ou poſſibles ; qu'elle ſoit Dieu, Pere, Fils, & Saint Eſprit. Je m'étonne qu'un homme auſſi éclairé que le P. M. ſemble ignorer que Dieu eſt un être très-particulier, très ſingulier ; un eſprit & une ſubſtance individuë, & infiniment diſtinguée de tout autre eſprit & de tout autre ſubſtance ; une nature & une eſſence très-déterminée, quoique communicable toute entiere à chacune des trois Perſonnes.

C'eſt encore une maniere de parler ſcandaleuſe, & qui ne peut ſouffrir aucune bonne interpretation, que de dire que nous ſom-

mes parties de Dieu, & que Dieu eſt nôtre tout dans un certain ſens inconnu aux gens de bien, qui ne connoiſſent Dieu que par la Foy, & connu des ſeuls Philoſophes. Quand Saint Thomas & quelques Docteurs Catholiques ont dit que Dieu, en connoiſſant ſon eſſence & les differentes manieres dont elle pouvoit être limitée au dehors, & imitée par des créatures, connoiſſoit la poſſibilité de ces créatures; quand ils ont dit que les créatures étoient des participations par imitation, & par reſſemblance de l'être Divin : ils n'ont eu garde de croire qu'on puſt dire pour cela, que la créature fuſt une partie de Dieu, & que Dieu fuſt un tout proprement dit, comme le P. M. le donne à entendre. Ils n'ont rien voulu dire autre choſe, ſinon que Dieu par la connoiſſance parfaite qu'il a de ſa toute-puiſſance, a veu de toute éternité toutes les eſpe-

ces de créatures qu'il pouvoit produire : & que ces créatures peuvent être appellées en un ſens des imitations, des participations par reſſemblance de l'être Divin ; parce qu'elles ſont, & que Dieu eſt ; parce que tout ce qu'il y a de perfection & de réalité dans elles, ſe trouve éminemment dans Dieu, qui n'a nulle imperfection : à-peu-près comme qui diroit qu'un particulier qui a 10000 livres de rente, reſſemble à un Roy puiſſant qui a deux cens millions de revenu ; parce que le particulier eſt riche par rapport à ſon état, comme le Roy par rapport au ſien : ou qu'une perſonne d'une médiocre beauté, reſſemble par quelques traits & juſqu'à certain point, à une perſonne d'une beauté parfaite & accomplie. Mais certainement la penſée de ces Docteurs, lorſqu'ils ſe ſont ſervi de ces expreſſions, n'a point été celle du

P. M. ils n'y ont point attaché le même sens qu'y attache l'Auteur : & il ne faut pour le démontrer, que faire réfléxion que s'ils eussent été dans les sentimens de nôtre Métaphysicien, s'ils les eussent crû veritables, & *d'une extrême importance pour la Religion*, comme l'Auteur s'imagine qu'ils le sont ; ils n'auroient pas manqué de tirer de ce principe, les mêmes conclusions qu'il en a tirées, & de nous enseigner dans leurs Ouvrages, cette sublime Doctrine que les Théologiens les plus habiles & les mieux versez dans la lecture de Saint Thomas, regardent comme très-nouvelle & fort extraordinaire, quand ils lisent les livres du P. M. Non-seulement la pensée de Saint Thomas n'a jamais été celle de l'Auteur de la nouvelle Métaphysique ; mais ce Saint Docteur étoit d'un esprit trop solide, pour qu'une telle pensée pust même lui ve-

R T. 1. l. 5 c. 4 & 5. p. 341. &c. 346. 347 T. 2. l. 6 1. p. c. 3. 42 &. p. 298. E. l. 15

nir : il ſçavoit trop bien qu'un être particulier ne participe pas plus, qu'il participe même encore moins, en prenant ce mot dans ſon ſens propre, à l'être divin ; qu'il ne participe à l'être d'une autre créature : par exemple, un bloc de marbre détaché de la carriere ne participe pas plus à l'être de Dieu, qu'à l'être de la maſſe de la terre ; il participe même beaucoup plus à l'être de la maſſe terreſtre, quoiqu'il en ſoit tout-à-fait ſeparé ; car il n'en differe, ſelon le nouveau ſyſtéme, que par un arrangement de parties fort accidentel à ſa matiere ; au lieu qu'il n'a preſque nulle veritable reſſemblance avec Dieu. Un eſprit même reſſembleroit plus préciſément par ſon être, à un corps, qu'à Dieu ; car cet eſprit ne peut être dit reſſembler à Dieu par ſon être, que parce qu'il eſt, & que Dieu eſt auſſi ; or le corps *eſt* pareillement,

& eſt un être plus approchant de l'être ſpirituel créé, que l'être d'un eſprit créé n'approche de l'être divin. C'eſt donc un pur galimatias, que de dire cruëment & ſans s'expliquer, que les êtres créés reſſemblent juſqu'à certain point à l'être de Dieu; qu'ils en ſont des participations limitées & bornées; encore bien pis, qu'ils en ſont des *parties*, & que Dieu eſt leur *Tout*. Il eſt ſeulement vrai de dire, que l'homme porte l'image de Dieu dans ſes facultez; puiſqu'il peut connoître la verité, aimer le vrai-bien, & être Saint comme Dieu eſt Saint, quoique d'une ſainteté infiniment inferieure à la ſainteté de Dieu; & que toutes les créatures ſont des participations de Dieu dans ce ſens fort impropre, qu'elles ſont ſorties, pour ainſi dire, des mains de Dieu, qu'elles ont été produites & ſont conſervées par ſa puiſſance, & qu'elles n'ont au-

cune perfection qui ne ſoit éminemment en Dieu.

En finiſſant ce Chapitre, mes yeux ſont tombez ſur un endroit de la Recherche, qui ſeroit capable de fournir encore bien des réfléxions au Péripateticien, qui en a déja tant fait. Là le P. M. parle ainſi de ceux qui ne veulent pas apprendre de lui à conſulter la verité : » Ils aiment mieux, dit-il, entendre ces Philoſophes qui ne « racontent que leurs viſions & « leurs ſonges, & qui aſſûrent comme les faux Prophêtes, que la « verité leur a parlé, lorſque la verité ne leur a point parlé ; que « d'entendre la verité même. Il y « a plus de quatre mille ans, que « l'orgueïl humain leur débite des « menſonges, ſans qu'ils s'y oppoſent : ils les reſpectent même & « les conſervent comme des traditions Saintes & Divines : il « ſemble que le Dieu de la verité « *R. T. T. l. 5. c. 7. p. 358.*

» ne ſoit plus avec eux, &c. Certes il faut croire que le P. M. eſt bien de bonne foy dans tout ce qu'il nous débite de la nature de ſon Dieu, *l'être vague*; puiſqu'il a écrit ce que nous venons de citer, ſans apparemment qu'il lui ſoit venu en penſée de craindre l'application, qu'il eſt ſi naturel de lui en faire. Il faut ne ſe connoître guéres, pour ſe peindre ſi fort d'après nature, ſans s'en appercevoir.

CHAPITRE II.

De la veuë de Dieu.

SI j'étois perſuadé que le P. M. euſt, par rapport à la nature de Dieu, les déteſtables ſentimens que le Péripateticien du Chapitre précedent lui impute; je ne m'aviſerois pas de perdre plus de temps

à examiner ſes opinions, je finirois mon Ouvrage; car il ne conviendroit plus de traiter en quelque ſorte, avec un homme dont toutes les paroles ſeroient, ou un langage hypocrite, affecté pour tromper ſes Lecteurs; ou des piéges tendus aux eſprits trop curieux, pour les faire tomber dans le plus affteux libertinage. Mais étant convaincu que ce ſeroit faire un jugement très-faux, & tout-à-fait injuſte, que d'avoir ces penſées de nôtre Auteur; je continuërai d'agir avec lui comme avec une perſonne dont la probité & la Religion ne me ſont nullement ſuſpectes, dont j'honore & le merite & la vertu, & qui, malgré certains tours extraordinaires dont il imagine les choſes, malgré les faux principes dont il s'entête, malgré les dangereuſes conſequences qu'il donne ſujet de tirer de ſa Doctrine; a néanmoins l'eſprit & le cœur

soûmis à la Foy, & ne refuseroit pas de souscrire à sa propre condamnation, s'il pouvoit voir que ce qu'il enseigne ne s'accorde, ni avec la droite raison, ni avec la Doctrine de l'Eglise & la croïance des Fidéles.

I. Nôtre Philosophe s'explique un peu diversement sur ce point de sa Métaphysique, qui regarde la veuë de Dieu. Tantôt la forte persuasion où il est, que ses profondes méditations ne lui ont rien appris de nouveau, qui ne fust très-évident & conforme aux réponses du Souverain Maître, lui fait dire ingenuëment & sans détours, ce qu'il pense : tantôt une secrette apprehension qui le saisit à l'aspect de tant de propositions, qui ont de quoi effaroucher quiconque n'a pas droit de bourgeoisie dans le monde intelligible, l'oblige à modifier ces propositions, en y apportant des temperamens qui puissent ser-

R. T. 1. Préface p. 11. 12.

vir à apprivoiſer les eſprits, & lui donner à lui-même, moïen de faire retraite en cas d'attaque.

Voicy comme il exprime ſes vrais ſentimens, lorſque bien échauffé par les ardeurs du Soleil qui éclaire les eſprits, il s'abandonne à ſon zele, & parle de l'abondance du cœur.

Il n'y a que Dieu que l'on connoiſſe par lui-même. Il n'y a que Dieu que nous voïons d'une veuë immédiate & directe. Il eſt neceſſaire de dire que l'on connoît Dieu par lui-même ; la raiſon en eſt, que Dieu ſeul eſt intelligible par lui-même. Il n'y a que Dieu qui puiſſe éclairer l'eſprit par ſa propre ſubſtance. Dans cette vie, ce n'eſt que par l'union que nous avons avec lui, que nous ſommes capables de connoître ce que nous connoiſſons. Selon nôtre ſentiment, nous voïons Dieu, lorſque nous voïons des veritez éternelles. « R. T. I. l. 3. 2. p. c. 6. & 7. p. 220. 222. 223.

E. 2. p. 47 &c. 52. &c. » L'Etre sans restriction, dit Ariste, en un mot, l'Etre, c'est » l'idée de Dieu; c'est ce qui le repre- » sente à nôtre esprit tel que » nous le voïons en cette vie. Fort » bien, répond Théodore; mais » prenez garde que Dieu ou l'in- » fini, n'est pas visible par une idée » qui le represente, il n'a point » d'archétype; l'infini est à lui-mê- » me son idée, il ne se peut voir » qu'en lui-même; & il est clair » que si vous voïez l'infini, vous » ne le voïez qu'en lui-même: or » il est certain que vous le voïez, » car autrement, quand vous me » demandez s'il y a un Dieu ou un » infini, vous me feriez une de- » mande ridicule, &c. On ne se » trompera jamais, pourveu qu'on » n'attribuë à Dieu que ce qu'on » découvre, non dans une idée dis- E. 8. p. 287. » tinguée de Dieu, mais dans sa » substance même.

» Voicy comment la verité par-

le à tous ceux qui l'aiment, & qui par des deſirs ardens, la prient de les nourrir de ſa ſubſtance : je ne ſuis point comme le pain qui entretient la vie du corps, on ne me diviſe point en parties pour me diſtribuer aux hommes ; je nourris & j'engraiſſe par moi-même les eſprits, mais ils ne me changent point en leur ſubſtance. « M. 2 p. 24. & 25.

Nôtre eſprit eſt eſſentiellement uni au Verbe de Dieu, à la ſageſſe, à la verité éternelle, à la ſouveraine raiſon ; ce n'eſt que par cette union qu'il eſt capable de penſer. « R. T. 1. l. 3. 2 p. c. 6 p. 221. c. 8 p. 227. L. 5 c. 1. p. 316.

Dieu ſeul nous inſtruit de toute verité, par la manifeſtation de ſa ſubſtance. « R. T. 1. Préface, p 7.

L'eſprit voit dans la lumiere de Dieu, comme Dieu même, toutes les choſes qu'il voit clairement, &c. On peut dire avec Saint Paul, Saint Auguſtin, Saint « Ib. l. 5. c. 5 p. 343.

R. T. 2. p. 269. Ecl. 10. » Gregoire, & pluſieurs autres » Peres de l'Egliſe, qu'on voit Dieu » dès cette vie, quoique d'une ma- » niere fort imparfaite.

R. T 1. l. 3. c. 6 p. 216. p. 222. Enfin, ſans copier une infinité d'autres paſſages, on ſçait, pour peu qu'on ait ouvert les Livres du P. M. que cet Auteur aſſûre, preſque à toutes les pages, que c'eſt *en Dieu & dans ſa ſubſtance* que nous voïons toutes choſes.

E. 1. & 2 p. 42. C'eſt en ce ſens qu'il appelle Dieu le lieu des eſprits : qu'il aſſûre que les eſprits habitent dans les idées de Dieu, dans le monde intelligible. C'eſt encore à quoi ſe rapporte tout ce qu'il dit de l'idée de l'infini inſéparable de l'eſprit, eſſentiellement préſente à l'eſprit, &c.

R. T. 1. Préface. Au reſte, il prétend qu'il eſt abſolument neceſſaire que tous ceux qui ſe veulent rendre ſages & heureux, ſoient entierement convaincus & comme pénétrez de cette verité.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [72] - 64
PUBLIC DOMAIN

Mais voilà comme il r'adoucit ſon ton & modifie ſes expreſſions, lorſque ſon zele ſe refroidit un peu, par la conſideration des ſuites qu'on en peut craindre.

Nous voïons Dieu, *en quelque maniere*, ajoûte-t-il alors. « Ib l. 3. 2 p. c. 6. p.

Lorſque l'eſprit connoît la verité, il eſt uni à Dieu, il connoît & poſſede Dieu *en quelque maniere*. « 219. « L. 5. c. 5 p. « 342.

Je ne nie pas qu'on ne voïe la ſubſtance de Dieu en elle-même : on la voit en elle-même en ce ſens, qu'on ne la voit point par quelque choſe de fini qui la repréſente : mais on ne la voit point en elle-même en ce ſens qu'on atteigne *à ſa ſimplicité*, & que l'on y découvre ſes perfections. « E. 2. p. 52.

Ce n'eſt pas proprement voir Dieu, que de voir en lui les créatures ; ce n'eſt pas voir ſon eſſence, que de voir les eſſences des « R. T. 2. p. 269. Ecl. 10.

» créatures dans ſa ſubſtance ; com-
» me ce n'eſt pas voir un miroir ,
» que d'y voir ſeulement les objets
» qu'il repréſente : ce n'eſt pas voir
» l'eſſence de Dieu , que de la voir ,
» non ſelon ſon être abſolu , mais
» relativement aux créatures , ou
» entant qu'elle en eſt repreſenta-
» tive.

» Il faut bien remarquer qu'on
» ne peut pas conclure que les eſ-
» prits voïent l'eſſence de Dieu ,
» de ce qu'ils voïent toutes choſes
R T. 1. » en Dieu , quand Dieu leur dé-
l. 3. 2. » couvre ce qu'il y a dans lui qui
p. . 6. » le repréſente : l'eſſence de Dieu ,
p. 216. » c'eſt ſon être abſolu ; & les eſ-
217. » prits ne voïent point la ſub-
» ſtance Divine priſe abſolument ,
» mais ſeulement entant que relati-
» ve aux créatures ou participable
» par elles.

II. A tout cela , le P. M. trouve-
ra bon que je lui réponde deux
choſes , dont la premiere eſt , que

ni le bon ſens, à ce qu'il me ſemble ; ni la Foy, très-certainement, ne ſouffrent point qu'on diſe, que dans cette vie nous voïons Dieu en lui-même par une veuë immédiate & directe ; que Dieu éclaire nos eſprits par ſa propre ſubſtance qui nous eſt toûjours & intimement préſente, & ſe manifeſte par elle-même à nous ; que l'eſprit voit dans la lumiere de Dieu, comme Dieu même, toutes les choſes qu'il voit clairement ; qu'il eſt eſſentiellement uni au Verbe, & à la ſageſſe éternelle. La ſeconde eſt, que les temperamens qu'il apporte à ſes expreſſions pour les rendre un peu moins cruës, n'en corrigent pourtant pas le ſens un peu trop dur ; ils ne peuvent ſervir qu'à faire croire que l'Auteur ne parle pas aſſez conſéquemment. J'explique & je prouve ma premiere réponſe.

Premierement, c'eſt à mon avis choquer le bon ſens que d'aſſûrer

que nous voïons Dieu dès cette vie par une veuë directe & immédiate de ſa ſubſtance ; car quelque furieux que ſoit le penchant que la vanité nous donne à embraſſer volontiers toutes les opinions qui nous relevent & nous aggrandiſſent ; néanmoins nous connoiſſons par trop d'experiences la petiteſſe & la foibleſſe de nôtre eſprit, pour pouvoir nous perſuader ſérieuſement qu'il ſoit par ſoi-même aſſez fort pour ſoûtenir tout l'éclat de la majeſté de Dieu ; qu'il ait naturellement la veuë aſſez pénétrante & aſſez étenduë, pour atteindre à un objet infiniment élevé au-deſſus de lui. Quoi, cet eſprit qui ne peut connoître les plus ſimples Ouvrages du créateur, cet eſprit qui ſe perd & ſe confond dans les rapports tant ſoit peu compoſez, des idées qui lui ſont les plus familieres ; cet eſprit enveloppé dans les ténébres de la plus profonde

ignorance, juſqu'à ne ſçavoir lui-même ce qu'il eſt, juſqu'à être abſolument aveugle ſur ſes propres mouvemens, ſur ſes modalitez, ſur tout ce qui ſe paſſe dans ſa ſubſtance, & le touche de plus près ; cet eſprit cependant s'élevera infiniment au-deſſus de toutes les créatures ; percera de ſes regards, ſans en être offenſé, les ſplendeurs qui environnent le trône du Très-Haut ; contemplera fixement la ſource de la lumiere, la pénétrera, s'y plongera pour y chercher, à ſa clarté, les veritez qu'elle renferme ? Certes, ſi l'eſprit de nôtre Philoſophe eſt capable de ces prodigieux efforts, je croirai plûtôt qu'il eſt d'un ordre beaucoup ſuperieur aux Anges mêmes ; que de me perſuader que les eſprits des autres hommes lui reſſemblent.

Mais avant que de faire ſur ſa parole un tel acte de foy, qui ne

laiſſeroit pas de coûter ; examinons à quoi ſe réduiſent toutes ces merveilles ſi ſurprenantes que nôtre Auteur aſſûre ſe paſſer en lui : j'eſpere que cet examen nous tirera d'embarras ; car voici tout le myſtere : Ce grand Métaphyſicien s'eſt perſuadé, comme nous avons vû, que Dieu n'étoit autre choſe que l'idée vague & abſtraite de l'Etre en général, ce terme Logique, qui, placé à la cime de l'arbre de Porphyre, repreſente le plus haut *genre:* or, dit-il, moi & tous les hommes voïons l'idée vague de l'Etre en général ; car nous penſons à l'être abſtrait & indéterminé ; cette idée eſt par elle-même immédiatement préſente à l'eſprit : donc je vois, & tous les hommes comme moi voïent Dieu en lui-même, d'une veuë immédiate & directe. Ce raiſonnement n'eſt-il pas concluant ? oüi ſans doute, contre le P. M. pour faire voir tout le ri-

dicule de son opinion, laquelle suppose que l'Etre vague & abstrait, soit nôtre Dieu; qu'une idée qui doit tout ce qu'elle est à quelques opérations de Logique, & qui n'existe que dans la pointe d'une raison qui cherche à réünir, à force de précisions, sous des notions très-générales, une multitude de choses qu'elles se sent incapable de connoître assez bien dans le détail, soit la substance infiniment réelle de celui qui existe par sa nature, & qui produit toutes choses de rien par la force toute-puissante de sa volonté. Un pot de terre, un morceau de bois, une goute d'eau, les oignons d'Egypte, ont plus de réalité que l'idée vague de l'Etre en général; par la même raison qu'un petit chien, qu'une souris, qu'un roitelet, est quelque chose de plus réel, que l'idée d'animal en général. Il s'en faut donc beaucoup que cette idée

d'être indéterminé ; c'eſt-à-dire, de l'être *ut ſic*, & conçû entant qu'il ne renferme aucune des perfections particulieres ſans leſquelles rien ne peut exiſter ; ſoit la ſouveraine réalité ; ſoit l'Etre infiniment parfait en tous ſens ; ſoit Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre.

III. Secondement, il eſt très-certain que cette opinion, *que nous voïons Dieu dès cette vie dans ſa propre ſubſtance, & par une veuë immédiate & directe*, repugne tout-à-fait à la Foy Catholique ; car il eſt évident que cette veuë eſt ce qu'on appelle veuë intuitive ; & il n'eſt pas moins ſeur, que c'eſt un article de nôtre Foy, que les hommes n'auront la veuë intuitive de Dieu que dans l'autre vie, lorſqu'ils ſeront entrez dans la pleine & parfaite poſſeſſion de tous les droits que leur donne la Divine adoption, dont le Pere les honore

re dans son Fils, & par son Fils Jesus-Christ Nôtre-Seigneur. Cet article est fondé sur les paroles décisives de Saint Paul; Dans cette vie, dit l'Apôtre, nous ne voïons pas Dieu en lui-même, nous ne le voïons que comme dans un miroir ou dans une représentation énigmatique; mais dans l'autre vie, nous le verrons à découvert, & pour ainsi dire, face à face. *Videmus nunc per speculum, in ænigmate; tùnc autem, facie ad faciem.* Maintenant, ajoûte-t-il, je ne connois qu'obscurément, & à demi; mais alors je connoîtrai comme je suis connû: c'est-à-dire, je verrai l'Etre & l'essence de Dieu, comme Dieu voit présentement mon être & mon essence. *Nunc cognosco ex parte; nunc autem cognoscam sicut & cognitus sum.* Pendant que nous vivons dans ce corps mortel, dit encore Saint Paul, nous sommes éloignez 1. Cor. 13. 12.

& ſéparez de Dieu ; car nous ne marchons qu'à la lumiere obſcure de la Foy, ce n'eſt pas la beauté même de l'eſſence divine qui nous
2. Cor. 5. 6. éclaire. *Dùm ſumus in corpore peregrinamur à Domino ; per fidem enim ambulamus, & non per ſpeciem.* Le même Saint écrivant à Timothée lui dit : que Dieu habite une lumiere inacceſſible, que nul homme ne l'a jamais veu, ni
1. Tim 6. 16. ne peut même le voir. *Lucem inhabitat inacceſſibilem, quem nullus hominum vidit ; ſed nec videre poteſt.*

Matt. 5. Jeſus-Chriſt dit : Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. *Beati mundo corde, quoniam ipſi Deum videbunt.* On ſçait que le Sauveur parloit alors des récompenſes que devoient recevoir dans le Ciel, ceux qui l'auroient ſuivi & imité ſur la terre.

Moïſe aïant prié le Seigneur de

lui faire voir ſa gloire à découvert, Dieu lui répond : Non, vous ne me verrez point en face ; car jamais homme vivant ne me verra ainſi. *Non poteris videre faciem meam ; non enim videbit me homo, & vivet.* Exod. 33. 20.

Admirons après cela les paroles de nôtre Auteur, dans ſon dixiéme éclairciſſement ſur la Recherche ; » ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe dire avec Saint Paul, Saint « Auguſtin, Saint Gregoire, & plu- « ſieurs autres Peres de l'Egliſe, « qu'on voit Dieu dès cette vie. « Quelle audace de mettre ſur le conte de Saint Paul même une erreur de cette nature ; dont la premiere concluſion qui ſe préſenteroit naturellement à tirer, ſeroit, que Saint Paul eſt donc tombé dans de groſſieres contradictions, en écrivant ce que le Saint Eſprit lui dictoit, ou que l'Egliſe de Jeſus-Chriſt n'a jamais entendu la Doc- R T 2. p. 269. Ecl. 10.

trine de cet Apôtre. Pour ce qui regarde Saint Gregoire, le P. M. se moque de nous apporter une moralité de ce Pere, pour une explication litterale. Voilà le passage
Ib. p. 273. cité par nôtre Auteur. *Ad Moysen dicitur ; non videbit me homo & vivet ; ac si apertè diceretur : nullus unquam Deum spiritaliter videt, qui mundo carnaliter vivit.* *Saint Gregoire, sur le Chap. 28. de Job.* Enfin, quant à Saint Augustin, l'on verra dans un Chapitre exprès, que nôtre Philosophe n'entend point du tout la Doctrine de ce Saint Docteur, & qu'il lui impute des sentimens qu'il n'a jamais eû.

Il est vrai néanmoins que dans ce même éclaircissement dixiéme, le nouveau Philosophe tâche d'éluder la force de quelques-uns des passages que nous venons d'apporter : mais ses réponses sont si pitoïables, & marquent un homme

si peu versé dans l'intelligence de l'Ecriture, que je ne crains point d'y renvoïer le Lecteur. La principale, par laquelle on pourra juger des autres ; c'est que Saint Paul dans son Epître à Timothée, ne *Ib. 1; 2.* peut être contraire à Saint Jean, qui nous assûre que Jesus-Christ est la vraïe lumiere qui éclaire tout homme qui vient en ce monde. Où est-ce que ce nouveau Docteur *Jo 1. v 9.* a appris que ces paroles de Saint Jean, signifient que nous voïons intuitivement Dieu dès cette vie ? Il répondra sans doute, que c'est de Saint Augustin ; mais j'ai déja dit qu'on verra dans le dernier Chapitre de cette seconde Partie, qu'il prend fort mal les pensées de ce Saint Pere, dans tous les points où il prétend s'appuïer de son autorité. La lumiere de la foy est la vraïe lumiere qui éclaire les hommes : & comme ce n'est que par Jesus-Christ qu'elle est accordée ;

Jeſus-Chriſt eſt appellé lui-même dans un ſens très-veritable, la lumiere qui éclaire tout homme dont l'eſprit eſt éclairé par la Foy. De plus, Jeſus-Chriſt étant comme Dieu, le Créateur de tous les hommes, c'eſt encore veritablement de lui que tout homme reçoit la lumiere de la raiſon, laquelle auroit dû porter les Juifs inſtruits des Saintes Ecritures, à le reconnoître & à le recevoir comme le Meſſie qui leur avoit été promis, lorſqu'il parut au milieu d'eux. Et c'eſt une ſeconde maniere d'expliquer ce que dit le Saint Evangeliſte; que Jeſus-Chriſt eſt la lumiere de tout homme qui vient au monde: donnant par là à entendre aux Juifs, que le refus qu'ils avoient fait de recevoir le Sauveur, avoit été un criminel abus de la raiſon même & des lumieres naturelles qu'ils avoient reçuës de lui.

En effet, ſi Saint Jean euſt en-

tendu ces paroles du premier Chapitre de ſon Evangile ; *lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*, dans le ſens que leur donne le nouveau Docteur : Comment cet Apôtre auroit-il dit dans ce même Chapitre, peu de verſets après : que perſonne n'a jamais veu Dieu ; que le Fils unique qui eſt dans le ſein du Pere, nous a appris ce que nous en devions croire. *Deum nemo vidit unquam, unigenitus Filius qui eſt in ſinu patris ipſe enarravit ?* Comment auroit-il repeté les premieres paroles : *Deum nemo vidit unquam*, dans ſa premiere Epître ? Certes il faut que le P. M. avoüe, que ce Diſciple bien-aimé du Sauveur, ſeroit auſſi contraire à lui-même qu'à Saint Paul, s'il enſeignoit quelque part, que nous voïons Dieu dès cette vie.

v. 9.

Ib v. 18.

1. Joan. c. 12.

Saint Epiphane traitant de l'Hé-

Har. 73 p. 989. édit petavii.

réfie des Anoméens, dit d'Aëtius leur premier Chef, que cet insensé en vint à un tel point d'extravagance, qu'il prétendit mieux connoître Dieu que les autres; non par la Foy, mais par une science qu'il s'attribuoit. Son audace, poursuit ce Pere, & sa témérité allerent jusqu'à dire: Je connois Dieu aussi exactement bien, que je me connois moi-même, ou plûtôt, je ne me connois pas si bien moi-même, que je connois Dieu. *Imò tam meipsum non novi, quam Deum.* Or Saint Epiphane traite ce sentiment d'Aëtius d'Héresie & d'extravagance. Cependant nôtre Auteur avance quelque chose de pire: non-seulement il croit connoître Dieu mieux que tous les autres Philosophes, mais il soûtient qu'il voit immédiatement & directement l'essence Divine en elle-même: non-seulement il va jusqu'à dire, je connois Dieu aussi

bien que je me connois moi-même; ou plûtôt, je connois Dieu bien mieux que je ne me connois moi-même : mais il en apporte une raiſon, dont peut-être Aëtius auroit été étonné ; c'eſt que ſelon lui, ſon eſprit n'a point l'idée de ſa propre ſubſtance, au lieu qu'il voit intuitivement la ſubſtance de Dieu. Qu'auroit donc dit Saint Epiphane du nouveau Philoſophe ? A la verité Eunomius, Diſciple d'Aëtius ajoûta : qu'il connoiſſoit Dieu auſſi-bien que Dieu ſe connoiſſoit lui-même : & les Anoméens le ſuivirent. Mais ce ſont deux erreurs que les Peres ont ſoigneuſement diſtinguées, & que Saint Epiphane ne confond pas dans l'endroit que je viens de citer.

Enfin, le Concile œcuménique de Vienne condamna comme une Héréſie déteſtable & diabolique, celle des Béguards & des Béguines, qui diſoient : que l'ame n'avoit pas be-

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [89] - 81
PUBLIC DOMAIN

ſoin de la lumiere de gloire pour voir Dieu. Or nous montrerons dans le dernier Chapitre de la troiſiéme Partie de cet Ouvrage, & l'on voit même aſſez dès-à-préſent, que le ſentiment du P. M. revient fort à celui de ces Héréti-ques, & qu'ainſi les Anathêmes dont ils furent frappez, ſemblent tomber auſſi-bien ſur lui que ſur eux : je ne ſçai pas même s'il n'encherit pas autant ſur ces derniers, qu'il a encheri ſur Aëtius ; lorſqu'il enſeigne, » que l'eſprit voit dans
R.T. 1. l. 5. c. 5. p. 343. » la lumiere de Dieu, comme Dieu » même, toutes les choſes qu'il » voit clairement.

IV. Mais il me revient en penſée que nôtre Philoſophe pourroit être d'humeur à ſe plaindre icy de moi, comme ſi j'affectois d'avoir oublié les temperamens qu'il apporte de temps en temps à ſes expreſſions, touchant la veuë claire que nous avons de Dieu. En effet, il fait lui-

même un fort grand uſage de ces ſortes de temperamens dans ſon dixiéme Eclairciſſement, lorſqu'il tâche de ſe débaraſſer des Paſſages de l'Ecriture qui l'incommodent.

Je pourrois, à la verité, ſans m'inquieter beaucoup de cette plainte, répondre en peu de mots, que j'ai rapporté fidellement les ſecondes propoſitions de l'Auteur, qui pouvoient ſervir à adoucir les premieres : mais qu'il eſt évident, par la ſeule lecture des unes & des autres; premierement, que ni les unes ni les autres ne valent rien; ſecondement, que les premieres ſont bien plus ſinceres & plus conformes aux vraïes penſées du Chef de cette Secte, qui paroît s'être fait violence, & n'avoir pas tant ſuivi ſon génie, qu'obéï à certaines conſiderations, lorſqu'il a jetté les ſecondes. Cependant je veux bien, pour lui ôter tout prétexte de mécon-

tentement, en venir à un examen de ces prétenduës modifications : je ſuis perſuadé qu'il n'y trouvera pas ſi bien ſon compte que moi, qui aurai lieu de faire voir par là clairement, qu'il ne lui reſte pas une ſeule voïe pour échapper aux cenſures que merite ſa Doctrine ſur ce point. Je remarque donc que tous ces temperamens & toutes ces modifications ſe réduiſent à deux, ſçavoir ; 1°. A l'addition de ces mots, *en quelque maniere* ; 2°. A la diſtinction de l'être *abſolu* de Dieu & de l'être *relatif* ; ou bien de l'eſſence Divine priſe dans ſa *ſimplicité*, & de cette même eſſence conſiderée entant que *repréſentative* des êtres particuliers.

Le P. M. emploïe la premiere défaite, en diſant : que nous voïons Dieu ſeulement *en quelque maniere* : mais je demande, que ſignifie ce mot, *en quelque maniere* ? il ne peut ſignifier que l'une de ces

deux choſes ; ou bien que nous ne voïons pas veritablement Dieu même par une veuë qui ſe termine directement à ſa ſubſtance, mais que nous le voïons ſeulement dans une image ou une idée fort differente de lui, laquelle le repréſente à nôtre eſprit d'une façon très-imparfaite : ou bien que, quoique nous le voïons immédiatement lui-même dans ſa propre ſubſtance ; cette veuë cependant de nôtre eſprit n'eſt pas une connoiſſance parfaite & compréhenſive de la Divinité, qui en meſure pour ainſi dire, toute l'étenduë infiniment infinie. Ce mot, *en quelque maniere*, ou exclut la connoiſſance immédiate & directe de la ſubſtance de Dieu ; ou il exclut ſeulement l'entiere perfection de cette connoiſſance, les degrez de clarté qui lui manquent. Or il eſt évident que ſi l'Auteur le prenoit dans le premier ſens, il ſe contrediroit

groſſierement lui-même, & ſouſcriroit à la ruine entiere de tout ſon ſyſtéme : mais il n'eſt guéres moins évident, que le ſecond ſens ne corrige rien ; il empêche bien qu'on ne puiſſe imputer à nôtre Philoſophe une ſeconde erreur beaucoup plus abſurde encore que la premiere, & qui conſiſteroit à dire avec Eunomius, que dès cette vie nous comprenons parfaitement la nature & l'infinité de Dieu, que nous le connoiſſons auſſi parfaitement qu'il puiſſe ſe connoître lui-même ; mais il n'empêche point qu'il ne ſoit vrai de dire, que ſelon le P. M. nous voïons Dieu dès cette vie d'une veuë directe & immédiate, que nous découvrons ſa ſubſtance dans elle-même ; & par conſequent que nous en avons une veuë intuitive, que nous le voïons *face à face*. Ce n'eſt, ſi l'on veut, que comme de loin que nous le voïons ; ce n'eſt qu'avec quelque

obſcurité, ce n'eſt que d'une maniere imparfaite : nous le voïons pourtant lui-même, par lui-même : nôtre eſprit jette & fixe immédiatement ſes regards, ſur la Divinité. Encore cette veuë n'eſt-elle point ſi obſcure, puiſqu'elle eſt très-diſtincte, puiſqu'elle eſt éclairée de la lumiere de Dieu même, puiſqu'elle a pour objet un ſoleil infiniment plus brillant que celui qui éclaire nos corps : cette veuë n'eſt point ſi imparfaite, puiſqu'elle eſt la ſource de toutes nos connoiſſances les plus claires & les plus parfaites, puiſque c'eſt par elle que nous appercevons toutes les choſes que nous ſommes capables d'appercevoir, de la maniere la plus exacte & la plus nette ; puiſqu'elle nous remplit d'idées très-parfaites, d'idées très-lumineuſes : elle n'eſt point la veuë d'un objet ſi éloigné, puiſque la ſubſtance de Dieu eſt intimement preſente à nos

R.T. II. l. 3. 2. p. c. 6. p. 218. p. 219. 221. 222. lb. concluſion. p. 245. l. 5. c. 5. p. 348. T. 2. l. 6. 1. p. c. 1. p. 3. & p. 261. 262. Eclair. 10.

esprits ; qu'elle les affecte immédiatement par elle-même ; & qu'elle est le lieu des esprits, comme le monde matériel est le lieu des corps.

Venons au second retranchement que l'Auteur a voulu se ménager par la distinction qu'il met entre l'être absolu, & l'être relatif de Dieu : je ne le trouve pas beaucoup plus fort que le premier ; non que je rejette cette distinction que les Philosophes & les Théologiens emploïent quelquefois utilement & à propos ; mais parce que le P. M. n'en peut tirer icy aucun avantage pour parer aux coups qu'on lui porte : car enfin, qu'est-ce que l'Etre absolu de Dieu ? Fixons la signification de ce mot : l'Etre absolu de Dieu, n'est-ce pas Dieu considéré en lui-même ? or cet Auteur enseigne par tout, que nous voïons Dieu en lui-même, & que nous ne pouvons même le

voir qu'en lui-même : donc ſelon lui, nous voïons l'Etre abſolu de Dieu. En effet, conçoit-il qu'on puiſſe voir, & voir clairement ce qu'un être a de rélatif à quelque choſe, ſans que l'on voïe cet Etre même & en lui-même ? Peut-on voir par exemple, la rélation, ou le rapport de reſſemblance qu'a le portrait du Roy, à la perſonne du Roy, ſans voir ce portrait en lui-même, ſans appercevoir les couleurs que le Peintre a appliquées ſur la toile ? N'eſt-il pas, au contraire évident, qu'il faut voir une choſe en elle-même, avant que de voir la rélation qu'elle a à une autre ?

D'ailleurs nos idées, comme on a déja veu, ſont, ſelon nôtre Philoſophe, des limitations de l'Etre infini ; elles ſont réellement la ſubſtance Divine qui nous affecte tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, qui ſe découvre à nos eſprits

en differentes manieres. Or, peut-on voir les limitations d'une choſe, ſans voir cette choſe ? ſi nos idées ſont la ſubſtance même de Dieu qui ſe découvre à nous ; pouvons-nous voir ces idées ſans voir cette ſubſtance ; peut-elle ſe découvrir & ſe manifeſter à nôtre eſprit en telle maniere, ſans ſe manifeſter effectivement elle-même ? Mais je demande encore une fois, qu'eſt-ce donc que l'être abſolu ou l'eſſence de Dieu, ſinon ſa propre ſubſtance ?

E. 2. p. 46. » L'idée de l'Etre ſans reſtric-
» tion, de l'infini, de la généralité, dit le P. M. n'eſt point l'idée
» des créatures, ou l'eſſence qui
» leur convient : mais l'idée qui
» repréſente la Divinité, ou l'eſſence qui lui convient. Or la Divinité & l'eſſence qui convient à Dieu, & nullement aux créatures, eſt ce qui conſtituë l'Etre abſolu de Dieu : ainſi nous avons l'idée

de l'Etre abſolu de Dieu, & nous voïons cet Etre abſolu.

Qu'eſt-ce encore que l'Etre abſolu de Dieu? c'eſt, ſelon l'Auteur, l'infini en toutes manieres: & ſelon le même Auteur, nous voïons l'infini en toutes manieres. Un ſeul paſſage fait foy de ces deux propoſitions: Remarquez bien, dit-il, que l'Etre ſans reſtriction ou l'infini en toutes manieres, n'eſt point ſeulement la ſubſtance Divine, entant que repréſentative de tous les Etres poſſibles... c'eſt donc en un ſens la ſubſtance même de Dieu que nous voïons. Il auroit dû retrancher ces mots, *en un ſens*; car, dès qu'il avoüe que nous appercevons la ſubſtance Divine autrement, qu'entant que repréſentative des êtres créez ou poſſibles; dès-là il confeſſe que nous la voïons autrement que ſelon ſon être relatif, & que par conſequent nous la voïons ſelon ſon être abſolu. E. 2. p. 51.

Voilà bien des contradictions ; & si manifestes, que l'Auteur, quoiqu'accoûtumé à n'y pas prendre garde de si près, n'a pû s'empêcher de les appercevoir dans son second entretien avec Ariste ; & voicy l'unique moïen de s'en tirer ; ou plûtôt de déguiser ses vrais sentimens, qu'il a enfin trouvé après y avoir long-temps rêvé : *E 2. f. 89.* » Voir » Dieu selon sa réalité absoluë, c'est, » dit-il, découvrir cette proprieté » qui est essentielle à l'infini, d'être » en même temps un & toutes choses ; composé, pour ainsi dire, » d'une infinité de perfections différentes, & tellement simple, » qu'en lui chaque perfection renferme toutes les autres sans aucune distinction réélle : or en » voïant la substance de Dieu, vous » n'y découvrez pas cette proprieté ; donc vous ne voïez pas Dieu » selon son Etre absolu.

Mais qui ne voit, 1°. que quand

ce raiſonnement ſeroit bon dans la bouche du P. M. il ne prouveroit pourtant rien autre choſe, ſinon que nous ne comprenons pas parfaitement la Divinité, & qu'il ne prouveroit nullement que nous ne viſſions pas l'Etre abſolu de Dieu, puiſqu'il ne détruit aucune des preuves qu'on en vient de donner. En effet, nôtre Philoſophe ſe trompe fort de définir l'Etre abſolu de Dieu; la proprieté qu'a l'infini d'être en même temps un & toutes choſes: il eſt évident, par le mot même de *proprieté*, dont l'Auteur s'eſt ſervi, que cette perfection coule ſeulement de l'eſſence ou de l'Etre abſolu de Dieu, & par conſequent la ſuppoſe, & ne la conſtituë pas; l'infinité eſt le principe de cette proprieté, & ce qui fait l'Etre abſolu de Dieu: or dans le nouveau ſyſtéme nous voïons directement l'infinité: donc nous voïons l'Etre abſolu de Dieu.

Mais, 2°. Ce paralogiſme loin de me convaincre, comme il convainquit le docile Ariſte, que ſa paſſion pour monter dans la region enchantée des beautez intelligibles, diſpoſoit à tout croire ſans trop examiner ; il me perſuade au contraire que le P. M. pour éviter une contradiction, s'enfonce encore dans d'autres : car en niant que nous voïons cette proprieté eſſentielle à Dieu, d'être un & toutes choſes en même temps ; il prouve en effet que nous la voïons, ou bien il renonce à ſes principes fondamentaux. Ces principes ſont que l'on voit clairement toutes les choſes dont on raiſonne avec évidence & ſans craindre de ſe tromper ; car l'évidence ne naît que de la veuë claire. Que de plus, on ne peut parler d'une choſe, ni demander ſi elle eſt telle ou telle, que l'on n'ait une idée de cette choſe, & de la proprieté dont on deman-

de si elle lui convient. Or je le prie de me dire, si, lorsqu'il assûre que Dieu est en même temps un & toutes choses, qu'il renferme dans une parfaite simplicité une infinité infinie de perfections; il croit parler juste & faire une proposition évidemment vraïe. S'il croit du moins sçavoir de quoi il parle, & ce qu'il attribuë à Dieu? sans doute il le croit. Donc, suivant ses principes, il a une idée claire & distincte de cette unité, de cette simplicité de Dieu, jointe à une infinie multiplicité de perfections: donc il voit Dieu entant que un & toutes choses, il atteint à sa simplicité, il voit sa réalité absoluë. Ce qui est surprenant, c'est que nôtre Philosophe tombe dans cette contradiction dans l'étenduë de quinze lignes; car aprés avoir dit à Ariste, qu'il n'atteint pas à la simplicité de Dieu, qu'il ne la voit point: dix lignes plus bas, il lui

Ib. p. 52.

parle ainsi : » Il est certain que » vous voïez Dieu, car autrement, » quand vous me demandez s'il y » a un Dieu ? vous me feriez une » demande ridicule, par une pro- » position dont vous n'entendriez » pas les termes : comme si vous » me demandiez s'il y a un *Blictri*, » c'est-à-dire, une telle chose, sans » sçavoir quoi ; parce que ce ter- » me ne réveille aucune idée. Comment le P. M. n'a-t-il pas songé qu'on pouvoit lui dire de même : puisque vous assûrez que c'est une proprieté essentielle à Dieu, & qui constituë son être absolu, d'être un & toutes choses ; il faut donc que vous aïez une idée de cette proprieté admirable, qui ne peut convenir qu'à Dieu, de cette simplicité qui renferme toute perfection : autrement, quand vous faites ces propositions, vous feriez des propositions ridicules, dont vous n'entendriez pas les termes ; ce seroit com-

comme ſi vous raiſonniez ſur le *Blictri* : & quand vous dites enſuite qu'on n'atteint pas à cette ſimplicité, qu'on ne découvre pas cette proprieté par laquelle Dieu eſt un & toutes choſes ; c'eſt comme ſi vous diſiez qu'on ne voit pas telle choſe, ſans ſçavoir quoi : ainſi de quelque côté que vous vous tourniez, vous ne ſçauriez éviter de vous contredire vous-même. Si vous dites qu'on ne peut parler des choſes dont on n'a point d'idées, ſans faire des propoſitions ridicules ; dès-là vous êtes obligé d'avoüer que vous avez idée de l'unité & de la ſimplicité de Dieu, & par conſequent que vous la voïez en elle-même, ſelon vos principes ; lorſque vous aſſûrez en cent endroits d'un ton fort ſerieux & fort affirmatif, que c'eſt la perfection la plus excellente de l'Etre Divin. Cependant vous prononcez d'un autre côté, qu'on ne peut at-

teindre à cette perfection, qu'on ne la découvre point, qu'on ne la voit point : or de-là il s'enſuit, ſelon vos mêmes principes, que vous n'en avez donc aucune idée, & que par conſequent quand vous en parlez, vous faites des propoſitions ridicules.

R T. 1. l. 4. c. 11. p. 297. Enfin, la grande démonſtration que le P. M. apporte de l'exiſtence de Dieu, eſt celle-cy : On ne peut voir Dieu ſans voir en lui-même, & ſon eſſence & ſon exiſtence ; donc l'on ne peut voir Dieu qu'il n'exiſte : or nous voïons Dieu, par conſequent il exiſte. En verité, peut-on voir immédiatement dans une choſe, & l'eſſence & l'exiſtence de cette choſe, ſans voir ſon être abſolu ? Ce raiſonnement, à la verité, n'eſt rien moins que ſolide ; mais il paroît évident au P. M. & cela me ſuffit pour en conclure, qu'il eſt donc également évident, que ſelon le P. M. nous

voïons dès cette vie l'Etre abſolu de Dieu ; & qu'ainſi ſa diſtinction de l'être abſolu & de l'être relatif, ne lui ſert de rien, & n'eſt même dans ſes Livres qu'un pur galimatias.

Par conſequent il faut demeurer d'accord, que s'il eſt certain, comme je croi l'avoir montré, que c'eſt un ſentiment très-contraire à la raiſon & à la Foy Catholique, de dire que nous voïons Dieu dès cette vie : il n'eſt pas moins certain que ce ſentiment eſt celui de la Secte des Malebranchiſtes, & eſt même un des principaux & des plus eſſentiels dogmes du nouveau ſyſtéme.

CHAPITRE III.

De la nature des Idées.

LE P. M. avoüe qu'il confond ſouvent differentes notions de ce mot *idée* ; » je l'ai pris, dit-» il, quelquefois pour tout ce qui » repréſente à l'eſprit quelque ob-» jet, ſoit clairement, ſoit confu-» ſément : je l'ai pris même enco-» re plus généralement, pour tout » ce qui eſt l'objet immédiat de l'eſ-» prit : mais je l'ai pris auſſi dans « le ſens le plus précis & le plus » reſſerré ; c'eſt-à-dire, pour tout » ce qui repréſente les choſes à l'eſ-» prit d'une maniere ſi claire, qu'on » peut découvrir d'une ſimple veuë, » ſi telles ou telles modifications » leur appartiennent. Il auroit ſans doute mieux pratiqué les regles qu'il donne dans ſa méthode, s'il

R. T. 2. p. 202. Ecl. 3.

euſt commencé ſon Livre de la Recherche, par donner la définition exacte & préciſe d'une choſe qui occupe tant de place dans tous ſes Ouvrages, & qui fait le fond de toute ſa Philoſophie : cela l'euſt délivré de la peine de faire un éclairciſſement ſur ce qu'il avoit avancé quelque part ; que nous n'avions point d'idées des myſtéres de la Foy ; propoſition fort mal conçûë, & qui n'a pû faire grand honneur à ſon Auteur. Du moins ne devoit-il pas manquer d'ôter toutes les équivoques du mot *idée*, dès le premier Chapitre de la ſeconde Partie du troiſiéme Livre, où il traite expreſſément de la nature des idées. *R.T* 1. *l.* 1. *c.* 3. *p.* 14.

I. Mais quoi qu'il en ſoit, la voilà cette notion que l'ordre & la méthode veulent que nous établiſſions nous-mêmes à la tête de ce Chapitre. Les idées, dont il s'agit icy, ſont *des objets immédiats de*

l'esprit qui lui représentent les choses d'une maniere si claire, qu'on peut découvrir d'une simple veüe, si telles ou telles modifications leur appartiennent : ce sont ces idées que l'Auteur nomme encore les *essences intelligibles*, ou les *archétypes* des choses.

cela n'a lieu que dans les notions fort simples. cela n'a pas même lieu dans la notion du cercle.

Il faut soigneusement distinguer ces idées qui ne brillent qu'à l'esprit pur, des phantômes de l'imagination & des sentimens confus qu'excitent en nous les objets exterieurs lorsqu'ils agissent sur nos sens : car ces deux sortes de perceptions ne nous font point connoître avec évidence, la nature ni les rapports des choses ; elles sont plus propres à précipiter l'esprit dans les ténébres de l'erreur, qu'à l'éclairer ; ce sont autant de faux témoins qu'il ne faut jamais consulter lorsqu'on cherche la verité. On doit même distinguer les idées, du sentiment interieur que nous

R.T. 1. l. 1 & l. 2.

avons de ce qui ſe paſſe dans nôtre ame ; ſuivant les divers changemens qui lui arrivent : car ce ſentiment n'eſt pas lumineux, & ne peut nous aſſûrer de rien autre choſe, ſinon que nous penſons, que nous ſommes affectez & modifiez en differentes manieres ; ſans nous faire connoître, ni ce que nous ſommes, ni quelle eſt la nature de ces modifications que nous recevons.

Si le P. M. s'en tenoit là, ſur la nature des idées, je lui conteſterois peu de choſes : mais il ajoûte à ſon tableau certains autres traits que je ne puis lui paſſer. II.

Cet Auteur a déploïé toute ſon éloquence, épuiſé toute la force de ſon imagination, quoique des plus vigoureuſes, prodigué toutes les richeſſes & tous les brillans de l'expreſſion la plus fleurie ; mis en œuvre tous les tours les plus ſéduiſans, pour rehauſſer infiniment

les idées. Si nous l'en croïons, ces idées, dont nous venons d'établir la notion commune & ordinaire, sont quelque chose de bien plus grand, de bien plus excellent, que les hommes ne se l'imaginent : ce sont des *Etres réels*, & plus réels que tout ce que nous voïons dans l'Univers ; des êtres plus nobles & plus parfaits qu'aucune des pures créatures ; des êtres tous lumineux, & plus éclatans mille fois que le soleil ; des êtres infinis, nécessaires, éternels, immuables ; enfin, des êtres divins, qui résident dans la Divinité même, & dont le pouvoir est absolu sur tous les esprits créez, pour les rendre heureux ou malheureux, pour les éclairer & les toucher en une infinité de manieres. Telles sont, au rapport du P. M. qui prétend les avoir veuës & contemplées à loisir, telles sont les beautez du monde intelligible, les graces qui composent la cour

R. T. 1. l. 3. 2. p. c. 3. p. 209. 212 c. 4. 21. c. 6. p. 216. 217. &c. R. l. 4 c. 11 p. 299. 302 T. 2. p. 161. Rép. à M. Regis. E. 1. & 2. p. 23. &c.

de *l'être vague.* Qui se fust jamais avisé de reconnoître tant d'éminentes qualitez dans l'idée d'un cercle ou d'un quarré, dans celle d'un nombre, dans celle de mon petit doigt ? Ces nations idolâtres, dont nous lisons dans l'Histoire tant d'extravagances, sont bien à plaindre de n'avoir pû s'élever jusqu'à cette region enchantée ou habite l'esprit du P. M. pour y reconnoître ces divinitez intelligibles, ils en auroient eu à discretion ; chaque particulier auroit pû choisir la sienne, sans que les autres en dûssent être jaloux : & maintenant ils auroient tous l'avantage d'avoir pour eux, dans le siécle le plus éclairé qui fust jamais, une Secte de très-subtils Philosophes, qui approuveroient & justifieroient leur culte ; & seroient encore tous prêts à brûler de l'encens sur les Autels qu'ils auroient érigez à ces Dieux ou Déesses.

Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [113] - 105

Au reste, depuis que j'ai lû ce que dit l'Auteur de l'Empire, que les imaginations fortes & spatieuses prennent sur les imaginations foibles ; je ne suis plus surpris que quelques personnes se soient soûmises à révérer avec lui ces êtres divins. Je comprens qu'elles ont pû être ébloüies ou étourdies des grands mots, des expressions emphatiques, des termes bruïants que cet écrivain emploïe : qu'elles ont pû être ébranlées, agitées, renversées par la véhemence des mouvemens qu'il excite ; tantôt en déclamant avec feu contre le Paganisme du miserable Aristote & de ses Péripateticiens, & déchargeant la bile d'un zéle impetueux sur les formes substantielles, sur les entitez absolues, & sur les qualitez occultes ; tantôt en déplorant d'un ton lugubre & d'une maniere fort touchante, la secrette opposition que le peché de nos premiers Pa-

R.T. 1 l.5. c.4. p. 341 T.2. l. 6 1. p. c. 6 p 24. & p 198 324 325 326. Eclair. 15. M....

rens a mis entre le Dieu de ſon monde idéal & le genre humain ; tantôt en preſchant avec beaucoup de dévotion ſur la joïe ſolide des Chrétiens inſtruits de ſa Philoſophie ; tantôt enfin, en apoſtrophant avec des effuſions de cœur admirables, & ſe faiſant répondre dans les termes les plus humains, la raiſon univerſelle des eſprits.

Mais pour nous, aïons la hardieſſe de nous approcher de ces phantômes ; démaſquons ces perſonnages afin de les mieux reconnoître ; ôtons à ces beautez idéales le fard & les magnifiques parûres, dont un Pere plus paſſionné qu'un Amant, les a chargées avec profuſion : voïons en un mot, ſur quoi fondé, nôtre Philoſophe prétend que l'idée d'une figure ou d'un nombre, eſt un être *réel*, *infini*, *néceſſaire*, *éternel*, *immuable*, *réſidant en Dieu* ? car c'eſt ſur ces principales proprietez que

ſont fondez tous les autres titres ; dont les Livres de l'Auteur ſont enflez.

III. Pour cela, je réduis à quatre petits articles l'Analyſe de la nouvelle Doctrine, par rapport à cette matiere.

I.

Le néant n'a point de proprietez : donc le néant n'eſt point intelligible. Ainſi,

Ce qui eſt intelligible, eſt un être.

Or les idées ſont intelligibles :

Donc les idées ſont des êtres.

II.

Dans les idées, mon eſprit apperçoit des proprietez réelles, par leſquelles elles different les unes des autres, & repréſentent des choſes toutes differentes.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [116] - 108
PUBLIC DOMAIN

Donc ces proprietez leur appartiennent effectivement ; car si ce que l'esprit apperçoit dans les idées, n'y étoit pas, le néant feroit intelligible & auroit des proprietez.

Or ce qui a des proprietez réelles, est un être réel :

Donc les idées sont des êtres réels.

III.

Mon esprit apperçoit encore dans les idées, l'infinité ; il voit clairement que chacune d'elles est telle, que quelque mouvement qu'il se donne, il ne l'épuisera jamais : Il apperçoit de plus, qu'elles sont necessaires, éternelles, immuables.

Donc, par les deux mêmes axiômes, les idées sont des êtres infinis, ou qui ont une réalité infinie ; des êtres necessaires, éternels, immuables.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [117] - 109
PUBLIC DOMAIN

IV.

Mais des êtres réels, infinis, neceſſaires, éternels, & immuables, ne ſçauroient exiſter hors de Dieu :

Donc les idées ſont dans la ſubſtance de Dieu.

Examen du premier article.

IV. Je ne ſçai ſi nôtre Auteur ne prend que pour un même axiôme, ces deux propoſitions : *Le néant n'a point de proprietez* ; donc *le néant n'eſt point intelligible.* Pour moi j'en fais deux fort diſtinguez : dont le ſecond eſt une concluſion mal déduite du premier, au moins dans le ſens où elle doit naturellement être priſe. Venons-en à la preuve : *Le néant n'a point de proprietez* ; je le paſſe : donc *le néant n'eſt point intelligible* ; j'ar-

rête le P. M. à cette concluſion, en lui demandant ce qu'il veut dire par là ? veut-il dire que le néant n'eſt point un être réel & ſubſiſtant, qui ſoit capable d'affecter, de toucher, de modifier par lui-même nôtre eſprit, d'agir ſur lui, & de ſe découvrir à lui ; de la maniere dont, ſelon cet Auteur, Dieu nous affecte, nous touche, nous modifie, agit en nous & ſe découvre à nous ? j'accorde volontiers tout cela. Mais veut-il dire de plus, que nôtre eſprit ne ſçauroit en aucune maniere penſer au néant, ni s'en faire quelque eſpéce d'idée imparfaite & improprement dite : enſorte que penſer au néant, ce ſoit ne point penſer ; voir ou appercevoir le néant, ce ſoit ne point voir, ne point appercevoir du tout ? on lui nie cette prétention, & l'on ſoûtient même qu'il ne peut l'avoir euë, & l'avoir avancée comme il a fait, ſans ſe contredire lui-mê- *R. T 1. l. 3. 2. p. c. 9. p. 233.*

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [119] - 111
PUBLIC DOMAIN

L. 4. c. 1. p. 251. & c. 11. p. 299 me, & aller contre ſes propres principes : car un des grands principes du P. M. & qu'il a raiſon d'admettre, s'il n'en tiroit jamais de fauſſes concluſions : c'eſt qu'on ne doit jamais parler des choſes dont

R. T. 2 p 279. 280. &c. on n'a nulle idée ; que c'eſt faire des propoſitions ridicules, que d'emploïer des termes qui ne ſi-

Ecl. 12 gnifient rien ; que les hommes qui aiment la verité, prennent bien garde à ce qu'ils diſent, examinent avec ſoin ce qu'ils entendent, rejettent avec mépris les termes vuides de ſens. Or le P. M. emploïe & très-ſouvent, le mot de *néant* dans ſes Ouvrages ; il en affirme & en nie beaucoup de choſes : entr'autres lorſqu'il parle des paſſions, & qu'il explique leur nature & leurs objets ; il aſſûre que

R T 1. l. 5 c 9. p. 370. 372. &c. l'averſion a le *néant* pour ſon terme, & que l'amour a toûjours l'être pour objet ; qu'ainſi l'amour & l'averſion ſont les deux paſſions Me-

res, & oppoſées entr'elles. Il dit, que le ſentiment de douleur produit les paſſions de triſteſſe, & de deſir de l'anéantiſſement de ce mal, & un mouvement dans l'ame, dont le terme eſt le *néant*. Il dit encore, que la douleur que l'on ne ſouffre pas, mais que l'on craint de ſouffrir, produit une averſion de deſir, dont le terme eſt le *néant* de cette douleur, &c. Donc ce Philoſophe qui aime uniquement la verité, ce Philoſophe ſi ennemi des termes vagues qui ne ſignifient rien, qui ne réveillent aucune eſpece d'idée, ni claire ni confuſe, qui ne préſentent aucun ſens à l'eſprit : ce Philoſophe, ſans doute, a crû avoir quelque idée du *néant*; il a été perſuadé que ce mot n'étoit point un terme vuide de ſens; il a pris garde à ce qu'il diſoit; il a ſoigneuſement examiné ce qu'il entendoit, lorſqu'il a fait les propoſitions qu'on vient de

rapporter Il ne les a pas regardées, ces propoſitions, comme des propoſitions ridicules, qui ne ſignifioient rien : il a jugé, au contraire, qu'il s'entendoit bien, & que les autres hommes pouvoient auſſi l'entendre, lorſqu'il leur expliquoit la nature & les objets des paſſions Meres.

Le nouveau Docteur ſe ſert encore du mot *d'anéantir*, en mille & mille rencontres ; & ſur tout, pour faire connoître à ſon Diſciple Ariſte, que c'eſt quelque choſe de très-réel, que le monde intelligible où il voudroit lui faire paſſer la meilleure partie de ſes jours. Il parle ainſi : » Suppoſons, » Ariſte, que Dieu *anéantiſe* tous » les êtres qu'il a créez, &c. il conte donc qu'Ariſte a quelque idée *d'anéantir*, & du *néant*, où ſeroient réduits ces êtres aprés leur anéantiſſement. E. 1 p. 18.

Que le P. M. encore une fois,

accorde tout cela avec son axiôme ; que *le néant n'eſt point intelligible* ; que penſer au *néant*, c'eſt ne penſer à rien, c'eſt ne concevoir rien du tout. Il faudroit donc qu'il avoüât, qu'en prononçant qu'une des meres paſſions, a le *néant* pour terme, & differe par là de l'autre mere paſſion ; il ne penſe à rien, il ne voit rien, il n'entend rien. De même, qu'en faiſant ſuppoſer à Ariſte que Dieu euſt anéanti toutes les créatures, il ne lui fait rien ſuppoſer, il ne lui fait rien voir ni entendre par cette ſuppoſition : comment veut-il donc que cette ſuppoſition ſerve à ſon Diſciple de premier degré pour monter au monde intelligible ? n'eſt-ce pas vouloir le faire tomber dès le premier pas, ou lui bander les yeux pour lui faire voir clair ?

Enfin, l'Auteur croit entendre une infinité de propoſitions qu'il a fait ſur les *négations* & les *privations* :

or il eſt aiſé de comprendre, que ſi les *privations* & les *négations*, ſont en quelque maniere intelligibles à l'eſprit, le *néant* l'eſt également : car *néant*, ne ſignifie que la *négation* de tout être.

Si le P. M. euſt bien voulu faire la moindre de ces réfléxions, il ne lui ſeroit pas échappé ſur cette matiere certaines propoſitions, que je donnerois au plus fin à accorder emſemble : Ces trois-cy, par exemple,

R. T. 1. l. 3. 2. p. c. 5. p. 233. 234 c. 6. p. 218. & T. 2. p. 256. Ecl. 10. T. 1. l. 4. c. 5. p. 269.

1. Le néant n'a point d'idée qui le repréſente, il ne forme point d'idée dans l'eſprit.

2. On ne peut deſirer rien, qu'on n'en ait quelque idée.

3. L'amour propre nous fait quelquefois deſirer le non être.

Mais, diſent les Malebranchiſtes, *être intelligible*, n'eſt-ce pas une proprieté réelle de la choſe que l'entendement apperçoit & connoît ? Or *le néant ne peut avoir*

de proprietez : donc *le néant ne peut être intelligible.* Cet argument passe chez eux, pour l'Achille du parti : néanmoins il ne faut qu'ôter l'équivoque du mot *intelligible*, pour lui ôter aussi toute sa force. Ces Messieurs, comme on a déja remarqué, s'imaginent qu'être *intelligible*, ce n'est autre chose que pouvoir se manifester à un esprit, en agissant sur lui, en le touchant, & le modifiant ; d'où ils inferent, qu'être *intelligible*, est une proprieté qui ne sçauroit appartenir qu'à un être positif & réellement distingué de l'esprit sur lequel il agit ; que par consequent, le néant n'étant point un être lequel subsiste hors de l'esprit, il ne peut être *intelligible.* Mais je soûtiens, moi, que leur notion d'intelligible est fausse, & qu'être intelligible, ce n'est en général, rien autre chose, que pouvoir être connû par l'entendement, de quelque

maniere que ce ſoit : *intelligible*, c'eſt, *quod intelligi poteſt.* Or je viens de montrer que l'entendement du P. M. connoît en quelque maniere le *néant*, qu'il en a quelque eſpece d'idée, puiſqu'il raiſonne ſur le *néant*, & qu'il fait quantité de propoſitions par rapport au *néant*, prétendant s'entendre, & ſçavoir bien ce qu'il dit : donc le *néant*, de l'aveu même du P. M. eſt *intelligible* ; & par conſequent, être intelligible n'eſt pas, du moins toûjours & abſolument parlant, une proprieté de la choſe même diſtinguée de l'eſprit, que l'entendement apperçoit ; c'eſt ſeulement une proprieté de l'idée qu'on ſe fait de cette choſe, comme le P. M. devroit plus que tout autre en convenir, lui qui enſeigne que les corps que nous connoiſſons le mieux, ne ſont point intelligibles par eux-mêmes : il s'en faut donc beaucoup qu'ê-

R.T. 1. *l.* 3. 2. *p. c.* 2. *p.* 204. *& c.* 7. *p.* 223. *T.* 2. *p.* 251. *Ecl.* 10.

tre intelligible, ce soit pouvoir se découvrir à un esprit, en le touchant & en modifiant sa substance : il est même certain qu'un être qui auroit ce pouvoir, comme Dieu, par exemple, l'a sans doute ; ne seroit pas, à proprement parler, intelligible par lui-même & immédiatement ; mais qu'il le seroit seulement par le moïen de cette modification qu'il produiroit dans l'esprit, & par laquelle il se feroit appercevoir, ou dans laquelle il se peindroit, pour ainsi dire, & se découvriroit à l'entendement comme dans une espece d'image ; car il n'y a que les modalitez mêmes de la substance spirituelle qui soient directement & par elles-mêmes intélligibles, entant que la réfléxion essentielle à toute pensée, se termine immédiatement & directement à ce qui se passe dans la substance spirituelle, à ce qui l'affecte, & la change.

La *majeure* de ce fameux argument eſt donc fauſſe, & la concluſion auſſi : la *mineure* n'eſt pas non plus ſans replique, car on peut la diſtinguer de cette ſorte ; or *le néant ne peut avoir de proprieté*, en ſoi & hors de l'eſprit, à la maniere d'un être veritable & diſtingué de nous ; je l'accorde : or *le néant ne peut avoir de proprieté* dans nôtre eſprit, c'eſt-à-dire, dans l'eſpece d'idée que nôtre eſprit s'en forme : je le nie ; car cette eſpece de notion ou d'idée que nôtre eſprit ſe forme du *néant*, eſt elle-même une modification très-réelle, une action très-poſitive de nôtre eſprit, laquelle eſt capable d'être apperçûë, connuë & conſiderée par l'entendement, & par conſequent eſt *intelligible*.

Il eſt vrai que nous ne comprenons pas fort aiſément ni fort nettement, comment l'eſprit ſe forme ces idées de négations, de pri-

va-

vations, de néant, d'anéantir, &c. comment il trouve moïen de ſe faire une eſpece d'image de ce qui n'eſt point : ſans doute qu'il s'aide beaucoup pour cela, de la connoiſſance qu'il a des êtres réels, & des changemens qui leur arrivent quand ils diſparoiſſent à nos yeux. Mais, quoi qu'il en ſoit, le P. M. auroit tort de faire ſur cela une difficulté, lui qui répond ſi ſouvent à de pareilles, qu'il ne ſied pas de les faire, encore moins de vouloir qu'on les éclairciſſe ; puiſque nous ne connoiſſons point clairement la nature de nôtre ame, ni ſes facultez, ni ſes modifications ; puiſqu'il ſe peut même faire que nous ignorions tout-à-fait la meilleure partie de ce qu'elle eſt, & par conſequent de ce qu'elle peut. Je ne croi pas non plus qu'il lui vienne en penſée de me faire cette petite inſtance : du moins le néant eſt, ſelon vous, capable d'être repréſen-

té en quelque ſorte par nôtre eſprit : donc il a quelque proprieté ; car aprés ce que j'ai dit, il peut bien voir que je lui répondrois, que ce n'eſt point, à parler juſte, le néant qui eſt capable d'être repréſenté par l'eſprit ; mais que c'eſt l'eſprit lui-même qui eſt capable de ſe repréſenter en quelque ſorte le néant, de s'en faire quelque eſpece d'idée.

Revenons maintenant à nôtre ſujet. Puiſque le néant même peut être connû de l'eſprit ; puiſqu'il eſt en quelque façon intelligible : il eſt donc faux, que tout ce qui eſt intelligible ſoit un être ; & ſur tout un être dans le ſens que l'Auteur donne conſtamment à ce mot, c'eſt-à-dire, un être abſolu & ſubſtanciel. Il eſt ſeulement vrai, que ce qui eſt intelligible eſt un être modal, une modification, une perception de nôtre eſprit. Ainſi, de ce que les idées ſont intelligibles,

il ne s'enſuit rien autre choſe, ſinon, que les idées ſont des êtres modaux, des modifications, des perceptions de nôtre eſprit: ce que nôtre Philoſophe nie bien fort. Mais il ne s'enſuit point du tout de là, que les idées ſoient des êtres abſolus, & ſubſiſtans hors de nôtre eſprit, & diſtinguez de nous; ce que prétend le P. M. comme on le va voir dans le ſecond article.

Examen du ſecond article.

V. *Dans les idées, l'eſprit apperçoit des proprietez réelles, par leſquelles elles different les unes des autres, & repréſentent des choſes differentes. Donc ces proprietez leur appartiennent veritablement: car ſi ce que l'eſprit apperçoit dans les idées n'y étoit pas, le néant ſeroit intelligible, & auroit des proprietez.*

Or ce qui a des proprietez réelles, eſt un Etre réel: donc les idées ſont des Etres réels.

Il eſt aiſé de répondre à ce ſecond raiſonnement, en ôtant l'équivoque du mot de *réel*, comme nous avons fait ci-deſſus, celle du mot *être*; car ce terme *réel*, peut être pris, ou pour ſignifier généralement tout ce qui eſt quelque choſe de poſitif, ſoit abſolu, ſoit relatif, ſoit ſubſtance, ſoit accident, ſoit pur mode, pour ſignifier plus particulierement ce qui eſt abſolu & ſubſtanciel. C'eſt dans le premier de ces deux ſens qu'on dit bien que les nombres, les figures, les rapports des nombres & des figures, les qualitez ſenſibles, couleurs, odeurs, &c. ſont quelque choſe de réel; parce que, quoique ces ſortes de choſes ne ſoient pas des ſubſtances, cependant on les conçoit poſitivement comme exiſtentes à leur maniere

dans les choſes nombrées & figurées, colorées, odoriferantes, &c. C'eſt dans le ſecond ſens qu'on dit : que les corps & les eſprits ſont des Etres réels, parce que ce ſont autant de ſubſtances, ou d'Etres qui exiſtent en eux-mêmes, ou par eux-mêmes dans le monde.

Cet éclairciſſement ſuppoſé, on dira au P. M. qu'il eſt vrai que nos idées ont des proprietez réelles, par leſquelles elles different les unes des autres : car les modalitez de l'eſprit, telles que ſont nos idées, ſont quelque choſe, & ont de veritables proprietez & different entr'elles, auſſi-bien que les modifications du corps. En effet, ſelon l'Auteur même, les couleurs, les ſons, les odeurs, &c. ſont des modifications de l'eſprit ; or ces modifications ſont quelque choſe de poſitif, & elles different très-fort entr'elles : de même les phan-

tômes de l'imagination, ſont des images differentes entr'elles, qui repréſentent differentes choſes. Mais ſi ce Philoſophe veut prendre le terme de *réel* dans le ſecond ſens, & prétend que les proprietez que nous découvrons dans les idées, conſtituent ces idées autant d'Etres abſolus & ſubſtanciels; ſa prétention eſt non-ſeulement fauſſe, mais abſurde: puiſqu'il s'enſuivroit, ſelon ſes principes, que Dieu ſeroit un compoſé d'une infinité de ſubſtances, auſſi réellement diſtinguées de la ſubſtance Divine, qu'elles ſeroient réellement differentes entr'elles; comme je le ferai bien-tôt voir.

Examen du troiſiéme article.

VI. *Mon eſprit apperçoit encore dans les idées, l'infinité; il voit clairement que chacune d'elles eſt telle, que quelque mouvement qu'il ſe*

donne, il ne l'épuiſera jamais : il y apperçoit de plus, qu'elles ſont neceſſaires, éternelles & immuables.

Donc *par les deux mêmes axiômes, les idées ſont des Etres infinis, ou qui ont une réalité infinie : des Etres neceſſaires, éternels, & immuables.*

Nous avons aſſez parlé dans le Chapitre ſeptiéme de la premiere Partie, de cette prétenduë infinité de nos idées. On y a veu que c'eſt une pure imagination, fondée uniquement ſur ce que nôtre eſprit ſent, qu'il ne tient qu'à lui de repeter tant qu'il voudra une dixaine de chiffres, en ſuppoſant que leur valeur croiſſe toûjours ſuivant la proportion ∴ 10. 100. 1000. *n.* 111

Quant à ce qui regarde la neceſſité que l'Auteur prétend voir clairement être renfermée dans les idées, & qui lui fait conclure que ce ſont des êtres neceſſaires : après

R. T 1. l. 3. 2. p. c. 3. p. 209. T. 2. p. 265. Ecl 10. E. 1. p. 10. E. 2 p. 43. 44

qu'il nous a repeté cent fois, que ce ſont auſſi des Etres réels qui different les uns des autres par des proprietez réelles : des Etres qui ſe conçoivent indépendamment les uns des autres, qui n'ont rien de commun entr'eux ; je ſuis ſurpris, qu'en avançant une telle propoſition, il n'ait pas apperçû les pitoïables conſequences où elle l'engageoit. Car l'exiſtence neceſſaire, cette perfection qu'on nomme *aſeïté*, par laquelle un être exiſte par ſa propre eſſence ; ne peut être renfermée que dans l'idée de

R. T. 1. l. 4. c. 11 p. 295.

l'Etre infiniment parfait, en tout ſens & en toutes manieres ; & le P. M. lui-même le ſuppoſe dans ſa démonſtration de l'exiſtence de Dieu : par conſequent, l'on ne peut dire que nous voïons la neceſſité d'exiſter renfermée dans chaque idée ; à moins qu'on ne ſuppoſe que chaque idée eſt un être infiniment parfait en tout ſens & en toutes

manieres : or ſi chaque idée eſt un être infiniment parfait en tout ſens & en toutes manieres, chaque idée eſt un Dieu ; autant qu'il y a d'idées, autant il y a de Dieux qui different entr'eux, par des proprietez réelles. Que les Diſciples de la Raiſon univerſelle accordent cela, je ne dis pas avec la Religion, mais avec le bon ſens. R. T. 1. l. 3. 2. p. c. 3. p. 209.

Puiſqu'on ne peut dire ſans extravagance que les idées ſoient des êtres neceſſaires : on ne peut pas dire pas non plus qu'elles ſoient des êtres éternels ; car nôtre eſprit ne les aïant pas contemplées de toute éternité, ſans les perdre un ſeul moment de veuë, il ne ſçauroit conclure qu'elles ſoient des êtres éternels, que de ce qu'elles ſeroient des êtres neceſſaires.

De même l'immutabilité des idées, dans le ſens où l'Auteur la prend, quand il les appelle des ê-

tres réels immuables ; ſuppoſeroit la demonſtration de leur exiſtence neceſſaire, ou leur infinité en tout ſens.

Mais quoi, dira-t-on, n'eſt-il pas vrai néanmoins de dire en un ſens, que les idées ſont neceſſaires, éternelles,& immuables : n'eſt-ce pas ſur cela que les Philoſophes de l'Ecole aſſûrent que Dieu ne peut pas changer les eſſences des choſes ; qu'ils admettent & dans les ſciences & dans la morale, des propoſitions d'éternelle verité ? Je répons, qu'effectivement cela eſt vrai en un ſens, mais bien different de celui de nôtre Auteur ; & le voilà, ſi je ne me trompe, ce ſens où ces propoſitions ſont vraïes. La nature de chaque être, ſoit abſolu, ſoit relatif, ſoit ſubſtance, ſoit mode, eſt quelque choſe de fixe & de déterminé, puiſque c'eſt par ſa nature que chaque être eſt un tel être, & n'eſt pas tel autre ;

chaque choſe a ſa nature propre privativement à toute autre : en un mot, telle nature eſt tel être ; tel être eſt telle nature : qui dit l'un, dit l'autre ; parce que ces deux termes ſignifient préciſément une même choſe : donc il répugne, que telle nature ne ſoit pas tel être, ou qu'un certain être, ne ſoit pas une certaine nature, mais en ſoit une autre.

Or l'idée de chaque choſe, c'eſt l'image ſpirituelle qui repréſente ſa nature : ainſi chaque choſe a ſon idée fixe & déterminée, auſſi-bien que ſa nature : chaque être a ſon idée propre, qui ne ſçauroit être l'idée d'un autre être : telle idée eſt l'idée de telle choſe, & telle choſe répond à telle idée. Par conſequent, il répugne que telle idée ne ſoit pas l'idée de tel être ; autant qu'il répugne qu'une certaine nature ne ſoit pas une certaine choſe.

Cela étant ainſi, il eſt clair que les vraïes idées des choſes, auſſi-bien que leurs natures, ſont neceſſaires en ce ſens; que l'idée ou la nature de telle choſe, par exemple du triangle, ne peut jamais être l'idée ou la nature d'une autre choſe, par exemple du cercle : une figure bornée par trois lignes, ne peut jamais être la choſe que nous appellons cercle; mais elle eſt neceſſairement la choſe qu'on nomme triangle : & une figure compriſe dans une ſeule ligne, ne peut jamais être ce qui répond au mot de triangle; mais elle eſt neceſſairement ce qui répond dans nôtre langue au mot de cercle : autrement, une même choſe ſeroit triangle ſans l'être, ſeroit & ne ſeroit pas cercle.

Ces mêmes idées ſont éternelles en ce ſens, qu'on ne peut imaginer un ſeul inſtant dans l'éternité, ſoit paſſée, ſoit à venir, où il

n'ait été & ne doive être vrai de dire, que telle idée ou telle nature, eſt l'idée & la nature de telle choſe.

Elles ſont immuables par les mêmes raiſons en ce ſens, qu'il ne ſe peut faire que l'idée d'une choſe, ceſſe d'être l'idée de cette choſe, ou devienne l'idée d'une autre choſe.

De là vient qu'on nomme propoſitions neceſſaires, & *d'éternelle verité*, celles qui ne contiennent préciſément, ou n'expriment que les vrais rapports de ces vraïes idées : & qu'on dit, qu'il eſt auſſi impoſſible que Dieu change la nature ou l'eſſence des choſes ; qu'il eſt impoſſible que la même idée ſoit & ne ſoit pas en même temps la veritable idée de telle choſe.

Enfin, c'eſt conſéquemment à ces principes que les Philoſophes Péripateticiens nient conſtamment que la volonté de Dieu faſſe & re-

R. T. 1 Préface. *l.* 4. *c.* 4 *p.* 271. *l.* 5. *c* 1. *p.* 319.

gle la nature de chaque chose, comme le P. M. l'assûre au moins trois fois dans le seul Livre de la Recherche, quoique cela ne s'accorde guéres avec ses principes de la necessité & de l'immutabilité absoluë des idées ; & qu'une telle opinion aille à ruïner toutes les sciences, & à établir un pyrrhonisme général jusques dans la morale.

Examen du quatriéme article.

VII. *Des êtres réels, infinis, necessaires, éternels, & immuables, tels que sont les idées, ne sçauroient exister hors de Dieu :*

Donc les idées sont dans la substance de Dieu.

Aprés ce qu'on vient de voir sur les trois premiers articles touchant la prétenduë réalité, infinité, necessité, éternité, immutabilité des idées du P. M. je pourrois me contenter de dire sur celui-cy, que

l'antécedent n'étant qu'un ramas de fauſſetez, on ne doit pas trop s'inquieter ſur la *conſequence*. Mais l'occaſion de dire quelque choſe ſur cette conſequence elle-même, eſt trop belle pour l'amanquer.

Je prie le Lecteur de ſe reſſouvenir que le P. M. tient pour très-évident, que tout ce qui exiſte ou peut exiſter, ſe réduit à êtres abſolus, & manieres d'être; à des ſubſtances, ou à de purs modes. Par conſequent les idées ſont dans la ſubſtance de Dieu, ou comme de pures manieres d'être de cette ſubſtance, de même, à-peu-près, que le mouvement & les figures ſont dans la matiere; ou comme des ſubſtances, ainſi que l'on croit communément que les corps & les eſprits ſont dans le monde. Mais ſelon la nouvelle Doctrine, les idées ne ſont point dans la ſubſtance divine, comme des manieres d'être de cette ſubſtance: on les nomme

R. T. 2. p. 279. 280. &c. Ecl. 12.

Elles y ſont comme des attributs.

R. T. 2. p. 265. Ecl. 10.

conſtamment des Etres, des Etres
Ib. & E. 1. p. 10. 11. réels ; on y dit que les unes peuvent être clairement appercûës ſans les autres : manieres de parler, qui ne conviennent, ſur tout chez nôtre Auteur, qu'à des ſubſtances, & ne s'entendent jamais des modes : on y enſeigne que ces êtres intelligibles ſont beaucoup plus nobles que les corps, & que tout le
R. T. 1 l. 3. 2. p. c. 3. p. 209. n. 10. monde materiel ; que produire une idée, ce ſeroit créer, autant & de la même maniere que ſi on produiſoit un Ange de rien.

Quelque Malebranchiſte dira, peut-être, que je n'ai pas entendu la Doctrine de ſon maître ; qu'à proprement parler, les idées ne ſont dans la ſubſtance de Dieu, ni comme des manieres d'être, ni comme des êtres ou des ſubſtances ; mais qu'elles ſont toutes la ſeule & unique ſubſtance de Dieu, entant que repréſentative de differens êtres créez ou poſſibles.

Mais moi, ſans entrer dans le fond de cette queſtion qui appartient au Chapitre ſuivant, je lui répons que ſon Maître ſe contredit donc, lorſqu'il aſſûre, que les idées ſont des êtres réels, qui different les uns des autres par des proprietez réelles. Que l'idée de l'étenduë intelligible, par exemple, ſe conçoit ſeule & ſans penſer à autre choſe; qu'elle n'a rien de commun avec l'idée des nombres, ni avec une infinité d'autres réalitez intelligibles que renferme la ſubſtance Divine. Car enfin, la ſubſtance Divine n'eſt point pluſieurs êtres réels, qui n'aïent rien de commun entr'eux: elle ne differe point de ſoi-même par des proprietez réelles: elle ne peut être ſimple & compoſée d'une multitude infinie d'êtres tous differens.

Ib. p. 209. *T. 2. p.* 265. *Ecl.* 10. *E. 1 p.* 10 *E. 2. p.* 43. 44. *R. T.* 1. *l.* 3. 2. *p. c.* 4. *p.* 213.

Terminons ce Chapitre par une réfléxion que le P. M. nous four-

VIII. *R. T. 2.*

l. 6 p. c. 6. p. 76. nit, & qui se tourne fort naturellement contre lui-même. On doit » bien prendre garde, dit-il, dans » son Livre de la Methode, à ne » se pas laisser entêter de quelque » principe qui ne soit pas évident : car en effet, dans combien d'erreurs, d'absurditez & de contradictions sur la nature des idées, ne se précipitent pas les Malebranchistes, pour s'être mal-à-propos entêtez de ce faux principe ; qu'un être intelligible, c'étoit un être réel & distingué de nous, qui avoit la puissance d'agir par lui-même sur nos esprits, de les modifier, de se manifester à eux ?

N'auroit-on pas encore bien raison d'appliquer à ces Messieurs, T. 2. p. 123. ce qu'on lit dans la conclusion des trois derniers Livres de la Recherche, en changeant seulement le nom d'Aristote en celui du P. M. » que si l'on considere que le P. » M. & ses Sectateurs n'ont point

observé la regle qui ordonne de « ne raisonner que sur des prin- « cipes évidens ; peut-être qu'on « mépriſera ſa Doctrine, malgré « toutes les impreſſions avantageu- « ſes que nous en donnent ceux « qui ſe laiſſent étourdir par des « mots qu'ils n'entendent point. «

CHAPITRE IV.

De la veuë de toutes choſes en Dieu.

APrés avoir montré que nous n'avons point d'idée claire de l'infini ; que Dieu n'eſt point l'être univerſel qui renferme comme ſes parties, ou des participations de ſa ſubſtance, tous les êtres particuliers ; que nous ne voïons point dans cette vie l'eſſence Divine ; que nos idées ne ſont point des êtres réels, neceſſaires, infinis, qui exiſ-

tent dans la ſubſtance de Dieu ? j'aurois quelque droit de conclure icy en peu de mots : donc il eſt faux que nous voïons quoi que ce ſoit en Dieu ; car le P. M. ne diſconviendra pas que ces quatre opinions refutées, ſont autant de principes, ſans quoi ſa propoſition, *que nous voïons tout en Dieu*, ne ſçauroit ſubſiſter.

I. Neanmoins, ce point eſt ſi capital & ſi eſſentiel, dans toute la nouvelle Métaphyſique, qu'on ne peut ſe diſpenſer de le traiter en particulier. Cette admirable Doctrine fait le fond de la pluſpart des Livres de l'Auteur : elle fournit la matiere de ces charmans tête-à-têtes, qu'il a dans ſes Méditations avec le Verbe: elle eſt la ſource de cette prodigieuſe abondance de lumieres extraordinaires qu'il répand dans ſes Entretiens ſur la Métaphyſique, & dans ſes Converſations Chrétiennes : elle lui ouvre

les grands chemins qui conduiſent l'eſprit juſques dans le ſein de la Divinité, pour y contempler au grand jour, les attributs de l'Etre ſuprême; les regles immuables de ſa conduite dans la création, & le gouvernement de l'Univers; tous les reſſorts enfin les plus cachez de l'ordre ſurnaturel de la grace: Myſteres dont l'Ecriture-Sainte ne nous donne qu'une connoiſſance obſcure, aimant mieux nous conduire par la Foy que par l'intelligence; mais que le ſublime Méditatif nous développe, ſur tout dans ſon traité de la Nature & de la Grace, avec une clarté qui, ſi on l'en croïoit, ne laiſſeroit plus grand-choſe à la Foy. Enfin c'eſt, comme chacun ſçait, ce merveilleux ſentiment, *qu'on voit tout en Dieu*, qui diſtingue les Malebranchiſtes de tous les autres Philoſophes, en les élevant par une prérogative très-ſinguliere, à l'émi-

nente qualité de nourriſſons du Verbe, qui les repaît de ſa propre ſubſtance, les rend ſages de ſa ſageſſe, illuminez de ſa lumiere. Auſſi le P. M. a t-il emploïé tout ſon eſprit à prouver de ſon mieux, cette belle & magnifique découverte : premierement, dans la ſeconde Partie du troiſiéme Livre de la Recherche de la Verité, enſuite dans un long éclairciſſement qu'il a donné ſur ce ſujet, & dont voicy quelques paroles bien remarquables : » Ce principe, dit-il, qu'il
R T. 2. p. 252. Ecl. 10. » n'y a que Dieu qui nous éclaire, » & qu'il ne nous éclaire que par » la manifeſtation d'une raiſon ou » d'une ſageſſe immuable & neceſ» ſaire, me paroît ſi conforme à » la Religion ; que dis-je, ſi abſo» lument neceſſaire pour donner à » quelque verité que ce puiſſe ê» tre un fondement certain & in» ébranlable ; que je me crois in» diſpenſablement obligé de l'ex-

pliquer & de le ſoûtenir autant « qu'il me ſera poſſible : j'aime « mieux qu'on m'appelle viſionnai- « re, qu'on me traite d'illuminé, « & qu'on diſe de moi tous ces bons « mots que l'imagination, qui eſt « toûjours railleuſe dans les petits « eſprits, a de coûtume d'oppoſer « à des raiſons qu'elle ne comprend « pas, ou dont elle ne ſe peut dé- « fendre. «

C'eſt ainſi que le modeſte Ecrivain traite lui-même par avance tous ceux qui pourroient dans la ſuite ne pas approuver ſes ſentimens. Voïons cependant s'il a tant de droit de leur donner ces épithétes mépriſantes.

II. Avant que de m'engager dans le fort de la diſpute, je prie qu'on me permette d'eſcarmoucher, pour ainſi dire, ſur trois ou quatre petits articles, dont la diſcution diſpoſera l'eſprit à mieux entendre ce que nous dirons aprés.

Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [151] - 143

T. 1. l. 3. 2. p. c. 6. p. 217. Premierement, j'ai de la peine à comprendre comment le P. M. prétend, dans un endroit de la Recherche, » qu'on peut dire, ſelon » ſes principes, qu'on ne voit pas » tant les idées des choſes, que les » choſes mêmes que les idées re- » préſentent. Lui qui ajoûte quatre » lignes aprés, que nous voïons tous » les êtres, à cauſe que Dieu veut » que ce qui eſt en lui qui les repré- » ſente, c'eſt-à-dire l'idée, nous ſoit c. 1. p. 204. » découvert. Lui qui avoit dit quelques pages auparavant, « il faut » bien remarquer qu'afin que l'eſ- » prit apperçoive quelque objet, il » eſt abſolument neceſſaire que l'i- » dée de cet objet lui ſoit actuelle- » ment préſente, il n'eſt pas poſſi- » ble d'en douter; mais il n'eſt pas » neceſſaire qu'il y ait au dehors » quelque choſe de ſemblable à » cette idée..... pour les choſes » qui ſont au dehors de l'ame, 205. » nous ne pouvons les appercevoir

que

que par le moïen des idées, &c. « Lui qui prouve par tout, que les corps n'étant pas intelligibles ni visibles par eux-mêmes, nous ne pouvons les voir que dans leurs idées, & par leurs idées : » il est clair, dit-il, dans sa réponse à M. Regis, que l'é- « tenduë materielle ne peut agir effi « cacement & directement dans nô « tre esprit, elle est absolument in- « visible par elle-même : il n'y a « que les idées intelligibles qui puis- « sent affecter les intelligences. Il « est certain, avoit-il dit peu auparavant, qu'on ne voit les corps « que dans l'étenduë intelligible & « générale renduë sensible & par- « ticuliere par la couleur. Je ne croi « pas que l'Auteur puisse bien se justifier de cette petite contradiction; car ce qu'on appelle voir les corps, n'est autre chose, selon lui, qu'avoir actuellement présente à l'esprit l'idée de l'étenduë, qui le touche ou le modifie de diverses cou-

206. c. 7 p. 223 l. 4. 11. p. 19. T. 2. p. 162 Rép. à M. Regis.

leurs, & l'on ne les ſçauroit voir directement en eux-mêmes. Encore une fois, j'ai peine à comprendre comment aprés cela le P. M. prétend, » qu'on peut dire ſe-
» lon ſes principes, qu'on ne voit
» pas tant les idées des choſes, que
» les choſes mêmes que les idées
» repréſentent?

Ib l. 3. 2. p c. 6. p. 217. En ſecond lieu, je ſuis embaraſſé à accorder les deux parties de cette propoſition que fait nôtre Auteur : » ce que les eſprits voïent
» en Dieu, eſt très-imparfait, &
» Dieu eſt très-parfait. Car tout ce qu'on voit en Dieu, eſt effectivement en Dieu, ſur tout ſelon les nouveaux principes : or ce qui eſt en Dieu, eſt Dieu même : par conſequent, ſi Dieu eſt très-parfait, ce qui eſt en Dieu eſt auſſi très-parfait : ainſi il eſt faux que ce qu'on voit en Dieu ſoit très-imparfait. Les Théologiens diroient bien que ce que les Bienheureux voïent en

Dieu, ils le voïent d'une maniere imparfaite : mais ils ne diroient pas, que ce qu'ils y voïent eſt très-imparfait, parce qu'ils ne penſent pas que Dieu puiſſe être un Tout très-parfait, qui réſulte d'un aſſemblage de parties, dont chacune priſe ſéparément, ſoit très-imparfaite.

En troiſiéme lieu, le P. M. enſeigne que la connoiſſance que nous avons des corps, par exemple du ſoleil, d'une maiſon, d'un cheval, d'une riviere, &c. eſt très-parfaite ; parce que c'eſt en Dieu & par leurs idées, que nous voïons ces corps & leurs proprietez ; & que, lorſqu'on voit les choſes comme elles ſont en Dieu, on les voit toûjours d'une maniere très-parfaite. R. T. 1. l. 3 2. p. c. 5. p. 214. 1ère c. 7. p. 223.

Mais j'avouë que cette Doctrine me paroît fort inconcevable ; & voicy les raiſons de mon embarras. Selon l'Auteur, toutes les idées

que nous avons des corps, ſe réduiſent à des figures intelligibles ou idéales qui ſe préſentent à nos eſprits, & en touchant vivement l'ame, nous font imaginer des couleurs répanduës ſur ces figures ou portions d'étenduë intelligible; par le moïen deſquelles couleurs, l'eſprit apperçoit des ſurfaces d'une certaine hauteur & largeur déterminée. » Il eſt certain, dit-il, qu'on » ne voit les corps que par la cou- » leur, & qu'on ne peut, en les » regardant, diſtinguer leur diffe- » rente nature (c'eſt-à-dire les diſ- » tinguer les uns des autres) que » par la difference des couleurs.... » Si donc je vois préſentement ce » livre, ce bureau, ce plancher, » & ſi je juge de leur difference, & » de celle de l'air d'alentour; c'eſt » que l'idée de l'étenduë, ſelon ſes » diverſes parties, modifie mon » ame, là d'une couleur, & icy » d'une autre..... Cela étant ainſi,

T. 2. p. 161. 162. Rép. à M. Regis.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [156] - 148
PUBLIC DOMAIN

ce qu'on appelle voir les corps, « n'eſt autre choſe, qu'avoir ac- « tuellement préſente à l'eſprit l'i- « dée de l'étenduë, qui le touche « ou le modifie de diverſes cou- « leurs.... Il eſt donc certain qu'on « ne voit les corps que dans l'éten- « duë intelligible & générale, ren- « duë ſenſible & particuliere par la « couleur, &c. Or je demande ſi « le phantôme compoſé d'un cercle intelligible ou idéal d'un pied & demi de diamétre, & d'un ſenti- ment de couleur rouge imaginée, comme répanduë ſur la ſurface de ce cercle; peut s'appeller l'idée qui me repréſente d'une maniere très- parfaite, & l'eſſence & les proprie- tez de ce corps que je nomme ſo- leil? N'eſt-il pas au contraire évi- dent, que cela ne peut s'appeller une idée juſte & veritable du ſo- leil; que cette idée n'a nulle vrai rapport au ſoleil; que bien loin de m'en découvrir la nature, elle ne

m'en fait pas seulement connoître ni la grandeur, ni la figure exterieure : puisque très-certainement le soleil n'est pas une surface circulaire d'un pied & demi de diamétre, sur laquelle soit répanduë une couleur rouge. De même, une portion d'étenduë idéale taillée, pour ainsi dire, sur la figure exterieure d'un cheval, & peinte d'une couleur noire, blanche ou grise : peut-elle s'appeller l'essence intelligible de cet animal, qui me découvre d'une maniere très claire & très-parfaite, la nature & les proprietez de cette bête ? j'aimerois autant que nôtre Philosophe assûrast, que le tableau de Bucephale, est un cheval aussi réel, que celui qu'Alexandre montoit ; & qu'il a toute la force, tout le courage, toute l'adresse, & tous les instincts du premier.

Ajoûtons que les portions d'étenduë intelligible, que nôtre es-

prit apperçoit à la préſence des corps, peuvent être, par les raiſons qu'on lit au premier Livre de la Recherche, fort inégales & tout-à-fait differentes par rapport à differentes perſonnes, à cauſe des differences qui ſe trouvent dans les organes de la veuë : il faudra donc dire qu'un même corps pourra être repréſenté par cent, par mille idées, qui toutes ſeront veuës en Dieu, & feront connoître d'une maniere également parfaite, ſa nature & ſes proprietez, quoiqu'il n'y ait pas deux de ces idées qui ſoient ſemblables.

L'Auteur fait encore conſiſter la difference eſſentielle des corps, dans la configuration particuliere des parties inſenſibles de chacun : c'eſt cette configuration qui les fait tels corps, & qui conſtituë leur nature propre, c'eſt d'elle que dépendent leurs proprietez. Or il eſt certain que l'idée d'un cercle, d'un

quarré, d'une ſurface, de quelque maniere qu'elle ſoit bornée, & de quelques couleurs qu'on la pare, ne nous découvre que la figure exterieure, & non point les configurations des parties exterieures & inſenſibles des corps.

Concluons donc qu'il eſt très-faux, quoi qu'en diſe l'Auteur, que les idées que nous avons des corps ſoient très-parfaites, qu'elles nous dècouvrent la nature & les proprietez de ces corps, par exemple du ſoleil, d'un cheval, &c. Je m'étonne même que ce grand génie, qui a tant déclamé contre les erreurs des ſens & de l'imagination, qui recommande ſi ſouvent de diſtinguer les idées d'avec les perceptions ſenſibles, confonde lui-même de groſſiers phantômes avec les vraïes idées des choſes, juſqu'à prendre ceux-là pour celles-cy. Mais il eſt bien plus ridicule encore de lui voir placer ces idées apo-

cryphes, dans Dieu même : comme ſi l'idée que Dieu a du ſoleil, étoit ce qu'imaginent les petits enfans quand ils penſent à cet aſtre ? Cette remarque pourroit fournir bien d'autres réfléxions ſur la vanité des paroles de l'Auteur, lorſqu'il ſe vante ſi ſouvent de voir dans l'eſſence Divine, les idées claires de toutes choſes ; lorſqu'il aſſûre qu'il voit comme Dieu même, dans la lumiere de Dieu, tout ce qu'il connoît clairement ; lorſqu'il veut perſuader à ſes Diſciples qu'ils n'ont qu'à apprendre de lui à interroger le Verbe, pour découvrir auſſi-tôt dans la ſageſſe éternelle, les eſſences & les rapports de tous les êtres créez & poſſibles. *Quid tanto dignum feret hic promiſſor hiatu ?* A quoi aboutiront toutes ces magnifiques aſſûrances ? elles aboutiront à dire, que quand j'ouvre les yeux ſur une prairie, & que je ſuis frappé des couleurs de

R. T 2. p. 161 Rép à M. Regis. mille petites fleurs differentes ; alors j'ai des idées très-parfaites de tous ces corps, parce que c'eſt en Dieu & comme Dieu même que je les vois : cependant je ſens que je ne puis aſſigner, ni la nature, ni la moindre proprieté d'aucune, & qu'il y a peu de choſes au monde ſur quoi je ſois plus ignorant, que ſur ce qui regarde un brin d'herbe.

III. Aprés ces préliminaires, venons au fond de la queſtion. Pour la traiter avec quelque ordre & ne rien obmettre de ce qui la regarde ; je remarque premierement que le P. *R. T 1. l. 3. 2. partie.* M. parle à toutes les pages de ſes Livres, des choſes que nous voïons nettement dans la ſubſtance de Dieu : des idées claires que nôtre eſprit trouve dans la vaſte étenduë du monde intelligible : de la fécondité des connoiſſances évidentes qu'on découvre, quand on ſçait interroger la raiſon univerſelle qui é-

claire les intelligences, &c. comme si il n'y avoit point d'êtres dans l'Univers, dont la nature & les proprietez les plus intimes, ne fussent exposées aux yeux de quiconque voudroit les jetter dessus; comme si nôtre esprit avoit toûjours présente une multitude prodigieuse de toutes sortes d'idées, les plus distinctes & les plus lumineuses, sur quelque matiere que ce pust être, à quoi il vouluſt s'appliquer; comme si il ne falloit qu'être Malebranchiſte pour posseder la science universelle, & devenir infaillible dans toutes les connoissances qui peuvent être du ressort de l'esprit humain.

Secondement, l'Auteur aprés avoir ainsi fait parade de la prétenduë abondance de ses idées claires, *Ib.* établit en assez peu de mots, comme chose qui ne souffre pas grande difficulté, que nous pouvons voir ces idées dans la substance de Dieu.

Ib. Troisiémement, cette possibilité supposée sans beaucoup de preuves, il cherche & apporte des raisons qu'il donne toutes comme autant de démonstrations de la derniere évidence, pour montrer qu'en effet c'est en Dieu que nous voïons toutes ces idées. Mais sur tout, il a recours à l'autorité de saint Augustin pour appuïer ce fait; il accumule dans la Préface des Entretiens sur la Métaphysique, quantité de passages de ce Pere qu'il paroît avoir trouvé ailleurs que dans les Ouvrages même du saint Docteur.

& E.

& M.

Mon dessein est donc, pour réfuter pied à pied toute cette pompeuse Doctrine, de montrer 1°. que le P. M. ne parle pas conséquemment, lorqu'il veut faire accroire à ses Lecteurs qu'il voit tous les êtres, qu'il a les idées de toutes choses présentes à l'esprit: parce que, selon lui-même, le nombre

Ib. R. *p.* 218 221 224 226 *& c c* 6. *& 7.*

des idées que nous avons eſt très-petit. 2°. Qu'il n'eſt pas poſſible que nous voïons en Dieu, ce peu d'idées que nous avons. 3°. Que les raiſons qu'il apporte pour prouver ſon ſentiment, ne ſont rien moins que des démonſtrations. Pour ce qui regarde l'autorité de ſaint Auguſtin, nous en parlerons dans le dernier Chapitre de cette Partie. Commençons.

Article I.

Du petit nombre d'idées qu'a nôtre eſprit.

IV. Il n'eſt pas neceſſaire que j'avertiſſe icy, qu'on doit prendre ce mot *idée* dans ſon ſens le plus éxact, tel que nous l'avons expliqué au commencement du chapitre précedent: car ce n'eſt que de ces idées proprement dites, que l'Auteur entend parler, lorſqu'il aſſûre que

nous les voïons en Dieu ; que c'eſt par elles que nous découvrons, dans la ſubſtance Divine, les eſſences & les proprietez des choſes : cela ſuppoſé.

Le P. M. voulant, dans ſon Livre de la méthode, marquer les veritez & les ſciences où ſe rencontre l'évidence, afin qu'on s'y applique préferablement aux autres, ſe trouve réduit à l'Arithmétique & la Géométrie : » parce
R T. 2. l. 6. 2. p. . 6 p 72. 74. 75. » que, dit-il, nous avons en nous » les idées des nombres & de l'é- » tenduë, les plus claires, les plus » diſtinctes, les plus évidentes de » toutes ; ainſi il eſt clair que pour » éviter l'erreur, on doit plûtôt » raiſonner ſur ces idées des nom- » bres & de l'étenduë, que ſur les » idées confuſes ou compoſées de » Phyſique, de Morale, de Mé- » canique, de Chymie, & de tou- » tes les autres ſciences.

Il parle encore ainſi dans le troi-

ſiéme Livre de la Recherche : T. 1 l. 3. 2. p. c. 7. p. 226.
« Nous avons de la peine à nous per-
« ſuader qu'il y ait des êtres diffe-
« rens de Dieu, de nous, des corps,
« & des purs eſprits : & nous trou-
« vons fauſſes les raiſons des Phi-
« loſophes qui prétendent le con-
« traire.

Il avoit déja dit, quelques pa-
« ges auparavant : Toutes les cho-
« ſes qui ſont en ce monde, dont
« nous aïons quelque connoiſſan-
« ce, ſont des corps ou des eſprits, « 16. p. 223.
« proprietez de corps, proprietez
« d'eſprits. On ne peut doûter que
« l'on ne voïe les corps avec leurs
« proprietez par leurs idées.. Je
« veux dire que nous ne pouvons
« déſirer d'avoir une idée plus diſ-
« tincte & plus feconde de l'éten-
« duë, des figures & des mouve-
« mens, que celle que Dieu nous
« en donne.... Il n'en eſt pas de
« même de l'ame ; nous ne la con-
« noiſſons point par ſon idée, nous

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [167] - 159
PUBLIC DOMAIN

» ne la voïons point en Dieu...
» nous n'avons point d'idée claire
» de la nature ni des modifications
15 p. 225. » de nôtre ame.... Pour les ames
» des autres hommes, & les pures
» intelligences, Anges, Démons;
» il eſt manifeſte que nous ne les
» connoiſſons que par conjecture;
» nous ne les connoiſſons ni en el-
» les-mêmes, ni par leurs idées,
» ni par conſcience.

T. 2. p. 261. 262. Ecl. 10. Enfin, il s'explique nettement dans l'Eclairciſſement. » De-là, dit-
» il, on peut juger que c'eſt en
» Dieu... que l'on voit tout ce
» qu'on connoît par lumiere ou
» idée claire; non-ſeulement par-
» ce qu'on ne voit par lumiere que
» les nombres, l'étenduë, & les
» eſſences des Etres.... mais en-
» core, &c.

Sur ces Paſſages, voicy, ce me ſemble, comme on peut raiſonner: Il n'y a, ſelon l'Auteur, aucune choſe au monde dont nous aïons quel-

que connoissance, que des esprits & des corps, proprietez d'esprit, proprietez de corps : or nous n'avons point d'idées d'esprits ni de leurs proprietez : donc nous n'avons d'idées que des corps. Mais nous n'avons pour toute idée des corps, que la seule idée de l'étenduë qui devient sensible en differentes manieres par les differentes couleurs dont elle nous affecte, & nous représente ainsi divers corps. Donc toute cette abondance d'idées tant vantée dans les Ouvrages de l'Auteur, se réduit de son propre aveu, à la seule idée de l'étenduë : & quand ce Philosophe publie avec emphase, » qu'il est certain que « tous les êtres, que les idées de « toutes choses nous sont présentes dans Dieu ; que nôtre esprit « les voit continuellement, quoique dans une confusion inexplicable, à cause de leur multitude « infiniment infinie, & toûjours «

Ci-dessus n. 111.

R. T. 1: *l.* 3. 2d *p.* c. 6. *p.* 218. « 221.

» cependant, avec pouvoir de s'en » approcher & de les rendre clai- » res par son attention : Tout cela ne signifie rien autre chose, sinon que nous avons la seule & unique idée de l'étenduë, à laquelle il ne tient qu'à nous de penser.

Je dis la seule idée de l'étenduë ; car il est manifeste que les idées de figure & de mouvement, ne sont point des especes d'idées differentes de l'idée de l'étenduë ; puisqu'elles ne sont que des modifications de l'idée de l'étenduë, comme la figure même & le mouvement ne sont que des manieres d'être de l'étenduë. Quant à ce qui regarde les idées des nombres, que l'Auteur ajoûte, il n'est pas non plus fort difficile de concevoir, ce que nous expliquerons bientôt, comment elles ne sont que des *affections* de l'idée de l'étenduë ; car il suffit que l'idée de l'étenduë me représente pluralité de

ci aprés *liv. IX. 5.*

parties, pour que j'aïe dès-là, des idées des nombres & que je voïe leurs rapports. Ainſi ces idées des nombres, auſſi bien que celles de figures & de mouvement, ſe réduiſent encore à l'étenduë, comme des déterminations & des modifications de cette idée, des manieres de la conſiderer.

L'Auteur à la verité, fait encore mention dans le dernier Paſſage, *des eſſences des êtres*, outre les idées de l'etenduë & des nombres : mais en cela il ne parle pas conſéquemment ; car, puiſque dans le ſecond & le troiſiéme Paſſages, il avoüe qu'il n'a connoiſſance que de trois ſortes d'êtres, Dieu, corps & eſprits ; & que dans le troiſiéme, il déclare qu'il ne connoît pas les eſprits, ſoit ames, ſoit Anges, ſoit Démons, par leurs idées : il s'enſuit que ces eſſences des êtres ſe réduiſent à la ſeule eſſence du corps, encore ſuppoſé, ce que nous avons 1. part. Ch. 2.

démontré faux, que ce fust l'étenduë actuelle qui constituast l'essence du corps. Car ce n'est pas de l'essence de Dieu dont il s'agit icy, où l'on ne parle que des êtres particuliers que l'Auteur s'imagine voir en Dieu : ajoûtez qu'il n'accorde pas volontiers lui-même que nous voïons l'essence de Dieu, du moins en prenant ce mot pour signifier l'Etre absolu de Dieu.

Néanmoins je veux bien ne point agir en rigueur avec le P. M. je lui passe liberalement que les idées de l'étenduë, des figures, des nombres & du mouvement, soient autant de differentes especes d'idées : je consens encore qu'il dise, que nous avons une prodigieuse multitude d'idées de differentes figures, & que nous voïons des nombres à l'infini.

Du moins fera-t-il constant, après lui avoir ainsi accordé tout ce qu'il lui aura plû de demander,

que toutes les choſes que nous voïons en Dieu dans ſa lumiere & par des idées claires, ſe réduiſent à l'étenduë, aux figures, aux nombres, & au mouvement : cela ſuppoſé, examinons s'il eſt poſſible que l'eſprit voïe ces ſortes de choſes dans la ſubſtance de Dieu.

ARTICLE II.

De l'impoſſibilité de voir en Dieu, les choſes dont nous avons les idées.

Le P. M. pour montrer qu'il eſt poſſible que nous voïons toutes choſes en Dieu, dit : » 1°. Que toutes les créatures, même les « plus matérielles & les plus ter- « reſtres ſont en Dieu, quoique « d'une maniere toute ſpirituelle, & « que nous ne pouvons compren- « dre : qu'ainſi Dieu voit au dedans « de lui-même tous les êtres, en « V.

R.T. 1. l. 3. 2. p. c. 5 & 6 p. 215 216.

» conſiderant ſes propres perfec-
» tions qui les repréſentent.
» 2°. Que par conſequent l'eſ-
» prit peut voir en Dieu les Ouvra-
» ges de Dieu, ſuppoſé que Dieu
» veuille bien lui découvrir ce qu'il
» y a dans lui qui les repréſente ;
» puiſque cela eſt très-ſpirituel,
» très-intelligible, très-préſent à
» l'eſprit.

Pour refuter cette belle imagination, il ne faut quaſi que déterminer le vrai ſens de ces deux propoſitions, en ſubſtituant à la place des mots vagues & impoſans de *créatures* & d'*Etres*, ceux d'*étenduë*, de *figures*, de *nombres*, & de *mouvement* ; qui ſont, comme on vient de voir, les ſeules choſes que nôtre eſprit pût voir en Dieu, ſelon l'Auteur lui-même. Voilà donc ce que veut dire le P. M. 1°. L'étenduë & ſes figures, & ſon monvement, & les nombres, ſont en Dieu qui les voit au-de-

dans de lui-même en considerant ses perfections. 2°. Par consequent l'esprit humain peut voir en Dieu l'étenduë, & ses figures, & son mouvement, avec tous les nombres; supposé que Dieu veuille bien lui découvrir ses perfections. En verité, où est l'homme de bon sens qui puisse supporter un langage pareil? puisque le P. M. lui-même ne sçauroit comprendre ce qu'il nous dit, ainsi qu'il l'avoüe dans la premiere proposition. Pourquoi le débite-t-il avec tant d'assûrance, jusqu'à dire cent fois, de cette bizarre opinion, qu'elle est de la derniere évidence?

Développons encore davantage sa pensée en l'écoutant s'expliquer lui-même, pour éclaircir cette matiere. *T. 2. p. 267. 268. 269.*

1°. *Tous les êtres sont en Dieu:* *Ecl. 10.* cela veut dire suivant l'Eclaircissement, » que Dieu renferme en lui-même une étenduë idéale ou in- «

» telligible infinie ; & par conſe-
» quent des figures intelligibles, &
» intelligiblement mobiles, dont on
» apperçoit quelques-unes tourner
» ſur leur centre, ou s'approcher
» ſucceſſivement des autres. Toute
» étenduë intelligible pouvant donc
» être conçûë circulaire, ou avoir
» la figure intelligible d'un cheval,
» ou d'un arbre ; toute étenduë in-
» telligible peut ſervir à repréſenter
» le ſoleil, un cheval, un arbre ; &
» par conſequent être ſoleil, arbre,
» cheval du monde intelligible.

20. *L'eſprit peut voir en Dieu tous ſes Ouvrages :* c'eſt-à-dire,
» qu'il peut appercevoir une par-
» tie de l'étenduë intelligible que
» Dieu renferme, en voïant en dif-
» ferentes manieres la ſubſtance de
» Dieu, entant que participable par
» la créature corporelle. Ainſi,
» comme l'eſprit peut appercevoir
» une partie de cette étenduë in-
» telligible que Dieu renferme, il

eſt

certain qu'il peut appercevoir en « Dieu toutes les figures ; car tou- « te étenduë intelligible finie, eſt « neceſſairement une figure intelli- « gible. De plus on voit, où l'on « ſent tel corps : lorſque ſon idée, « 267. c'eſt-à-dire, telle figure d'éten- « duë intelligible & générale de- « vient ſenſible & particuliere par « la couleur, ou par quelque autre « perception ſenſible dont ſon idée « affecte l'ame... & c'eſt par là que « le ſoleil, les chevaux, & les ar- « bres du monde intelligible, de- « 269. viennent ſoleil, chevaux, & ar- « bres du monde ſenſible. «

Pour le mouvement : » l'éten- duë intelligible eſt immobile, mê- « 268. me intelligiblement, en ce ſens « que les volontez de Dieu ne chan- « gent rien dans ſa ſubſtance, & « ne la meuvent pas : mais, quoi- « qu'on ſuppoſe que les parties in- « telligibles de l'idée de l'étenduë, « gardent toûjours entr'elles le mê- «

» me rapport de distance intelligi-
» ble ; cependant si l'on conçoit
» quelque étenduë créée qui cor-
» respond à quelque partie de l'é-
» tenduë intelligible comme à son
Ib. » idée ; l'on pourra par l'idée mê-
» me de l'espace, quoi qu'intelli-
» giblement immobile, découvrir
» que les parties de cette étenduë
» créée sont mobiles, puisque l'idée
» de l'espace, quoique supposé in-
» telligiblement immobile, repré-
» sentant necessairement toutes sor-
» tes de rapports de distance, elle
» fait concevoir que les parties d'un
» corps peuvent ne pas garder en-
» tr'elles la même situation, &c.

Voilà ce que j'ai pû ramasser de plus net & de plus clair, de tout l'éclaircissement que le P. M. donne à sa pensée. Aprés cela, il ajoûte ces paroles : » Je n'ose pas m'en-
269. » gager à traiter ce sujet à fond, de
» peur de dire des choses trop ab-
» straites & trop extraordinaires ;

ou ſi on le veut, pour ne pas me ha- «
zarder à dire des choſes que je ne «
ſçai point, & que je ne ſuis pas capa- «
ble de découvrir. Voilà bien de la «
prudence & de la modeſtie : mais je crains qu'on ne diſe, qu'elles ſont venuës trop tard au ſecours de l'Auteur. Elles lui auroient, à mon avis, rendu un meilleur ſervice ſi elles euſſent empêché les premieres démarches qui l'engageoient dans une route où il devoit ſe perdre ſi-tôt.

Aprés ce peu de réfléxions qui montrent tout au moins que le Chef du nouveau Syſtéme avance des choſes fort oppoſées au commun ſentiment des perſonnes raiſonnables ; qu'il eſt lui-même étrangement embaraſſé à démêler ce qu'il veut dire, & que ces explications reſſentent un peu le galimatias : venons maintenant à des preuves plus directes de la fauſſeté de ſon opinion. Pour cela, examinons d'abord la premiere propo-

ſition par toutes ſes parties, ſçavoir ; *que tous les êtres, même les plus terreſtres ſont en Dieu, & que Dieu les voit au dedans de lui-même, en conſiderant ſes propres perfections.* Et afin de faire cet examen avec plus d'exactitude & de détail, ſuppoſons que Théodore parle lui-même, en donnant à cette propoſition tous les jours que le P. M. tâche effectivement de lui donner dans ſes Ouvrages : & que quelqu'un lui répond préciſément à chaque article. Commençons.

VI. *Théodore.* Toutes les créatures, même les plus materielles, ſont en Dieu. *Réponſe.* Tout ce qui eſt en Dieu, eſt Dieu lui-même : or les créatures ne ſont point Dieu : donc elles ne ſont point en Dieu.

Théodore. Quand je dis que les créatures ſont en Dieu, j'entens qu'elles y ſont d'une maniere ſpirituelle, & que nous ne pouvons comprendre. *Réponſe.* Si par cette

maniere ſpirituelle dont les créatures ſont en Dieu, vous n'entendiez rien autre choſe, ſinon que Dieu connoît très-clairement toutes ſes créatures, & voit la nature & les proprietez de chacune : tout le monde ſeroit de vôtre ſentiment ; & il ne faudroit point dire que nous ne pouvons comprendre cette maniere ; car il n'y a perſonne qui ne comprenne fort bien que Dieu connoît parfaitement tous ſes Ouvrages ; quoique la nature & les perfections de cette Divine connoiſſance ſoient incompréhenſibles aux eſprits créez. Mais, ſi par cette maniere ſpirituelle dont les créatures ſont en Dieu, vous entendez autre choſe que ce qu'on vient de dire, vous vous trompez certainement ; & vôtre erreur eſt d'autant plus inexcuſable, que vous êtes obligé d'avoüer que vous ne comprenez pas ce que vous dites.

Théodore. Je veux dire que les

créatures ſont en Dieu par leurs idées ; ou, ſi vous voulez, que les idées des créatures ſont en Dieu. *Réponſe.* Vous avez raiſon de dire qu'on ne peut comprendre la maniere ſpirituelle dont vous imaginez que les créatures ſont en Dieu ; car Dieu eſt un acte très-pur & infiniment ſimple, qui ne peut être compoſé de pluſieurs idées, leſquelles toutes ſpirituelles que vous les ſuppoſiez, ſont cependant, ſelon vous, des êtres réels, qui different auſſi réellement entr'eux que les créatures qu'ils repréſentent. Il ne ſe peut faire que Dieu en conſiderant l'idée du corps, voïe dans ſon eſſence quelque choſe qui ſoit different de ce qu'il y voit en conſiderant l'idée de l'ame : ni que le modéle archétype du cercle, & le modéle archétype du quarré, ſoient deux êtres réels, deux entitez diſtinguées dans la ſubſtance Divine.

R.T. 1. l. 3 2. p. c. 3. p. 209.

Théodore. Quoi donc, Dieu n'a-t-il pas en lui-même les idées archétypes, les modéles éternels de tous les êtres qu'il a créez ; puiſqu'autrement il n'auroit pas pû les produire ? *Réponſe.* Vous tombez, Théodore, dans un défaut que vous reprochez ſouvent aux autres, qui eſt d'humaniſer Dieu, en jugeant mal-à-props de lui par ce qui ſe paſſe en nous, en lui attribuant nos propres imperfections. Il eſt vrai que les idées des choſes que nous connoiſſons, ſont en nous autant de differens actes ou de differentes modifications de nôtre eſprit, autant de differentes perceptions repréſentatives de ces choſes, autant de differentes images ſpirituelles que nous nous formons de ces objets : mais il n'en va pas de même à l'égard de Dieu ; lorſque nous diſons, ſuivant nôtre maniere de concevoir & de parler, que Dieu a les idées de toutes cho-

ſes ; la raiſon & la Foy corrigent le ſens groſſier & impertinent que cette propoſition pourroit faire naître, en nous apprenant que cela ne ſignifie rien autre choſe, ſinon que Dieu connoît parfaitement toutes choſes ; mais ſans multiplicité d'images ou d'eſpeces, mais par un acte très-pur, très-ſimple, éternel & neceſſaire ; par lequel même acte il produit & veut toutes choſes auſſi-bien qu'il les connoît ; acte qui ne ſouffre ni compoſition, ni modification, ni changement ; acte ſubſtanriel, qui eſt Dieu même.

R.T. 2. p. 251 Ecl. 10. &c.

Théodore. C'eſt une choſe que j'ai ſouvent dite, & que je ne ſçaurois trop repeter : ce qui eſt abſtrait, eſt incompréhenſible à la pluſpart des hommes ; c'eſt le ſenſible qui les réveille ; ils ne peuvent conſiderer ce qui ne tombe point ſous les ſens, ni ſous l'imagination ; on aime mieux en croire

ſur ſa parole, un miſerable Ariſtote, que de rentrer en ſoi-même, pour y recevoir les réponſes du ſouverain Maître ; on fuit le travail de la méditation. *Réponſe.* On ne prétend point rejetter vôtre ſentiment, parce qu'il eſt abſtrait ou contraire à la Doctrine d'Ariſtote : bien moins encore parce que vous dites des choſes qui ne tombent pas ſous les ſens, & ſous l'imagination : au contraire, on le refute, parce qu'il choque manifeſtement la plus pure raiſon ; qu'il répugne à l'idée la plus juſte que nous aïons de Dieu ; qu'il tend à faire un Dieu tout imaginaire & tout ſenſible ; qu'il n'eſt que le fruit de l'imagination même, qui nous fait juger de l'être infiniment parfait comme de l'eſprit créé, & lui fait attribuer ce que nous ſentons en nous. En un mot, on ne refuſe point de faire taire les ſens & l'imagination, pour tâcher de découvrir la nature de

ces Divins archétypes, de ces idées éternelles qui ſont en Dieu ; ſi vous voulez nous aider un peu, en nous diſant plus préciſément, ce que vous entendez par ces beaux noms.

Théodore. Il ne faut qu'ouvrir les yeux de l'eſprit ſur ce vaſte monde où il habite, pour y voir le modéle éternel ou l'archétype de la matiere, je veux dire l'étenduë intelligible ; pour y découvrir une multitude infiniment infinie de figures intelligibles & intelligiblement mobiles, triangles, quarrez, cercles, poligones de toute eſpece ; une infinité de nombres intelligibles & nombrans ; enfin une infinité de réalitez & de perfections
E 2. p 43 44. intelligibles qui n'ont rien de commun entr'elles, & qui ſe trouvent raſſemblées dans l'être univerſel.

Réponſe. Je vous avoüe que voilà bien de l'intelligible que je n'entens point, je ſuis même tenté de

douter que vous l'entendiez vous-même. En effet, pour ce qui regarde cette infinité de réalitez & de perfections intelligibles, vous convenez vous-mêmes qu'on n'a point d'idées claires & distinctes des perfections Divines, vous traitez les termes dont on se sert pour en parler, de termes vagues & Logiques, dont la signification n'est point précise. Reste donc à voir dans ce monde idéal, l'étenduë, les figures, les nombres & le mouvement, qui sont effectivement les seules choses que nous connoissions selon vous-même par idées. Mais je ne comprens pas qu'il puisse y avoir de l'étenduë, des figures, des nombres, & du mouvement dans Dieu : mettez tant qu'il vous plaira au bout de ces noms le mot *d'intelligible*, il ne sauve rien ; car enfin, une étenduë, une figure, un nombre, un mouvement intelligible ; c'est une étenduë, une figu-

R. T. 2. p. 281. Edit. 1.

re, &c. capable d'être connuë par l'entendement, apperçeuë par une intelligence: or, encore un coup, il ne peut y avoir dans Dieu, ni étenduë, ni figures, ni mouvement, ni nombres capables d'y être connûs par nôtre entendement, d'y être apperçûs par nôtre intelligence: puiſqu'il y a contradiction que la ſubſtance Divine ſoit étenduë, ſoit figurée, ſoit mûë, ſoit capable d'addition, de ſouſtraction, de multiplication & de diviſion. Enfin, vous avez ajoûté un mot encore plus inintelligible que tout le reſte, en diſant que toutes ces choſes intelligibles que nôtre eſprit voit dans le monde idéal, ou dans Dieu, n'ont rien de commun entr'elles: Qu'eſt-ce que cela peut ſignifier, ſinon que l'eſſence de Dieu eſt compoſée d'êtres differens; qu'elle eſt l'amas de pluſieurs ſubſtances? car chez vous, les idées des nombres ſont des êtres réels, & l'étenduë

R. T. 1. l. 3 2 p. 6. p. 210. Ib. c. 3 p. 209 210.

intelligible eſt une ſubſtance.

Théodore. Prenez garde ; l'étenduë, les nombres, les figures intelligibles, ſont à la verité dans l'eſſence Divine ; mais elles ne ſont point cette Divine eſſence : on ne peut pas dire que la ſubſtance de Dieu ſoit étenduë, figurée, &c. ni qu'elle ſoit compoſée de parties differentes : pour le mouvement intelligible, ce n'eſt que les parties de l'étenduë ou les figures intelligibles, intelligiblement mûës, c'eſt-à dire, conçûës comme tournant ſur leur centre, ou s'approchant ſucceſſivement d'autres parties de l'eſpace idéal. *Réponſe.* Vous me ſurprenez : j'avois toûjours crû qu'il n'y avoit rien en Dieu qui ne fût Dieu lui-même, & par conſequent l'eſſence Divine ; car...

T. 2 p. 168. Rép. à M Regis E. 2. p. 46.

Théodore. Vous ne prenez pas ma penſée : la voicy ; qui dit l'eſſence de Dieu, dit ſon être abſolu qui ne repréſente rien : or les

Ib.

idées, les archétypes des créatures, c'eſt la ſubſtance de Dieu priſe relativement à ces créatures, entant que participable par elles, entant qu'elle en eſt repréſentative : par exemple, l'idée de l'étenduë, ou l'étenduë intelligible, c'eſt la ſubſtance de Dieu entant que repréſentative des êtres materiels, & participable par eux ; le cercle, le quarré, & toute autre figure intelligible, c'eſt l'étenduë même intelligible dont Dieu fait l'application à nôtre eſprit en mille & mille differentes manieres, & avec des bornes également ou inégalement diſtantes du centre. Les nombres intelligibles ou nombrans, c'eſt auſſi l'eſſence Divine qui nous éclaire, ſelon ſa réalité relative aux nombres nombrez. Ainſi vous voïez que les idées ſont dans Dieu, dans l'eſſence Divine, ſans être l'eſſence Divine. *Réponſe.* Je ne le vois nullement. Je conclus au contraire

R. T 1. p 269. Ecl. 10.

E. 1. p. 35

Ib. p. 44.

de vôtre explication, que les idées ne sont en aucune façon distinguées de Dieu ni de son essence ; qu'elles sont l'essence même Divine : car voilà comme je raisonne : les idées de l'étenduë, des nombres & des figures sont l'essence de Dieu entant que relative aux êtres, & aux manieres des êtres créez ; or l'essence de Dieu entant que relative, est toûjours l'essence de Dieu ; ou si vous voulez, l'être de Dieu relatif est identifié avec l'être de Dieu absolu ; ce ne sont point deux êtres, c'est le même être individu & infiniment simple : donc les idées de l'étenduë, des figures, & des nombres, sont veritablement & réellement l'essence & l'être de Dieu. Mais selon vous, cette idée d'étenduë ou cette étenduë intelligible, a des parties qui gardent entr'elles certains rapports de distance : elle est impénétrable à sa façon ; car, dites vous, deux pieds

R. T 2. p. 265. 266. Ecl. 10. E 1. p. 27.

de cette étenduë, ne peuvent pas n'en faire qu'un ; ſelon vous, les idées des figures ou les figures in-
E. 1 R. telligibles, ſont des portions de l'é-
T. 2. p. tenduë idéale, dont l'eſprit conſi-
267. Ecl. 10. dere certaines parties, ſans penſer aux autres ; ſelon vous, les idées
E 2. p. des nombres ou les nombres intel-
44. &c. ligibles ſont commenſurables entr'eux, parce qu'ils ont l'unité pour commune meſure, ils ſont le ſujet d'une infinité de rapports. Enfin, ſelon vous, toutes ces idées
Ib. ſont autant de réalitez, & réalitez plus veritables & plus ſolides que la terre & tous les êtres corporels
R. T 1 & ſpirituels que Dieu a créez, par-
l 3 2. ce que ces êtres ne ſont pas né-
p. c. 3 p. 209 ceſſaires comme les idées : réali-
E. 1. p. tez toutes differentes entr'elles,
43. 44. qui n'ont rien de commun. Par conſequent, ſelon vous encore une fois, l'eſſence de Dieu eſt un compoſé, un aſſemblage d'une infinité d'être très-réels & tous differens;

elle eſt étenduë réellement & impénétrable ; elle a des parties actuellement diſtantes les unes des autres ; elle eſt ſuſceptible de mofications & de bornes, on en peut voir mille portions diverſement taillées ; elle eſt toutes ſortes de nombres, dont les uns peuvent multiplier ou diviſer les autres ; dont ceux-cy ſont la moitié, le tiers, le quart, la racine de ceux-là, &c. Sérieuſement, je ne vois pas que vous puiſſiez vous démêler de ces difficultez ; à moins que de dire tout net, que l'eſſence de Dieu, c'eſt ſelon vous, l'idée univerſelle d'être *ut ſic*, laquelle renferme les idées particulieres des êtres particuliers, & de toutes leurs manieres d'être ; comme tout genre renferme ſes parties ſubjectives, permettez-moi ces termes d'Ecole : car alors on concevra que les idées particulieres ſeront dans vôtre Dieu ou dans l'idée univerſelle *d Etre*,

ſans être cette idée là même, ni l'eſſence de vôtre Dieu : de même que l'idée de cheval eſt renfermée dans l'idée *d'animal*, ſans être cette idée même d'animal en général : on comprendra encore que l'eſſence de vôtre Dieu ne ſera point proprement compoſée, quoi qu'elle renferme une infinité d'idées très-differentes entr'elles : de même que l'idée générique d'animal, demeure très-ſimple en ſoi, quoi qu'elle contienne ſous ſoi mille differentes idées d'animaux differens, &c. mais à Dieu ne plaiſe que je vous croïe dans des ſentimens ſi horribles.

Théodore. Ah, vous ne ſçauriez rentrer en vous-même pour interroger la raiſon, fatigué du travail de l'attention, vous écoutez vôtre imagination & vos ſens ; vous ne faites pas réfléxion que cette étenduë & ſes parties, ces figures, ces nombres qui ſont en Dieu, tout

cela est intelligible. *Réponse.* Pardonnez-moi, j'y fais réfléxion; mais quelque réfléxion que j'y fasse, ces mots *d'intelligible* & *d'intelligiblement* que vous ajoûtez, ne me paroissent point du tout remedier aux inconveniens que je vous objecte; car, comme je vous ay déja dit, étenduë, figures, nombres intelligibles, ce n'est autre chose, qu'étenduë, figures, nombres capables d'être veus par l'entendement : or si l'essence de Dieu est une étenduë très-réelle, des figures très-réelles, des nombres très-réels, capables d'être veus par l'entendement, d'être apperçus par mon esprit : certainement l'essence de Dieu a une vraïe longueur, largeur & profondeur; elle est réellement susceptible de toutes les modifications & de toutes les limitations qui forment les figures; elle est une table de Pythagore, un livre de Logarythmes infinis.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [195] - 187
PUBLIC DOMAIN

Théodore. Dieu n'eſt-il donc pas tout être : or ſi Dieu eſt tout être, il renferme dans ſa ſubſtance les réalitez de toutes les créatures exiſtentes & poſſibles ; il eſt tout ce qu'elles ſont, & infiniment plus : donc tout ce qu'il y a de réel dans l'étenduë phyſique & materielle, ſe trouve dans la ſubſtance de Dieu, & c'eſt cela que j'appelle l'étenduë intelligible, cette perfection très-réelle de Dieu, qui a rapport à la matiere, comme ſon modéle & ſon archétype éternel, que Dieu a conſulté & vû en lui-même, lorſqu'il a voulu créer le monde. *Réponſe.* Je m'étonne qu'un Philoſophe qui a tant déclamé contre les illuſions de l'imagination, en ſoit ſi fort la duppe. Ariſtote auroit bien, Théodore, de quoi ſe venger icy de toutes les injures que lui dit le P. M. dans ſa Recherche de la verité. Quand on dit, que Dieu eſt tout être ; cela ne peut pas ſignifier que

Dieu soit l'assemblage d'une multitude de réalitez, de perfections, de proprietez differentes qui se trouvent éparses dans les differentes especes des êtres créez, dans la matiere, dans les esprits, dans les hommes, dans les animaux, dans les plantes, dans le métaux, dans les sels, dans les eaux, &c. On veut dire par là, que la perfection de l'Etre divin étant pure & infinie, sans bornes & sans mélange d'imperfection, elle est éminemment tout ce qu'il y a de réel & de parfait dans les créatures : mais cette perfection de l'Etre divin, étant toûjours infiniment simple, Dieu est tout ce qu'il est par tout son être en même temps & indivisiblement : ainsi il ne connoît pas son essence par parties, il ne peut la voir qu'il ne la voïe toute, & qu'autant qu'il la voit toute, & que par la veuë même de sa totalité ; & cette Divine essence ne peut

être représentative d'une certaine créature par une certaine de ses perfections, & représentative d'une autre créature par une autre perfection ; puisqu'elle est très-simple & très-individuelle. L'esprit humain, à la verité, comme accablé du poids infini de cet être simple, que sa simplicité même dérobe à nôtre foible veuë, aime & tâche à imaginer differentes perfections qu'il distingue par differens noms, & qu'il rapporte à differentes créatures : mais au fond & à parler exactement, la réalité de l'Etre de Dieu ne renferme aucune multiplicité ; elle est parfaitement & infiniment simple ; elle est l'unité, la simplicité même. Or cette essence, en même temps infinie & infiniment simple, n'a certainement rien de commun, ni de semblable avec les essences des créatures ; elle en est infiniment differente ; elle a en partitulier moins de rap-

port à l'eſſence de la matiere & des corps, qu'à toute autre ; puiſque celle-cy eſt la plus imparfaite de toutes, la plus bornée, & la plus compoſée : & il y a plus d'abſurdité à dire que Dieu voïe la matiere & les corps, en voïant ſa divine eſſence, qu'il n'y en auroit à aſſûrer que l'eſprit humain voit la penſée en voïant l'étenduë, voit l'ame en voïant les corps ; puiſque la penſée ne differe pas tant de l'étenduë, ni l'ame du corps ; que l'eſſence infinie de Dieu differe de la matiere.

Théodore. Cependant tout le monde convient que les créatures participent à l'Etre de Dieu ; que Dieu renferme tout ce qu'il y a de perfection dans les êtres créez : on doit donc convenir auſſi, que l'eſſence de Dieu, entant que participable en differentes manieres & juſqu'à certains degrez, par les créatures, eſt repréſentative de ces

créatures. *Réponse.* Il y a bien de l'équivoque dans toutes ces expressions, que les Malebranchistes ne démêlent pas assez : il est certain que les créatures ne participent pas à l'Etre de Dieu ; & que Dieu ne renferme pas tout ce qui est en elles de perfection & de réalité ; en ce sens que les créatures ayant avec Dieu un être commun, des perfections, & une réalité commune ; il est encore évident que cela ne peut pas signifier, qu'il y ait dans l'essence Divine quelque chose de semblable à chacune des essences créées; qu'il se trouve dans Dieu des modéles qui répondent aux differentes créatures, comme differens originaux répondent chacun à leur copie ; puisqu'on ne peut rien concevoir dans l'essence de Dieu, que cette essence même, & qui ne soit cette essence toute entiere infiniment infinie dans sa simplicité, & infiniment simple dans son infini-

té :

té : or une telle eſſence ne peut être l'original & le modéle d'aucune créature ; elle ne peut avoir nulle reſſemblance avec quelque être créé que ce puiſſe être. Il faut donc avoüer que les manieres de parler dont il s'agit, ſont fort impropres, & qu'elles ne ſignifient rien autre choſe, ſinon que Dieu *étant infiniment*, & chaque créature *étant* d'une maniere plus ou moins finie, mais toûjours finie ; les créatures tiennent, pour ainſi dire, le milieu entre Dieu & le néant, par leur être borné ; lequel tient quelque choſe de Dieu, entant qu'être, & beaucoup du néant, entant que borné : & comme ces bornes differentes des Etres créez ne ſe peuvent pas meſurer par le néant même, qui ne peut être ſuſceptible de plus & de moins ; nôtre imagination les meſure par l'Etre infini de Dieu, en ſuppoſant dans cet Etre ſimple, des dégrez qui n'y

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [201] - 193
PUBLIC DOMAIN

ſont point ; & jugeant enſuite qu'une créature eſt d'autant plus parfaite, qu'elle a d'autant plus de réalité, & par conſequent participe d'autant moins au néant, qu'on trouve plus en elle de ces degrez de l'Etre divin : ou, pour s'exprimer en moins de mots, qu'elle participe plus à l'Etre divin. Aprés quoi il eſt naturel de dire dans le même ſens, que Dieu poſſedant tous les degrez d'être, il renferme tous ceux de ces degrez qui ſe rencontrent dans les créatures ; mais qu'il les renferme éminemment, parce qu'il en contient une infinité d'autres au de là, comme on pourroit dire qu'une ligne de 1000. pieds contient éminemment la longueur d'une ligne de 10. de 100. pieds ; avec cette difference pourtant, qu'on pourroit effectivement voir une longueur de 100. pieds dans cette ligne de 1000. en n'en regardant que la dixiéme partie ; ce

qui ne convient pas à l'eſſence Divine, qui n'a point de parties ni de degrez réels, dont on puiſſe voir les uns ſans voir les autres.

On ne peut raiſonnablement douter qu'il ne faille entendre de cette maniere quelques paſſages de ſaint Thomas, ſur leſquels le P. M. prend droit, fort mal-à-propos, pour débiter une doctrine très-oppoſée à ce que ce ſaint Docteur a conſtamment enſeigné de la maniere dont nous connoiſſons Dieu; ſçavoir, par la Foy & par les créatures; & de celle dont nous connoiſſons ces créatures; ſçavoir, par leurs eſpeces ou images.

Or ſi l'on ne dit, que les créatures participent à l'Etre de Dieu, & que Dieu poſſede éminemment toutes les réalitez des créatures, que dans ce dernier ſens, qui eſt le ſeul où l'on le puiſſe raiſonnablement dire: il s'enſuit que c'eſt être Diſciple de l'imagination, plûtôt

que de la verité, que d'inferer de ces manieres de parler ; que l'essence de Dieu est représentative des créatures, qu'elle contient les modéles archétypes des êtres créez, que Dieu voit chacun de ces êtres en regardant celles d'entre ses perfections qui ont rapport à tel ou tel de ces êtres ; qu'il voit la matiere en regardant une étenduë réelle qui est en lui ; qu'il voit un triangle, un cercle, une riviere, un cheval, un arbre, &c. en contemplant differentes parties de cette étenduë, taillées en autant de differentes manieres ; qu'il voit les nombres 2. 3. 4. 5. 10. 100. 1000. &c. en jettant les yeux sur une autre perfection toute differente de l'étenduë, laquelle est réellement tous ces nombres & une infinité d'autres.

Théodore. Dieu est à lui-même sa lumiere ; il ne tire point d'ailleurs ses connoissances ; il voïoit tous les

êtres qu'il a créez avant que d'avoir rien produit. Donc c'eſt dans ſa ſubſtance qu'il voit toutes choſes : donc il a dans ſa ſubſtance les idées de toutes choſes. *Réponſe.* Dieu eſt certainement à lui-même ſa lumiere, puiſque la connoiſſance infinie, la ſageſſe ſans bornes appartient à ſon eſſence, puiſqu'il eſt par ſa nature une connoiſſance actuelle & ſubſtantielle de tout objet connoiſſable ; ainſi de toute éternité il connoît tout ſans ſortir de lui-même, & par la connoiſſance parfaite & compréhenſive de ſon propre Etre : mais il ne s'enſuit pas de là qu'il ait dans ſon eſſence des perfections réellement differentes, limitables en mille differentes manieres, qui forment dans lui une infinité d'eſſences differentes entr'elles & toutes réelles, ſur leſquelles il jette la veuë, comme un homme jette l'œil ſur pluſieurs differens tableaux qui repré-

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [205] - 197
PUBLIC DOMAIN

ſentent divers perſonnages. C'eſt tomber dans une erreur pitoïable & groſſiere, que de vouloir expliquer ainſi la connoiſſance de Dieu : c'eſt faire ſon imagination juge trop ſouverain en des matieres qui paſſent infiniment la portée de l'eſprit le plus éclairé ; & où la raiſon & la Religion veulent que nous adorions ce que nous ne pouvons comprendre.

Théodore. Enfin, niera-t-on que l'eſſence de Dieu ne ſoit relative à ſes Ouvrages ; & qu'ainſi Dieu en conſiderant ſon eſſence, ſelon les rapports qu'elle a à telles ou telles créatures, ne voïe ces créatures dans lui-même ? *Réponſe.* L'eſſence de Dieu eſt relative à ſes Ouvrages, & à tous les êtres poſſibles, par la Toute-puiſſance qu'elle renferme ; car tous les Ouvrages de Dieu tiennent leur être de ſa Toute-puiſſance ; toutes les créatures ſont émanées de lui, & tous

les êtres poſſibles peuvent en recevoir l'exiſtence actuelle : ainſi Dieu en connoiſſant ſon eſſence entant que toute-puiſſante, ou en connoiſſant ſa Toute-puiſſance, connoît tous les êtres créez & poſſibles ; car il voit tout ce qu'il peut produire à l'infini : puiſque voir l'étenduë de ſa puiſſance, c'eſt voir toutes les choſes qu'il peut faire. Mais je ne croi pas qu'on puiſſe tirer de là rien qui favoriſe le nouveau ſyſtéme des eſſences réelles & diſtinguées de Dieu, & differentes de l'eſſence Divine ; de l'étenduë, des nombres, & des figures rondes & quarrées dans la ſubſtance de Dieu ; des chevaux, des maiſons, des rivieres, des arbres intelligibles ; enfin de toutes ces beautez réelles du monde idéal.

Théodore. Qu'il y a peu de perſonnes dont la raiſon ferme & aſſûrée s'éleve juſqu'aux veritez les plus abſtraites ! mais qu'il y en a,

qui n'étant point accoûtumées aux veritez Métaphyſiques, ſont portées à croire qu'on ne travaille qu'à les ſéduire, lorſqu'on a deſſein de les éclairer ! on aime mieux par un aveuglement, une baſſeſſe, une ſtupidité d'eſprit qu'on ne ſçauroit aſſez déplorer, ſe rendre à l'autorité d'un Ariſtote, que d'ouvrir les yeux à la lumiere illuminante qui pénétre les intelligences, que d'écouter la ſageſſe incréée qui parle à tous ceux qui l'aiment & la prient par des déſirs ardens, de les nourrir de ſa ſubſtance. *Réponſe.* Ces déclamations & mille autres ſemblables, dont les Livres du P. M. ſont remplis, ne peuvent plus, Théodore, paroître que badines; lorſqu'on a vû combien elles ſont mal fondées, comme je croi qu'on le vient de voir, en liſant les raiſons par leſquelles j'ai prouvé que les créatures n'étoient point en Dieu de la maniere que le penſe

l'Auteur de la nouvelle Métaphyſique.

Cette premiere propoſition, *que les créatures, même les plus materielles & les plus terreſtres ſont en Dieu ; & qu'ainſi Dieu voit au dedans de lui-même tous les êtres, en conſiderant ſes propres perfections qui les lui repréſentent*, étant refutée quant au ſens où le P. M. l'entend : il eſt aiſé de conclure auſſi la fauſſeté de la ſeconde ; ſçavoir, que par conſequent *l'eſprit peut voir en Dieu les Ouvrages de Dieu, ſuppoſé que Dieu veüille bien lui découvrir ce qu'il y a dans lui qui les repréſente, puiſque cela eſt trés-ſpirituel, trés-intelligible, & trés-préſent à l'eſprit* : il eſt évident qu'il n'y a rien dans Dieu qui ne ſoit toute l'eſſence infinie & infiniment ſimple de Dieu, laquelle n'a nul rapport, & nulle reſſemblance à aucun être créé ou poſſible ; la connoiſſan- VII.

ce même que Dieu a d'une créature, est dans Dieu l'essence Divine toute entiere, & infinie dans sa simplicité ; il est donc pareillement évident, que Dieu ne peut découvrir à l'esprit humain aucune partie ni perfection de son essence qui soit le modéle de telle créature en particulier. Cependant je me suis engagé à réfuter encore cette seconde proposition en particulier ; & je vais le faire, afin de démontrer en toutes manieres, combien il est impossible que nous voïons en Dieu les choses dont nous avons les idées ; c'est-à-dire, l'étenduë, les figures, le mouvement, & les nombres.

Oüi, quand on passeroit à l'Auteur de la nouvelle Métaphysique, que les créatures fussent en Dieu de l'étrange maniere qu'il prétend : il auroit encore tort de conclurre, que l'esprit humain les pust voir en Dieu. En voicy les raisons en peu de mots.

Selon le P. M. l'entendement qui connoît & reçoit les idées, eſt une faculté entierement paſſive, qui ne renferme aucune action : ſelon lui-même encore, tout ce qui arrive à l'entendement lorſqu'il a une idée, c'eſt qu'il reçoit un changement peu conſiderable, une légere modification qui eſt à l'ame, ce que la figure exterieure eſt au corps ; qui ne lui eſt que ſuperficielle, & ne la pénétre pas. Or je maintiens, qu'il eſt auſſi inconcevable que ce ſoit là voir une idée dans Dieu, connoître dans Dieu l'eſſence & les proprietez d'une choſe ; qu'il eſt inconcevable qu'un morceau de cire penſe, voïe, & connoiſſe la rondeur ou le quarré, lorſqu'avec la main on lui donne l'une ou l'autre de ces figures : car encore une fois, ſelon l'Auteur, l'entendement eſt une choſe auſſi purement paſſive & ſans action, qu'un morceau de cire ; & ce qu'il appelle 1. part. Ch. 1.

perception d'une idée, n'eſt à l'entendement, que ce que la rondeur eſt au morceau de cire : ainſi tout ce que l'on peut concevoir dans les beaux principes du Malebranchiſme : c'eſt que Dieu, dont la ſubſtance eſt repréſentative des créatures, par exemple d'une ſphere, ou qui a en lui le modéle archétype d'une ſphere, produit dans la ſubſtance purement & entierement paſſive de mon eſprit, un leger changement, une modification ſuperficielle, qui eſt dans cette ſubſtance paſſive de mon eſprit, à peu prés ce qu'eſt dans le morceau de cire la figure ronde : mais il ne s'enſuit pas plus de là, que mon eſprit connoiſſe cette ſphere qui eſt dans Dieu ; qu'il s'enſuivroit qu'un morceau de cire connuſt l'idée de la rondeur qui eſt en moi, lorſque moi qui ay cette idée, je lui imprime la figure ronde. En un mot, ſuivant les principes du P.

M. un morceau de cire que Dieu fait & conſerve rond, devroit autant appercevoir dans la ſubſtance de Dieu l'idée de la rondeur, la rondeur intelligible, que l'eſprit humain l'apperçoit, lorſque Dieu fait & conſerve dans ſa ſubſtance, auſſi purement paſſive qu'un morceau de cire, cette légere modification, ce petit changement qui eſt à l'ame, ce que la figure extérieure eſt au corps. Je défie le plus illuminé de ces Philoſophes, qui reçoivent les raïons directs du ſoleil des intelligences, de donner une bonne diſparité.

ARTICLE III.

Où l'on examine les raiſons qu'apporte le P. M. pour prouver qu'en effet nous voïons les créatures en Dieu.

Nôtre Philoſophe ſuppoſant trop VIII.

facilement ce que nous venons de réfuter touchant la poſſibilité de voir toutes choſes en Dieu ; tourne tous ſes ſoins à chercher des raiſons pour prouver le fait. On pourroit ſe diſpenſer de réfuter en détail ces raiſons, puiſqu'elles tombent d'elles-mêmes aprés ce qu'on a dit. Néanmoins je croi qu'on ne me ſçaura pas mauvais gré, ſi je fais voir en particulier le foible de la principale, la plus étenduë, & celle d'entre ces raiſons qui renferme en quelque ſorte toutes les autres, & qui eſt donnée dans la Recherche comme une démonſtration complette, au moins pour les eſprits du premier ordre, & capables de devenir Malebranchiſtes. Elle eſt priſe du dénombrement de toutes les manieres dont on peut voir les objets de dehors, & elle ſe peut réduire à ce raiſonnement. » Nous » aſſûrons, dit l'Auteur, qu'il eſt » abſolument neceſſaire que les

R. T. 1. l. 3. c. 2. p. 1. p. 206

idées que nous avons des corps «
& de tous les autres objets que «
nous n'appercevons point par eux- «
mêmes, viennent de ces mêmes «
corps, ou de ces objets : ou bien «
que nôtre ame ait la puiſſance de «
produire ces idées : ou que Dieu «
les ait produites avec elle en la «
créant : ou qu'il les produiſe tou- « c. 12.
tes les fois qu'on penſe à quelque «
objet : ou que l'ame ait en elle «
même toutes les perfections qu' «
elle voit dans ces corps : ou en- «
fin, qu'elle ſoit unie avec un ê- «
tre tout parfait, & qui renferme «
généralement toutes les perfec- «
tions intelligibles, ou toutes les «
idées des êtres créez. «

Or les objets materiels n'en- « c. 23.
voïent point d'eſpeces qui leur «
reſſemblent : l'ame n'a point la « c. 30.
puiſſance de produire les idées : «
nous ne voïons point les objets « c. 44.
par des idées créées avec nous « c. 49.
Dieu ne les produit point en nous «

» à chaque moment que nous en
» avons besoin : l'esprit ne voit ni
§. 5. » l'essence, ni l'existence des ob-
» jets, en considerant ses propres
» perfections.
§. 6. » Donc nous voïons toutes choses
» en Dieu.

D'abord je prie le P. M. de me dire d'où il peut sçavoir bien seurement que son dénombrement est exact & parfait, comme il le prétend; lui qui convient, qu'il se peut faire que ce que nous connoissons de nôtre ame, ne soit presque rien de ce qu'elle est en elle-même; que la conscience que nous avons de nous-mêmes, ne nous montre peut-être que la moindre partie de nôtre être? Il me semble que tout ce qu'il peut dire, c'est qu'il ne connoît pas d'autres manieres dont nous puissions voir les objets, que ces six qu'il apporte : mais il ne peut, ce me semble, assûrer absolument qu'il n'y en puisse avoir

[a] V. le I. Ch. de la 1. partie. R.T. 1. l. 3. 2. p. c 7. p. 124.

quelqu'autre, laquelle dépendroit d'une faculté de l'ame qui lui eſt inconnuë.

En ſecond lieu, ſuppoſant toûjours cette profonde ignorance où il eſt de la nature de l'ame, quand ſon dénombrement ſeroit exact : ſur quoi fondé, décide-t-il hardiment que l'ame n'a pas la puiſſance de produire ſes idées ? C'eſt certainement parce qu'il n'avoit pas conçû la force des raiſons que nous avons apportées contre lui, pour prouver l'efficace des cauſes ſecondes, ni la vanité des prétenduës démonſtrations qu'il emploïe pour ruïner cette efficace. Effectivement, voicy ſon fondement : l'ame, dit-il, n'a pas la puiſſance de créer : or elle créeroit ſi elle produiſoit ſes idées ; car les idées ſont des êtres réels : donc elle ne peut produire ſes idées. Fondement qu'on a déja renverſé en tâchant d'apprendre à l'Auteur la

V. le 5. Ch de la 1. partie.

R. T. 1. l. 3 2. p. c. 4.

difference qu'on doit mettre entre création, & ce qu'on nomme dans l'Ecole *éduction*, ou modification. En effet, les phantômes de l'imagination, ou les sentimens de diverses couleurs, d'odeurs, de sons, &c. pourroient s'appeller des êtres réels aussi bien que les idées ; car ces phantômes & ces sentimens, de même que les idées, ont des proprietez réelles, ils different les uns des autres, ils représentent choses differentes : & cependant personne ne dira, qu'ils soient produits dans nous par une action créative. De même, les actes libres de la volonté ont des proprietez réelles, par lesquelles ils different entr'eux, & néanmoins ce n'est pas créer que de les produire. Il faudroit que nôtre Philosophe nous eust persuadé que chaque idée est une substance, pour que nous l'écoutassions quand il dit, que produire une idée, ce seroit créer ; mais

on a vû ce qu'il faut penſer de cette opinion. *Ci-deſſus, Ch. 3. n. IV. v.*

En troiſiéme lieu, dans la même hypothéſe du peu de connoiſſance que nous avons de la nature & des proprietez de nôtre ame; quelle évidence le Docteur Malebranchiſte peut-il avoir, que l'ame ne puiſſe voir en ſoi l'étenduë intelligible; lui qui ne craint point de placer cette étenduë dans Dieu, qui eſt un eſprit bien plus pur encore que l'ame? Je ſçai qu'il prétend avoir déja répondu à cette objection: mais je ſçai auſſi que ſes réponſes ne ſatisfont point du tout; la principale eſt priſe de cette infinité imaginaire de l'étenduë idéale, qu'on a réfutée fort au long. Or ſi l'étenduë intelligible peut être, de quelque maniere que ce ſoit dans la ſubſtance de l'ame, elle ſuffit pour nous faire connoître tous les objets que nous connoiſſons par idées, qui ſe réduiſent à l'étenduë

R T. 2. p 173. 265. Rép. à M. Regis. & Eclair. 10 1. partie Ch. 7. n 1V.

même, & à ſes modifications.

IX. Mais pour dire quelque choſe de plus précis : voicy ce que je penſe, juſqu'à ce qu'on m'ait appris quelque choſe de meilleur, ſur la maniere dont l'ame ſe forme ſes idées d'étenduë, de figures, de mouvement, de nombres, que l'Auteur eſt obligé de reconnoître lui-même pour les ſeules que nous aïons un peu claires & diſtinctes.

1°. Quand un objet materiel frappe mes ſens, ſur tout celui de la veuë & celui du toucher ; l'impreſſion qu'il fait ſur mes organes cauſe, en vertu de l'union du corps & de l'ame, dans ma ſubſtance ſpirituelle, une ſenſation qui renferme toûjours quelque étenduë ; ou plûtôt qui m'affecte, comme aïant elle-même une certaine meſure d'étenduë. Il n'importe, au reſte, de chercher icy par quelle efficacité cela ſe fait ; il ſuffit que cela ſe faſſe effectivement, comme je l'é-

prouve ; car tel eſt le ſentiment que j'ai de mon propre corps ; tels ſont les ſentimens de lumiere, de couleur, de froid, de chaud, de dureté, moleſſe, &c. Ce n'eſt même que par l'étenduë renfermée dans ces ſentimens, que je juge de la maſſe & de la grandeur des corps qui les cauſent & auſquels je les rapporte.

2°. Cela étant, on peut dire que nous connoiſſons l'étenduë par ſentiment, auſſi-bien que les qualitez ſenſibles, lumiere, couleurs, odeurs, &c. puiſque nous appercevons toûjours ces qualitez comme étenduës : que nous connoiſſons auſſi par la même voïe les figures ; car l'étenduë de ces ſentimens eſt bornée en mille differentes manieres ; & c'eſt par cette ſenſation figurée, ſi j'oſe ainſi parler, que nous jugeons encore de la figure des corps auſquels nous la rapportons.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [221] - 213
PUBLIC DOMAIN

3°. Ces ſentimens compoſez en quelque ſorte d'une certaine meſure d'étenduë, & des qualitez qu'on nomme ſenſibles, ſont ce que l'on appelle *phantômes* ou images des corps; ces phantômes ſont ſpirituels, parce qu'ils ne ſont que des modifications de l'eſprit: ainſi leur étenduë ne conſiſte pas comme celle des corps phyſiques dans des rapports de parties de matiere.

4°. Des deux eſpeces de parties qui compoſent tout phantôme; ſçavoir, étenduë & qualitez ſenſibles, l'ame apperçoit bien plus de choſes ou de proprietez dans l'étenduë, que dans les qualitez: car en conſiderant cette étenduë abſtraite & ſeparée des qualitez qui l'ornent, pour ainſi dire, & la revêtent; elle voit qu'elle peut être diviſée, augmentée, diminuée ſelon la longueur, la largeur, la profondeur; taillée de toutes les fa-

çons ; que par conſequent, ſi l'on compare enſemble deux parties de cette étenduë ſelon quelque dimenſion, ou bien deux figures ; l'on peut aſſigner au juſte leurs rapports précis. Au lieu que l'eſprit n'apperçoit les qualitez que comme ſimples & indiviſibles, lorſqu'il les regarde ſéparément de leur étenduë ; d'où il arrive qu'il ne peut les comparer exactement, ni faire en elle aucune diſtinction de differentes proprietez. Et voilà la raiſon pourquoi nous donnons aux perceptions que nous avons de l'étenduë, des figures & des nombres, le nom d'idées claires & diſtinctes ; parce que nous pouvons nous expliquer & raiſonner ſur ces perceptions, les développer, les comparer : & que nous laiſſons celui de purs ſentimens, aux perceptions des qualitez priſes ſeules ; parce qu'on ne peut que les ſentir, & nullement les expliquer.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [223] - 215
PUBLIC DOMAIN

5°. L'ame appercevant pluſieurs de ces phantômes à la fois, ou dans chacun pluſieurs qualitez differentes ; il n'eſt pas difficile que par ce moïen on ſe faſſe des notions de nombres, & qu'on convienne de certains termes pour marquer qu'on apperçoit 2. 3. 4. 5. &c. de ces phantômes, ou de ces qualitez dans chacun d'eux : on multiplie enſuite & l'on combine entr'eux ces nombres tant qu'on veut, de la maniere que j'ai expliqué ailleurs. Dans les notions des nombres, celle de *l'unité* y eſt renfermée ; puiſque ce n'eſt que de la répétition de l'unité que naiſſent les nombres mêmes.

V. Ch. 7. de la 1. part. n. 14.

6°. On voit encore la facilité qu'a l'eſprit de ſe former de ſes idées particulieres des idées univerſelles ; non en joignant enſemble toutes les particulieres, mais en ne conſiderant que ce qu'elles ont de commun, ſans l'attacher à aucu-

aucune en particulier : ainſi, j'ai l'idée d'étenduë en général, lorſque je ne regarde que ce qui ſe trouve dans toutes les figures, en faiſant abſtraction des bornes qui ſont propres à chacune : j'ai l'idée du cercle en général, lorſqu'aïant fait réfléxion que tous les cercles particuliers ont cela de commun, que tous les points de leur circonférence ſont également diſtans du centre ; je ne retiens que cette notion pour en faire celle du cercle en général, & fais abſtraction des longueurs déterminées des diamétres de chaque cercle particulier.

7°. Pour ce qui regarde le repos & le mouvement, qui ne ſont que des rapports d'un corps à d'autres : on comprend aſſez que ſi l'ame apperçoit un phantôme qui garde un rapport conſtant & toûjours le même avec pluſieurs autres qui l'environnent ; comme quand j'imagine un fauteuil au milieu d'u-

d'une chambre garnie de differens meubles ; alors elle dit que le corps qui répond à ce phantôme, eſt en repos. Que ſi, au contraire, elle apperçoit ce phantôme changer ſucceſſivement de rapports, avec les autres qui l'environnent en quelque façon ; elle appelle ce changement de rapports, du nom de mouvement, & elle attribuë ce mouvement au corps repréſenté par ce phantôme.

Si l'on vouloit pouſſer plus loin ce principe de nos connoiſſances, & l'étendre aux idées imparfaites & confuſes d'être, de réalité, de perfection, d'acte, de puiſſance, &c. il n'y auroit pas grande difficulté à montrer qu'elles naiſſent auſſi du ſentiment que nous avons de nous-mêmes, & de ce qui ſe paſſe en nous.

Au reſte, cette courte & ſimple explication ne renferme rien que ce que chacun éprouve, pour

peu qu'il rentre en lui même : elle ſuppoſe, à la verité, que nôtre ame n'eſt pas quelque choſe de brut & de purement paſſif, comme un morceau de bois ; qu'elle a la faculté de réfléchir ſur ce qui ſe paſſe en elle, de ſeparer, d'unir, d'augmenter, de diminuer, de comparer ſes connoiſſances ſimples, &c. mais je ne croi pas qu'aucun homme de bon ſens me nie cette ſuppoſition, que j'ai d'ailleurs aſſez prouvée en differens endroits contre les ſeuls Malebranchiſtes. Cependant, cette petite explication de l'origine de nos idées, renverſe abſolument toute la prétenduë démonſtration, & tous les ſublimes raiſonnemens du P. M. qui fait faire de furieux voïages à ſon eſprit pour aller chercher bien loin dans Dieu, ce qui ne peut être qu'en lui-même. D'ailleurs cet Auteur n'a rien dans tous ſes Ouvrages qui me paroiſſe pouvoir fonder une

objection ſolide contre ce ſentiment, à laquelle l'on n'ait déja répondu dans les Chapitres précedens, où l'on ne doive bien-tôt répondre dans les ſuivans.

CHAPITRE V.

De la cauſe occaſionnelle de la préſence des idées.

CE Chapitre & les deux ſuivans, ſont des ſuites du précedent. On a dans celui-là comme ſappé par les fondemens, le plus fameux des principes de la nouvelle Métaphyſique ; on va dans ceux-cy achever de ruïner tout ce qui tient à ce principe. Nous commençons par ce qu'enſeigne l'Auteur touchant la maniere dont nôtre eſprit ſe rend plus préſentes les idées qu'il lui plaît de regarder de plus prés que les autres.

Le P. M. s'étant fortement perſuadé que nous voïons toutes choſes en Dieu, parce que Dieu découvroit à nôtre eſprit ces merveilleux archétypes de tous les êtres qu'on ſuppoſe renfermez dans ſa ſubſtance : & tenant d'ailleurs pour très-conſtant que Dieu n'agit point par des volontez particulieres dans l'œconomie de la nature : autre opinion que nous examinerons en ſon lieu ; il a ſenti quelque embarras à expliquer comment nous pouvions, ſelon nos beſoins, ou nôtre curioſité, conſiderer telle ou telle idée, plûtôt que telle ou telle autre. Or voicy l'heureux dénoüement qu'il a trouvé. I. 3. partic.

Il a d'abord eu recours à ſon magaſin de cauſes occaſionnelles ; car il en a ramaſſé de toutes les eſpeces, afin de s'en ſervir à tous les beſoins. Parmi cette multitude de cauſes occaſionnelles, il a veu qu'il n'y en avoit point de plus propres

pour la machine dont il s'agit, que l'attention & les deſirs de l'ame.

Enſuite, il a conſideré en habile homme, qu'on ne pouvoit mettre en œuvre l'attention de l'ame & ſes deſirs, par rapport aux idées; qu'on ne ſuppoſaſt ces idées déja préſentes & manifeſtées en quelque ſorte à l'eſprit; car, comme il dit fort bien, » l'eſprit ne peut vouloir s'ap- » pliquer qu'aux choſes dont il a » quelque idée; par exemple, on » ne peut vouloir penſer à un cer- » cle, ſi l'on n'en a déja quelque » idée. D'un autre côté, il a crû qu'il ne tenoit qu'à nous de penſer à tous les êtres créez & poſſibles, tantôt l'un, tantôt l'autre. Ces deux choſes étant donc ſuppoſées, il s'eſt aviſé d'arranger ainſi ſon ſyſtéme.

R. T. 1. l. 3. 2. p. c. 6. p. 218 — T. 2. p. 256 Ecl. 10 — E. 1 p. 23.

Il établit, 1°. Que tous les êtres ſont préſens à nôtre eſprit, qui les voit tous renfermez dans un: que toutes les perfections de Dieu re-

R. T. 1. l. 3. 2. p. c. 6. p. 218.

préſentatives, ſont toûjours préſentes à la penſée, & qu'elle ne les perd jamais entierement de veuë : en un mot, que les idées de toutes choſes nous ſont continuellement & naturellement préſentes, dans le temps même que nous ne les conſiderons pas avec attention. c. 8. p. 226. T. 2. l. 6. 1. p. c. 1. p. 3.

2°. Que l'eſprit n'apperçoit, à cauſe de ſa petiteſſe, que dans une confuſion inexplicable, toute cette prodigieuſe & infiniment infinie multitude d'idées qu'il voit cependant toûjours. T. 1. l. 3 2. p. c. 8. p. 226. c. 4. 213.

3°. Que Dieu a mis une union naturelle entre la volonté de l'homme, & la repréſentation plus claire & plus diſtincte des idées que renferme l'immenſité de l'être Divin ; union qui n'eſt que ſa volonté générale : deſorte qu'en conſequence de cette volonté générale de Dieu, ou de cette union naturelle ; l'idée d'une choſe à quoi nous déſirons plus particulierement c. 6. p. 221. 222. T. 2. p. 302. Ecl. 15.

de penser, se manifeste davantage à
M. 1 nôtre esprit au moment de nôtre désir & de nôtre effort : dès que nous voulons nous appliquer à quelque objet, aussi tôt l'idée de cet objet se présente à nous dans un
R T. 2 p. 200. Ecl. 2. plus grand jour. Ainsi nôtre attention & nes désirs sont les causes naturelles, non pas *efficaces*, mais seulement *occasionnelles* de la présence plus claire & plus distincte des idées. Nous ne souhaittons jamais de penser à quelque objet en particulier, que l'idée de cet objet ne nous soit aussi-tôt plus présen-
Ib. te ; & d'autant plus présente & plus claire, que nôtre désir est plus fort, & nôtre attention plus vive : pourveu néanmoins que la capacité que nous avons de penser, ne soit pas remplie de ces sentimens confus que nous recevons à l'occasion de ce qui se passe dans nôtre corps.
Ib. L'ame s'approche d'un objet par son attention & son désir. Le dé-

ſir de l'ame eſt une priere naturelle qui eſt toûjours exaucée ; car c'eſt une Loy naturelle que les idées ſoient d'autant plus préſentes à l'eſprit, que la volonté les déſire avec plus d'ardeur. *Ib. & M. 3. p. 40.*

C'eſt là ce ſecret ſi important, & ſi vanté dans la nouvelle Secte, qui conſiſte à ſçavoir interroger la Verité immuable, à ſçavoir prier le Verbe de nous nourrir de ſa ſubſtance : ſecret que tout le monde ignoroit avant le P. M. & dont l'ignorance a été la triſte cauſe de toutes les erreurs de l'ancienne Philoſophie, & de l'aveuglement où l'on a même été juſqu'aux temps du nouveau Philoſophe, ſur les points les plus importans de la Religion & de la Morale Chrétienne : parce que les hommes ne ſçavoient point s'entretenir de la manne veritable des eſprits, ils vivoient ſans ſçavoir qui les nourriſſoit, & leur ingratitude étoit telle, qu'ils ne *M. 2. p. 30.* *Ib.*

vouloient pas ſeulement connoître celui qui les combloit de biens. Encore à préſent, ſi l'on excepte un petit nombre de Malebranchiſtes, ſeuls enfans de la Sageſſe éternelle, tous les hommes ſont des
p. 32. inſenſez, qui ne connoiſſent point l'Auteur de leur être, & des lumieres de leur eſprit; ce ſont des ſuperbes, qui s'imaginent produire les idées qui les éclairent, ſelon les differens déſirs que la curioſité
M. 1. *p* 16. excite en eux; qui s'imaginent encore que leur ſubſtance eſt lumiere illuminante, quoi qu'elle ne ſoit que lumiere illuminée: ce ſont des
M. 2. *p.* 32. eſpeces d'Idolâtres, qui dreſſent un Autel au Dieu inconnû, parce qu'ils ne connoiſſent point le veritable: c'eſt-à-dire l'Etre vague.

II. Cependant, pour renverſer ſans beaucoup de peine tout ce joly ſyſtéme, il ne faut qu'oppoſer, comme j'ai déja fait aſſez ſouvent ſur d'autres matieres, le P. M. au P.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [234] - 226
PUBLIC DOMAIN

M. Cet admirable Philoſophe ne reconnoît au monde que deux ſortes d'êtres, eſprits & corps; il enſeigne conſtamment que nous n'avons point d'idées des eſprits, que Dieu ne nous en manifeſte point les archétypes, quelque fervente que puiſſe être la priere naturelle de nos déſirs. Donc, ſelon lui, 1°. tous ces êtres que nous pourrions connoître dans l'Etre univerſel, ſe réduiſent au nombre de deux. 2°. De ces deux il n'y en a qu'un, & le plus vil, ſçavoir le corps, dont l'idée nous ſoit accordée, encore ſuppoſé que l'étenduë fuſt veritablement l'eſſence du corps. Mais, 3°. comme nous avons montré qu'elle ne l'étoit pas; tous les êtres dont nous avons, ſelon l'Auteur, les idées préſentes en Dieu, ſe réduiſent à pas un ſeul; mais ſeulement à une pure maniere d'être & quelques-unes de ſes modifications; ſçavoir, l'étenduë & quel-

ques figures dont elle est capable. Par consequent, le P. M. se contredit, lorsqu'il assûre si hardiment que nous voïons tous les êtres en Dieu ; que les idées de toutes choses sont continuellement & naturellement présentes à nôtre esprit : que nous les voïons ces êtres & ces idées, dans une confusion inexplicable, à cause de leur multitude infiniment infinie. Cependant cette présence d'une infinité d'êtres que nôtre esprit appercevroit incessamment, fait le fond & la base de l'opinion dont il s'agit.

III. Mais sans cet aveu contradictoire de nôtre Auteur, l'experience seule suffiroit pour renverser cette supposition de la présence actuelle de tous les êtres & de toutes les idées à nôtre esprit. Car quel est l'homme qui puisse doûter qu'il n'y ait bien des choses au monde, dont il n'a nulle connoissance : qui ne sçache qu'il a eu à cinquante

ans quantité d'idées qu'il n'avoit point dans ſa jeuneſſe ; & que chaque jour il en acquert ou en peut acquerir de nouvelles, par la lecture & le commerce des Sçavans ? Mais pour ne m'arrêter qu'aux ſeules figures dont nôtre Philoſophe prétend principalement que nôtre eſprit a une infinité de nombres infinis d'idées : en verité, qui ſera aſſez ſimple pour ſe perſuader, ſur la ſeule parole de ce Docteur, qu'on a toûjours & naturellement préſentes à l'eſprit les idées de toutes les figures poſſibles ; ou que l'eſprit du Païſan le plus groſſier voit actuellement toutes celles ſur leſquelles les Géometres ont raiſonné & raiſonneront juſqu'à la fin des ſiécles ? Qui croira qu'il n'a qu'à déſirer fortement de voir en particulier quelqu'une des figures poſſibles, quelle qu'elle ſoit, pour qu'il en ait auſſi tôt une idée claire & diſtincte ? Combien petit, au

R. T. N. l. 3. 2. p. c. 4. p. 213.

contraire, eſt le nombre des figures que connoiſſent bien exactement les plus habiles Géometres : combien y en a t-il dont ils n'ont pas la moindre notion, dont ils ignorent abſolument, & la nature & les plus ſimples proprietez ?

Tous ceux qui commencent à apprendre quelque ſcience, ne ſentent-ils pas que quelque contention d'eſprit qu'ils apportent à rêver ſur quelques-uns des plus ſimples principes de cette ſcience, ils perdent leur temps & n'avançent preſque pas, ne découvrent quaſi rien de nouveau, ſouvent même avec le ſecours des Livres ; à moins que quelque maître habile ne leur développe peu à peu, premierement ce qu'il y a de plus aiſé, & les faſſe enſuite monter comme par degrez inſenſibles à d'autres connoiſſances un peu plus compoſées ; & de celles-cy a de plus élevées ? N'arrive-t-il pas même tous les

jours que quelque facile & claire que soit la méthode de ces Maîtres, que le P. M. appelle de simples moniteurs ; ils rencontrent cependant des Disciples, qui avec la plus forte attention & les désirs de sçavoir les plus violens, ne peuvent pourtant passer certaines bornes assez étroites, ni s'élever au de là d'un certain degré, que plusieurs autres franchissent très-vîte & sans peine : il faut donc que ces Disciples n'aïent pas présentes à l'esprit toutes les idées des seules choses qui regardent une science particuliere, ni le moïen toûjours seur & naturel de s'en approcher par l'amour de la verité ; tant s'en faut que les idées de toutes choses soient soûmises de telle maniere à l'esprit, qu'elles doivent se représenter à lui dès qu'il le souhaite.

R. T. I. l. 1. c. 13. p. 594. M. 2. p. 29. &c.

R. T. I. l. 3. 2. p. c. 9. p. 234.

IV.

Je ne doute pas que ce ne soit cette experience qu'a le P. M. aussi bien que le reste des hommes,

quelque contraire qu'elle ſoit à ſon opinion ; qui lui a fait prendre une précaution fort judicieuſe pour ſe ménager quelque retraite, en cas qu'on le pouſſaſt ſur cet article ; en faiſant un grand myſtére de la maniere d'interroger & de conſulter à propos le Maître qui parle dans le plus ſecret de la raiſon ; & en faiſant dire à la Verité même, que la priere naturelle de ceux qui veulent ſe nourrir de ſa ſubſtance, n'eſt exaucée que pourvu qu'ils ne demandent que ce qu'ils ſont en état de recevoir : » par exemple, dit-» elle, ſi tu me demandes ſans at-» tention ſi l'ame eſt immortelle, » je ne te répondrai point ; car ſi tu » demandes ſans attention, c'eſt » faute d'amour. Si tu me deman-» des avec attention, mais ſans per-» ſéverance, ſi ton ame remuë ton » corps ; je te répondrai, mais ſi bas, » que tu n'entendras pas claire-» ment ma réponſe ; car ton amour

M. 3. p. 40. 41. &c.

eſt trop foible pour obtenir ce « que tu demandes. Si tu déſires de « découvrir le rapport de la diago- « nale d'un quarré à ſa racine, ton « déſir bien que violent & perſé- « verant, ſera vain & inutile ; car « tu demandes par ce déſir déreglé « plus que tu ne peus recevoir. Si « tu me pries de t'apprendre à dou- » bler un cube avec la régle & le « compas ; tu ne ſçais toi-même ce « que tu demandes, je ne t'écouterai « donc point : Si néanmoins tu per- « ſéveres, je te répondrai que tu de- « mandes une choſe impoſſible. «

Je croi que chacun voit bien que tout ce beau Phœbus ſignifie, que comme nous ne ſçaurions déſirer de voir une idée, ſi nous ne la voïons déja, ainſi que l'Auteur en convient : de même, nous ne ſçaurions conſulter bien à propos la Sageſſe éternelle ſur une verité, ſi nous ne comprenons déja cette verité, par l'intelligence des termes

& par une ſérieuſe & perſeverante attention à leurs rapports. C'eſt-à-dire, en un mot, que le Maître intérieur, le Verbe Malebranchiſte enſeigne à ceux qui l'interrogent, tout ce qu'ils ſçavent déja : & rien de plus ; car on ne l'interroge jamais bien ſur ce qu'on ne ſçait pas encore. Et c'eſt de quoi le P. M. lui-même nous fournit un bel exemple dans ſes variations ſur les regles du mouvement, qu'il a changées preſque autant de fois, qu'il a fait de nouvelles éditions de ſa Recherche ; quoiqu'à chaque fois il euſt donné chacun de ſes differens ſyſtémes pour une preuve de l'infaillibilité de cette heureuſe méthode, par laquelle on pouvoit obliger le Verbe à répondre nettement & préciſément ſur une infinité de matieres curieuſes. Mais par malheur nôtre Philoſophe ne ſçachant point aſſez bien par avance, les réponſes que ſon Verbe

auroit dû faire à ſes demandes ; il arrivoit que ces réponſes ne ſe trouvoient jamais juſtes au jugement des Sçavans.

CHAPITRE VI.

De l'efficace des idées, & de la difference qui eſt entr'elles & les perceptions.

IL faut être bien initié aux profonds myſtéres du Malebranchiſme, pour lire ſans ſurpriſe dans les Ouvrages de l'Auteur, que les idées ſont efficaces par elles-mêmes, qu'elles affectent l'ame par leur efficace propre ; qu'elles agiſſent dans les eſprits, les rendent heureux ou malheureux par les perceptions agréables ou déſagréables dont elles les affectent. *R. T. 1. l. 3. 2. p. c. 6. p. 218. L. 4 c. 11 p. 298. 299. 302.*

Que l'idée de l'étenduë en particulier, ſelon ſes diverſes parties,

T. 2. p. 162. 165. *Rép. à M. Regis.* modifie mon ame, là d'une couleur, icy d'une autre; ſouvent tout à la fois, d'un grand nombre de couleurs & d'autres perceptions toutes differentes, douleur, odeur, ſon, chaleur, froideur, &c.

E. 2. ſur la mort. p. 359. &c. T. 2. p. 295. Ecl. 14 164 *Rép. à M. Regis. T. 1. p* 302. *L. 4. c.* 11. Que celui, par exemple, qui touche un charbon ardent, ne ſouffre de la douleur, que parce que quand ſon doigt ſe brûle, l'idée de ſon doigt affecte ſon ame d'une perception déſagréable. Que l'idée de la main cauſe de la douleur, même à ceux à qui on a coupé le bras: que l'idée de la pointe d'une aiguille fait une perception de douleur très-vive dans celui qui ſe pique, &c.

I. C'eſt pourquoi, ces choſes étant des plus curieuſes que le nouveau Philoſophe nous ait apportées du païs intelligible: je vais tâcher de les développer; mais je croi qu'en les développant, elles s'évanoüiront: Faiſons-en l'experience.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [244] - 236
PUBLIC DOMAIN

Comme dans les principes du nouveau Docteur, d'un côté l'entendement, qui ſelon lui conſtituë ſeul toute l'eſſence de l'eſprit, n'eſt qu'une faculté paſſive, laquelle reçoit, & les idées des objets que l'on connoît, & les modifications des qualitez ſenſibles, douleur, plaiſir, couleur, odeur, &c. & que d'un autre côté les créatures ſont, à ce qu'il penſe, abſolument privées de toute efficace : il lui a été neceſſaire d'aller chercher dans les idées éternelles & Divines, la cauſe de toutes nos ſenſations auſſi bien que de nos connoiſſances. Et parce que les idées qui nous font voir les objets corporels, ſont toûjours accompagnées de ſentimens : il a jugé que les mêmes idées nous éclairoient & nous modifioient tout enſemble ; en cauſant à l'ame, par leur efficace propre & des perceptions purement intellectuelles, & des perceptions ſenſibles ; dont la diffe-

V. le 1. Chap. de la 1. partie.

R.T. 1. l. 1. c. 1. p. 3. 4. 5. rence consiste en ce que les perceptions purement intellectuelles par lesquelles on connoît simplement l'essence primordiale d'un être, sont, pour ainsi dire, superficielles à l'ame & ne la pénétrent pas, elles lui sont comme la figure exterieure est aux corps ; au lieu que les perceptions sensibles la pénétrent plus ou moins vivement & la modifient interieurement, comme la matiere est modifiée par la configuration de ses parties interieures. De plus, ces sensations peuvent être réduites à trois especes ; les unes fortes & vives, les autres foibles & languissantes ; les troisiémes médiocres, & moïennes entre les premieres & les secondes, selon que les idées s'appliquent diversement à l'esprit, & pénétrent plus ou moins sa substance. Mettons la chose dans quelques exemples : premierement, que l'idée de l'étenduë soit présente à l'es-

E. 1. p. 28.

prit d'un homme qui ait les yeux fermez, & dont on ſuppoſe que l'imagination n'agiſſe point; elle n'affectera ſon ame que d'une perception légere, ſuperficielle & purement intellectuelle, qui la repréſentera immenſe; mais ſans aucune diverſité dans ſes parties. Concevons maintenant que cet homme vienne à ouvrir les yeux au milieu d'une campagne, alors l'idée de l'étenduë modifiera ſon eſprit d'un grand nombre de perceptions ſenſibles, ou de couleurs toutes differentes. Si cet homme, ſans ouvrir les yeux, imaginoit ſeulement une prairie émaillée de toutes ſortes de petites fleurs champêtres; l'idée de l'étenduë le modifieroit auſſi de quantité de perceptions ſenſibles, mais moins fortes & moins vives que quand il a les yeux ouverts; car les organes de nos ſens étant compoſez de petits filets, qui d'un côté ſe terminent

R. T. 2. p. 161. Rép. à M. Regis.

T. 1. l. 2. c. 1. p. 81.

aux parties exterieures du corps, & de l'autre aboutiſſent vers le milieu du cerveau; les idées ſont d'ordinaire bien plus alertes pour choquer rudement contre la ſubſtance de nôtre eſprit, lorſque ces filets ſont remuez par les bouts qui ſe terminent au dehors, que quand ils ſont ſeulement ébranlez par les bouts qui ſe terminent dans le cerveau; & c'eſt la difference qu'il y a entre *ſentir* & *imaginer*. Autre exemple: maintenant que je regarde ma main, l'idée de ſon étenduë m'eſt préſente par une perception intellectuelle; & en même temps cette idée affecte mon ame d'une modification ſenſible de couleur aſſez foible & languiſſante; mais ſi je viens à mettre cette main dans de l'eau chaude, alors ſon idée me modifiera d'une perception de chaleur plus vive & plus forte, que n'eſt celle de la couleur: enfin, ſi par mégarde je porte cette même

R. T. 2. p. 165. Rép. à M. Regis.

même main ſur un brazier ardent ; auſſi-tôt ſon idée pénétrant & perçant, pour ainſi dire, d'outre en outre la ſubſtance de mon ame, la touchera juſqu'au fond, d'une perception ſenſible de douleur très-aiguë.

Voilà ſur quoi l'Auteur conclut que les idées, par leur propre efficace, agiſſent ſur l'ame, & par leur application à ſa ſubſtance, la teignent en rouge, en jaune, en vert, en bleu ; la rendent *puante*, comme il le dit formellement, lorſqu'on ſent une charogne ; & par conſequent *muſquée*, quand on ſent du muſc ; douce, lorſqu'on mange du miel ; & amere, quand on goûte du fiel. *Ib. p.* 275. *Ecl.* II.

II. Mais il exhorte, ſur tout, à ne pas confondre les idées avec les perceptions, ſoit intellectuelles, ſoit ſenſibles que nous en avons ; car autant que les idées ſont éclatantes & lumineuſes, autant les percep-

tions ſont-elles obſcures & ténébreuſes. Ecoutons-le parler dans ſon troiſiéme Entretien Métaphyſique. Là le bon Ariſte, arrivant tout hors de lui-même de cet autre monde, où ſon Maître l'avoit emporté peu de jours auparavant, s'écrie d'abord pour faire le brave, dès qu'il apperçoit Théodore: Qui eſt-là?.. » Ah! Théodore, je vas » préſentement tout ſeul dans cet » autre monde, & ſans craindre » les phantômes qui en empêchent » l'entrée. Et puis aprés ce début ſi hardi, ſon cœur venant à ſe ramollir, il ajoûte d'un ton moins ferme: » mais lorſque j'y ſuis, j'y » trouve tant de lieux obſcurs, que » je crains de m'égarer & de me » perdre. Alors Théodore d'un viſage ſérein, prend la parole: » c'eſt » beaucoup, Ariſte, que de ſça- » voir quitter ſon corps quand on » le veut, & s'élever en eſprit dans » le païs des intelligences. Mais ce-

E. 3. p. 65. 67. &c.

la ne ſuffit pas. Il faut ſçavoir un « peu la carte de ce païs ; quels ſont « les lieux inacceſſibles aux pauvres mortels ; & qui ſont ceux où ils « peuvent aller librement, ſans « craindre les illuſions... Ecoutez- « moi bien ſérieuſement : je vais vous « dire aujourd'hui ce que vous ne « devez jamais oublier. Ne prenez « jamais, Ariſte, vos propres ſen- « timens pour nos idées ; les modi- « fications qui touchent vôtre ame, « pour les idées qui éclairent tous « les eſprits. Voilà le plus grand « de tous les préceptes pour éviter « l'égarement. Jamais vous ne con- « templerez les idées ſans en être « éclairé : mais quelque attention » que vous aïez à vos propres mo- « difications, vous n'en ſerez jamais « éclairé... Enſuite jettant un ten- « dre & profond ſoupir qu'il ne peut refuſer au ſouvenir des dangers qu'a courû un Diſciple ſi chéri ; il ajoûtue d'un air paſſionné : » Qu'il

» y a de difference, mon cher Aris-
» te, entre la lumiere de nos idées &
» l'obscurité de nos sentimens ; en-
» tre connoître & sentir, & qu'il
» est necessaire de s'accoûtumer à
p. 77. » la distinguer sans peine.... Aprés
des discours assez vifs de ce Moni-
teur véhement ; aprés que ce Maî-
tre sérieux a un peu chatoüillé dans
le creux de la main, son bien aimé
99. Disciple, pour lui faire sentir la
bonté de ses raisons : Ariste se rend
enfin, & en assûre Théodore par
ces paroles : » Je vois mieux que
109. » jamais la necessité de vôtre prin-
» cipe. Vous avez bien fait de me
» le répeter souvent, & de me le
» rendre sensible. Je tâcherai de
» m'en ressouvenir. Il ne faut point
» juger des objets sensibles sur les
» sentimens dont ils nous frappent,
» mais sur les idées qui les repré-
» sentent. Nos sentimens sont con-
» fus ; ce ne sont que des modali-
» tez de nôtre ame qui ne peuvent

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [252] - 244
PUBLIC DOMAIN

nous éclairer : mais les idées que « la raiſon nous découvre, ſont lu- « mineuſes.. N'eſt-ce pas là, Théo- « dore, ce que vous voulez que je « me mette bien dans l'eſprit ? Oüi, « Ariſte, répond Théodore ; & ſi « vous le faites, vous voïagerez ſans « crainte dans le païs des intelli- « gences. « *p.* 110.

Pour moi, dit encore le P. M. « dans ſa réponſe à M. Regis, je « diſtingue mes idées de la percep- « tion que j'en ay, de la modifica- « tion qu'elles produiſent en moi « lorſquelles me touchent. « *R. T.* 2. *p.* 175.

En un mot, ſelon le nouveau Syſtéme, les idées ſont des êtres réels, éternels & infinis qui ſubſiſtent en Dieu : au lieu que toutes nos perceptions ne ſont que des modalitez de la ſubſtance de nôtre eſprit, que les idées mêmes nous impriment & nous cauſent par leur efficace.

J'ai dit au commencement de III.

cette expoſition, que je croïois que ce myſtére de la Philoſophie Malebranchiſte s'évanoüiroit dès qu'on le développeroit ; & je me flate de ne m'être pas trompé dans ma conjecture : car je ſuis perſuadé qu'il y a peu de perſonnes qui en liſant ce que je viens d'écrire, ne faſſent ces trois ou quatre réfléxions.

Premierement, que le nouveau Philoſophe n'a point d'autre fondement, d'avancer que ce ſont les idées qui modifient nôtre ame par leur efficace ; que parce qu'il lui a plû, ſans nulle raiſon, & même contre toute raiſon, de ſuppoſer que les idées étoient des êtres réels ſuperieurs à l'eſprit : & l'eſprit lui-même, un être entierement paſſif & ſans nulle action ; tout ſemblable à un morceau de matiere qui n'a pour toute faculté, que celle de recevoir les figures qu'on veut lui imprimer.

Secondement, qu'il ne ſemble

pas parler conſequemment ni s'entendre bien lui-même ; lorſqu'il prétend que dans ſes principes les ſenſations de l'ame ne doivent être que ténébres ; qu'elles ne peuvent nous découvrir aucune verité ; qu'elles ne ſont propres qu'à nous ſéduire & à nous faire tomber dans l'erreur : car, ſelon lui, ces ſenſations ſont les perceptions les plus vives que nous aïons de ces idées primordiales & archétypes, qui repréſentent clairement les natures, les proprietez & les rapports exacts des choſes : ces idées ſont plus préſentes, & plus intimement unies à l'eſprit par les perceptions ſenſibles, que par les perceptions purement intellectuelles : donc elles devroient l'éclairer davantage par les ſentimens les plus vifs. Selon lui, » l'eſprit devient plus pur & plus lumineux, plus fort & « plus étendu, à proportion que « s'augmente l'union qu'il a avec « R.T. 1. Préface.

» Dieu. Or, selon lui aussi, cette union doit être d'autant plus grande, que les perceptions des idées sont plus touchantes & plus sensibles; parce que les idées n'étant que la substance de Dieu, entant que relative aux créatures; cette Divine substance s'applique alors bien plus étroitement à nôtre ame: par consequent, ces perceptions sensibles devroient rendre l'esprit plus lumineux, plus pur, plus fort, plus étendu, & non pas le couvrir de ténébres.

L'Auteur, sans doute me répondra, que les sentimens interessant trop l'ame, ils rempliſſent toute la capacité qu'elle a de penser, & détournent absolument son attention des idées, qu'elles ne peut considerer ni comparer, quand elle est toute occupée à sentir. Mais cette réponse, qui me satisferoit dans tous autres principes, ne me contente point dans ceux de la nou-

velle Métaphyſique : car le ſentiment le plus vif n'étant, ſi on en croit le P. M. que la perception la plus forte que puiſſe cauſer l'idée en s'uniſſant, en s'appliquant à l'eſprit de la maniere la plus étroite, en touchant de plus prés & en pénétrant ſa ſubſtance ; il s'enſuit que plus le ſentiment eſt vif, plus l'idée eſt proche de l'eſprit & préſent à ſa veuë ; & qu'ainſi il doit l'appercevoir d'autant plus clairement & plus diſtinctement ; qu'il lui doit même être d'autant plus impoſſible de ne la pas voir, & de ne pas découvrir toutes les proprietez qu'elle renferme.

Troiſiémement, il eſt encore aſſez naturel de demander au P. M. s'il conçoit que l'idée intelligible d'un morceau de charbon ardent, laquelle n'eſt nullement differente de l'idée intelligible du même morceau de charbon noir & non encore enflamé ; car le ſenti-

ment de couleur rouge ou noire ne change rien dans l'idée même : s'il conçoit, dis-je, que cette idée travaille autrement ſur mon eſprit lorſque le charbon eſt rouge, qu'elle ne travailloit quand il étoit noir, pour modifier quand il eſt rouge la ſubſtance de cet eſprit d'une douleur très-vive ? Conçoit-il encore ce que c'eſt que ce contact immédiat, cette pénétration d'une portion d'étenduë idéale, & de la ſubſtance de l'ame ? Qu'il ne croïe pas au reſte avoir ſatisfait à cette demande, en répondant, que les idées n'étant que la ſubſtance de Dieu repréſentative des êtres particuliers, quand il dit que les idées agiſſent ſur l'ame & la modifient ; il faut entendre que la ſubſtance Divine elle-même, ſelon ſon être relatif, touche & affecte diverſement nôtre eſprit : car cette réponſe, bien loin de réſoudre la difficulté, ne fait que l'augmen-

ter, & en produire de nouvelles; je m'explique. Ces rapports de la ſubſtance Divine à divers êtres, entant qu'elle eſt repréſentative de chacun d'eux, par differentes perfections qu'elle renferme; ne peuvent être regardez que comme autant de differentes formalitez, ſous leſquelles on conſidere cette Divine ſubſtance; à peu prés comme ſi l'on diſoit, que Louis XIV. eſt le modéle d'un grand Heros, par ſa valeur; d'un bon Prince, par ſa clémence; d'un Roy juſte, par ſon équité. Or quand Dieu agit dans ſes créatures; ce n'eſt pas par une pure formalité de ſon être, qu'il agit: c'eſt par ſon eſſence réelle & abſoluë. Comme Louis XIV. ne fait aucune action phyſique préciſément par ſa formalité de Roy juſte, ou de Heros: cependant nôtre Auteur nie, & avec raiſon, que l'eſſence réelle & abſoluë de Dieu, ſoit l'idée d'un morceau de char-

bon, ou de la pointe d'une aiguille : par conſequent il ne peut plus concevoir que la ſubſtance de Dieu en s'appliquant à nous, en touchant immédiatement nôtre ame, nous faſſe voir & ſentir un morceau de charbon, ou la pointe d'une aiguille : il doit, au contraire, concevoir très-nettement que cela eſt impoſſible ; & qu'ainſi cette belle phraſe de la Recherche, » Dieu » ſeul peut modifier nôtre ame de » diverſes perceptions par ſa pro- » pre ſubſtance ; non telle qu'elle » eſt en elle-même, mais entant » qu'elle eſt repréſentative des créa- » tures, & participable par elles : n'eſt qu'un pompeux galimatias. Ajoûtons encore, ſi l'on veut, qu'il paroît bien étrange que la ſubſtance de Dieu ne puiſſe s'unir & s'appliquer à celle de nôtre ame un peu étroitement, ſans nous rendre malheureux & nous cauſer des tourmens ; que plus cette Divine ſub-

R T. 2 p. 165. Rép. à M. Regis.

ſtance s'approcheroit de la nôtre & la pénétreroit, plus elle nous feroit de douleur & de mal. Que ce ne ſoit, comme le dit ſouvent nôtre Auteur, que par l'union qu'on a avec Dieu, que l'ame eſt bleſſée, lorſque le corps eſt frappé. En verité nous devons croire la ſubſtance de Dieu moins malfaiſante, qu'on ne la repréſente icy. Nous ſçavons d'ailleurs, qu'au contraire Dieu répand dans les ames un torrent de délices, d'autant plus abondantes & plus douces, qu'il s'unit davantage à elles, & qu'il s'en approche & ſe fait ſentir de plus prés.

R. T. I. l. 5. c. 5. p. 345.

Il y a encore une réfléxion qui ne coûtera pas beaucoup à mettre icy. C'eſt qu'on ne voit pas quelles idées pourroient modifier nôtre ame dans la pluſpart des ſenſations qu'elle a : par exemple, lorſque j'entens une trompette ſans la voir : eſt-ce l'idée de la trompette qui

toûche mon ame d'une ſenſation de ſon ? Non ſans doute : car j'ai cette idée beaucoup plus préſente en regardant de mes deux yeux la trompette, qu'en entendant celui qui en joüe. Eſt-ce l'idée de l'agitation que reçoit l'air, par les vibrations de la trompette ? Non ; puiſque nous n'avons pas l'idée claire de l'air, ni de cette agitation particuliere qui fait le ſon : ce n'eſt pas non plus l'idée de l'homme qui joüe ; car nous aurions beau nous repréſenter un joüeur de trompette les joües enflées ; nous n'entendrions pas pour cela un air, ni tel air de trompette. Quelle idée donc, en touchant par ſon efficace mon ame, la modifie d'une perception de ſon, très-forte & très-ſenſible ? Il eſt aiſé d'appliquer ceci à mille autres exemples de toute eſpece de ſenſations, d'odeurs, de ſaveurs, de douleurs, de plaiſirs, &c.

CHAPITRE VII.

De la veuë des veritez necessaires & de l'ordre immuable en Dieu.

C'Est un petit stratagême de Rhétorique, lorsqu'on veut persuader quelque chose qui n'est pas trop fondé en raison, & que l'on n'entend point assez soi-même, pour le bien développer aux autres; de faire joüer en sa faveur tous les ressorts de l'imagination; d'étonner, d'émouvoir par des expressions magnifiques, par des manieres assûrées, par des peintures ébloüissantes, par des figures véhémentes, exclamations, apostrophes au Ciel & à la Terre, invectives, &c. en un mot, de faire grand bruit, en répétant mille fois par des tours toûjours nouveaux,

la même choſe. On ſupplée par de tels artifices, à la ſtérilité d'un mauvais fond : & pour l'ordinaire, c'eſt une voïe ſeure pour faire croire à certains Lecteurs, auſſi-bien qu'Auditeurs, qu'on dit de belles choſes, quoi qu'ils n'y comprennent rien. Nôtre Auteur, qui eſt ſans comparaiſon meilleur Orateur que Philoſophe, a parfaitement ſçu mettre en uſage ce moïen de faire valoir l'opinion où il eſt, que nous voïons en Dieu les veritez neceſſaires, & certaines Loix éternelles d'un ordre immuable : ſi l'on veut ſe donner le plaiſir de s'en convaincre par ſes yeux, on n'a qu'à lire la quatriéme des Méditations Chrétiennes, dans laquelle, comme dans toutes les autres, je ſuis ſeulement fâché que nôtre contemplatif oſe faire débiter des rêveries à Jeſus-Chriſt même, & prenne en vain ce nom ſacré, preſque à toutes les pages : c'eſt pouſſer trop loin l'eſti-

me & la vénération qu'il a pour les productions de ſon propre eſprit.

Il commence cette méditation par un humble aveu qu'il fait à Dieu de ſes pechez, dont il appréhende que le déſordre ne bleſſe la beauté de l'ordre ; que la laideur ne lui faſſe horreur : aprés cette édifiante précaution, il fait avec confiance ſa priere en ces termes : O Jeſus, vous m'avez dit (dans « la méditation précedente) que « vous êtes l'ordre auſſi-bien que « la verité, & je l'ai crû : mais qu'- « ay-je conçû alors ! O mon uni- « que Maître, je ne fais que me « troubler moi-même, lorſque « vous ne m'éclairez pas : je veux « paſſer toutes les beautez ſenſi- « bles, pour m'élever juſqu'à vous... « O Jeſus, faites moi comprendre « comment vous êtes la verité & « l'ordre. Découvrez-vous à moi, « & que je ſçache préciſément ce « que c'eſt que j'aime avec tant d'ar- «

I.

M. 4. *p.* 48.

» deur... Cette priere achevée, il
la fait exaucer ſur le champ, en ſe
faiſant répondre le Sauveur, en
Pi 67. très-habile Malebranchiſte. Enfin,
la réponſe étant donnée telle qu'il
la ſouhaitoit, il chante ce Canti-
que d'action de graces : » O Jeſus,
» ordre, verité, lumiere, nourritu-
» re ſolide des eſprits, je vous dois
» mille actions de graces pour tous
» les biens que vous me faites ! O
» Paſteur de nos ames, qui habitez
» dans le plus ſecret de nôtre rai-
» ſon, & qui nous nourriſſez ſans
» ceſſe de la ſubſtance intelligible
» de la verité ; que tous les eſprits
» vous adorent & vous rendent gra-
» ces de vos bienfaits ! Hélas ! à
» quoi penſent les hommes ? Ils
» chantent vos loüanges, aprés que
» vous avez nourri leur corps de la
» chair des animaux, & des fruits
» de la terre ; & ils oublient de vous
» rendre graces, lorſque vous avez

nourri leur eſprit de vôtre ſub- «
ſtance... O Manne céleſte, vous «
êtes le pain des Anges, & les «
hommes charnels vous regardent «
comme une viande creuſe & lé- «
gere.. Vous renfermez dans vous «
tout ce qu'il y a de délicateſſe & «
de ſubſtance dans les mets les «
plus exquis, & ils vous préferent «
les porreaux, les oignons & les «
choux... A vous, ô verité in- «
telligible, qui pénétrez tous les «
eſprits de vôtre lumiere! &c. «

Je m'aſſûre qu'aprés un ſi beau début & une concluſion ſi extatique de ſa converſation avec la Sageſſe increée : il n'y a perſonne qui ne ſoit curieux de ſçavoir ce que le Verbe lui a révelé : ſans doute que ce ſont des choſes auſſi admirables que celles qu'entendit ſaint Paul, quand il fut ravi au troiſiéme Ciel ? On en va juger par la réponſe qu'il a reçûë, & dont il nous a fait part. En voicy la ſubſtance :

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [267] - 259
PUBLIC DOMAIN

p. 54. O mon Fils, fait-on dire au Verbe, lorſque tu vois que deux fois deux ſont quatre, & que deux fois fois deux ne ſont pas cinq, tu vois des veritez : car c'eſt une verité que deux fois deux ſont quatre, ou que deux fois deux ne ſont pas cinq ; mais que vois-tu alors, ſinon un rapport d'égalité entre deux fois deux & quatre, ou un rapport d'inégalité entre deux fois deux & cinq ? Ainſi les veritez ne ſont que des rapports : mais rapports réels & intelligibles... Or tous les rapports ſe réduiſent à trois genres : aux rapports entre les êtres créez : aux rapports entre les idées intelligibles : & aux rapports entre les êtres & leurs idées. Mais comme je renferme ſeulement en ma ſubſtance les idées intelligibles ; il n'y a que les rapports qui ſont entre ces idées, qui ſoient des veritez éternelles, immuables & neceſſaires. Le rapport d'égalité entre deux

fois deux & quatre, eſt une verité éternelle, immuable & neceſſaire.... Ainſi je ſuis la verité éternelle, parce que je renferme en moi-même toutes les veritez neceſſaires... & que je découvre aux eſprits ma ſubſtance, comme la verité ou la réalité intelligible, dont ils ſe nourriſſent.

Maintenant, afin que tu comprennes clairement que je ſuis l'ordre immuable & la Loy éternelle : il ſuffit que tu ſois perſuadé de deux veritez inconteſtables : La premiere, que mon Pere m'aime d'un amour neceſſaire... La ſeconde, que je renferme neceſſairement dans la ſimplicité de mon être, des perfections differentes ; puiſque je ſçai qu'il y a differentes perfections dans les créatures, & que je ne les puis connoître que par la difference des idées qui ſont en moi. Car enfin, ſi ce qui eſt en moi repréſentant corps, étoit en

tout ſens la même perfection que ce qui eſt en moi, repréſentant eſprit ; tu vois bien que je ne pourrois pas connoître la difference qu'il y a entre un eſprit & un corps... S'il eſt donc vrai que mon Pere m'aime par la neceſſité de ſa nature; & que je renferme dans l'infinité de ma ſubſtance, & dans la ſimplicité de mon être, des perfections differentes... Il eſt évident que mon Pere a neceſſairement plus d'amour pour ce qu'il y a en moi de plus parfait, que pour ce qu'il y a de moins parfait... & ſuppoſé que l'idée que j'ai de l'eſprit de l'homme, renferme cent fois plus de perfection, que celle que j'ai de ſon corps : il eſt neceſſaire que Dieu aime cent fois plus l'eſprit intelligible, que le corps intelligible, &c.

Réduiſons encore cette réponſe du Verbe Malebranchiſte, à de moindres termes; voilà ce qu'elle

nous apprend : 1°. Que deux & deux font quatre, & ne font pas cinq ; & que le Fils de Dieu eſt la verité éternelle, parce qu'il nous fait voir cela dans ſa ſubſtance. 2°. Que la ſubſtance Divine eſt compoſée de perfections fort differentes, dont les unes ſont cent fois plus excellentes que les autres : & que l'ordre immuable conſiſte, en ce que Dieu a neceſſairement cent fois plus d'amour pour certaines de ſes perfections, que pour les autres.

En verité, je ne ſçai ſi l'on doit rire, ou s'indigner, de voir qu'un homme ſoit capable de mettre ſérieuſement de tels diſcours dans la bouche de la Sageſſe incréée. Mais il faut que certaines gens ſe laiſſent étrangement ébloüir par le Phœbus, qui régne d'un bout à l'autre dans ces Méditations prétenduës Chrétiennes, pour donner dans toutes les bizarres opi-

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [271] - 263
PUBLIC DOMAIN

nions dont elles ſont remplies, ſans faire réfléxion ſur le faux & le badin de cet Ouvrage !

R.T. 1. l. 3. 2. p. c. 6. p. 220. 221. T. 2. p. 253. 255. &c. Ecl. 10. C. p... L'Auteut rebat ſouvent les mêmes choſes dans la ſeconde partie du troiſiéme Livre de la Recherche : dans le dixiéme Eclairciſſement ſur la nature des idées : dans le troiſiéme Entretien des Converſations, qu'il nomme Chrétiennes, & dans ſes autres Livres ; & par tout, il païe beaucoup de mots & d'imagination.

II. Il me ſemble qu'on a montré par d'aſſez bonnes raiſons, dans les Chapitres précedens, que les idées primordiales, les exemplaires intelligibles de la matiere, des figures, des nombres, & de quelqu'autre être créé que ce ſoit, n'étoient ni ne pouvoient être en Dieu, de la maniere que le prétend le P. M. que quand par impoſſible on les y ſuppoſeroit, nous ne pourrions pas pour cela les y voir, ſur tout dans

ſes

ſes principes : ainſi il eſt faux que nous voïons dans le Verbe le rapport d'égalité entre deux fois deux & quatre : ni celui d'inégalité entre deux fois deux & cinq. Il eſt encore plus faux que Jeſus-Chriſt ſoit la verité éternelle, dans le ridicule ſens que nous vient d'expliquer l'Auteur ; parce qu'il renferme en ſa ſubſtance les veritez ſemblables à celle-cy : deux fois deux ſont quatre, & deux fois deux ne ſont pas cinq : par conſequent, il eſt encore faux ce que dit nôtre Philoſophe : » Que les vûës abſtraites des veritez générales, ſoient « les efforts d'un eſprit qui s'attache à Dieu, & qui quitte les « corps. Que l'application à la Mé- « taphyſique & aux Mathémati- « ques, ſoit l'application de l'eſprit « à Dieu, la plus pure & la plus parfaite dont on ſoit naturellement « capable. Que lorſque l'eſprit voit « la verité : par exemple, que deux « *R. T. 1. l. 5. c. 5. p. 346.* *Ib.* *Ib. p. 343.*

» & deux ſont quatre : non-ſeule-
» ment il ſoit uni à Dieu, il poſſe-
» de Dieu, il voïe Dieu ; mais qu'il
» voïe auſſi en un ſens la verité
» comme Dieu la voit. D'ailleurs,
que peuvent ſignifier ces propoſi-
tions dans la bouche d'un homme,
qui dit que la diſtinction de natu-
rel & de ſurnaturel, eſt extrava-
T. 2. p. gante, & même dangereuſe dans la
309. Philoſophie d'Ariſtote ; parce que
Ecl. 15. cette diſtinction peut détourner de
Dieu ceux qui ne ſçavent pas (com-
me les Malebranchiſtes) conſulter
la verité : qui n'apporte de cette
diſtinction, qu'une explication fri-
vole, & accommodée à ſes prin-
cipes ; aprés quoi, ſe contentant
d'en inſinüer legerement une au-
tre plus veritable, il ajoûte d'un
tour de mépris & de raillerie, que
cela ſuffit pour conſerver une diſ-
tinction dont on appréhende peut-
être ſans ſujet la deſtruction ? Je
ne ſçai ſi le P. M. s'oppoſeroit trop

à la canoniſation de Platon, de Porphyre, de Zenon, d'Archimède, de Spinoſa même ; car très-certainement ces Perſonnages ſçavoient plus d'Arithmetique & de Géometrie, que la pluſpart des Saints du Martyrologe ; & par conſequent, ils étoient ſelon ſes principes beaucoup plus unis à Dieu, & le poſſedoient dès cette vie d'une maniere bien plus pure & bien plus parfaite, que tous ces grands Saints que nous honorons. Que le Péripateticien du premier Chapitre trouveroit encore d'autres beaux commentaires à faire ſur ce point du Malebranchiſme, & ſur les Paſſages qu'on vient de rapporter ; que tout cela reviendroit bien au plan qu'il s'eſt fait de la nouvelle Métaphyſique.

Mais, s'écrie le P. M. pour gagner au moins quelque choſe par le bruit, ſi cette verité que deux & deux ſont quatre, n'eſt pas dans

Dieu : il n'y a plus de veritez éternelles, neceſſaires & immuables ; on ne peut plus s'aſſûrer d'aucune choſe ; le fondement des ſciences eſt ruïné ; le pyrrhoniſme eſt établi : tout eſt perdu ; car..... Tout beau, ces grandes clameurs font perdre le ſang froid ſi neceſſaire pour raiſonner juſte.

III. *Ci-deſſus, Ch. 3. examen du 3. article. n. VI.* J'ai déja expliqué en quel ſens & comment les idées des choſes étoient néceſſaires, éternelles & immuables, & par conſequent, comment il y avoit auſſi des veritez neceſſaires, éternelles & immuables, ſans qu'on vît Dieu, & ſans que la ſubſtance Divine fût un ouvrage mal aſſorti d'une infinité de differentes pieces. J'explique maintenant, comment tous les hommes voïent en eux-mêmes ces veritez, & ſont obligez d'en convenir également, ſans que pour cela il ſoit neceſſaire qu'ils contemplent une raiſon univerſelle qui les éclaire tous.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [276] - 268
PUBLIC DOMAIN

Suppose que j'apperçoive dans mes sensations l'étenduë, les figures & les nombres, de la maniere que j'ai exposée dans le quatriéme Chapitre ; maniere appuïée sur le sentiment interieur, & prouvée à chacun par sa propre experience : je dis que tous les hommes, de quelque païs & de quelque nation qu'ils soient, doivent avoir les mêmes idées d'étenduë, de figures & de nombres ; parce que les ames de tous les hommes étant de même espece, & unies de la même façon & selon les mêmes Loix, à des corps tous semblables ; tous aussi reçoivent des objets qui frappent leurs sens des impressions, & ensuite des sentimens semblables, qui par consequent renferment & présentent à chaque esprit les mêmes idées de la maniere que nous avons expliqué ; aussi bien qu'ils leur font appercevoir les mêmes qualitez sensibles. Or tous les hom- *Ci-dessus, Ch. 4. n. IX.* *Ib.*

mes aïans ainſi les mêmes idées, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils voïent entre ces idées les mêmes rapports, puiſque ces idées les ont veritablement; comme celui d'égalité entre deux fois deux & quatre, & d'inégalité entre deux fois deux & cinq; il les apperçoivent ces rapports précis & clairs dans leurs idées: comme ils apperçoivent le rapport confus d'une grande à une petite douleur de même eſpece; & les differences des ſenſations de lumiere & de couleurs, d'avec celles qu'excitent les ſons. Il
C.E 3 p. 113. n'eſt pas non plus étonnant qu'ils conviennent des proprietez de ces idées; par exemple, qu'une boule eſt diviſible, & que ſi le plan coupant paſſe par le centre, il la diviſe en deux parties égales: puiſque c'eſt la même choſe de voir qu'une boule eſt étenduë, & de voir qu'elle eſt diviſible: & c'eſt auſſi la même choſe qu'un plan diviſant paſſe

par le centre d'une ſphere, & qu'il la diviſe en deux hémiſpheres égaux. Et quand le P. M. nous dit qu'il eſt abſolument neceſſaire que la ſubſtance de Dieu découvre par elle-même & dans elle-même ces idées & leurs rapports intelligibles à toutes les intelligences : c'eſt comme s'il diſoit, qu'il eſt abſolument neceſſaire que la même ſubſtance de Dieu, ſoit verte, rouge, & jaune, froide & chaude, &c. & que nous appercevions en elle toutes ces qualitez ſenſibles ; puiſqu'il paroît aſſez conſtant que tous les autres hommes de tous païs & de toutes nations, voïent à-peu-près comme nous, nos campagnes vertes au mois de Mai, nos moiſſons jaunes au mois d'Août, nos vendanges rouges en Septembre ; qu'ils entendent du ſon, lorſqu'on bat le tambour ; qu'ils ſentent le froid en hyver & le chaud en eſté. Le P. M. me répondra que

V R. T. 2. p. 253. Ecl. 10.

ces ſenſations ſont des modifications de l'ame de chaque homme ; au lieu que nos idées ſont fort diſtinguées de nos modalitez. Mais premierement, c'eſt la queſtion ; car je prétens moi, que nos idées ſont autant des modalitez de nôtre eſprit, que nos ſenſations : & j'ai, ce me ſemble, démontré la fauſſeté de l'opinion Malebranchiſte, ſur la prétenduë réalité abſoluë de nos idées, & leur exiſtence dans Dieu. Mais ſecondement, d'où nôtre Auteur ſçait-il que les ſenſations ſont des manieres d'être de l'ame, lui qui proteſte que ce n'eſt pas le ſentiment interieur qui le lui apprend ? Il ne peut pas non plus le conclure, comme il fait, de l'idée de l'étenduë ; car il eſt impoſſible de voir les manieres d'être d'une ſubſtance, dans l'idée d'une autre ſubſtance toute differente. Comment dans ſes principes ſe démêleroit-il donc des viſions de quelque imagina-

R. T 2. p. 171.

tion auſſi vigoureuſe que la ſienne, qui prétendroit par ſes propres raiſons, que les couleurs & les ſons, la chaleur & la froideur, &c. ſeroient dans Dieu auſſi bien que le cercle & le quarré, que les nombres 2. 4. 8. 10. mais d'une maniere également ſpirituelle, & que nous ne pouvons comprendre; & le prouveroit à ſon exemple, parce que tous les hommes de tous païs apperçoivent de la même maniere ces qualitez ſenſibles; & qu'ainſi c'eſt une neceſſité qu'ils les apperçoivent tous dans une ſubſtance univerſelle, qui les poſſede? *Ib p. 253. Ecl. 10.*

IV. Venons préſentement à ce qui regarde l'ordre immuable. On a déja ſouvent remarqué, & il n'eſt que trop évident par ſoi-même, qu'on ne peut dire ſans abſurdité, que la ſubſtance de Dieu ſoit compoſée de perfections réelles differentes: enſorte qu'il y ait réellement dans elle quelque choſe de

plus parfait, & quelque chose de moins parfait ; que Dieu aime cent fois plus quelque chose qui est en lui ; que quelqu'autre chose qui est également en lui ; en un mot, que des êtres intelligibles très-réels, aïent en Dieu une existence necessaire, & ne soïent pas en tous sens également parfaits, soient mêmes tous differens, & n'aïent rien de commun. Voilà donc le fondement de l'ordre immuable renversé : ou plûtôt l'ordre, tel que l'imagine nôtre nouveau Philosophe, est la plus monstrueuse de toutes les chyméres.

R.T 1 l. 3. 2 p. c. 3. p. 209 T. 2. p. 258. 259. Etl. 10. E. 2. p 43 44. &c.

Néanmoins, souffrons, si on le veut, pour quelque temps, cette chymére : s'ensuivra-t-il que nous voïons cet ordre dans le Verbe, comme le prétend l'Auteur ? nullement ; & il se contredit même par cettre prétention. La preuve en est aisée. Il fait consister l'ordre dans les rappors de perfection qui sont entre les idées des Etres, ou des manieres d'être de differentes

natures : » ces rapports, dit-il, ſont l'ordre : ce ſont des veritez, & en même temps des Loix immuables & neceſſaires ; des régles inviolables de tous les mouvemens des eſprits créez : parce que Dieu s'aimant néceſſairement, il aime davantage ce qui eſt en lui qui renferme plus de perfection, que ce qui en renferme moins : & nous aïant créez à ſa reſſemblance, il veut que nous aimions auſſi davantage ce qui mérite plus d'être aimé, que ce qui le merite moins. Sur quoi voicy comme je raiſonne. Par conſequent, afin que nous viſſions l'ordre dans la ſubſtance Divine ; il faudroit que nous viſſions les perfections de cette ſubſtance, qui ſont repréſentatives des êtres, & que nous découvriſſions dans Dieu, les idées des differentes natures qui ont ces rapports de perfection dans leſquels conſiſte l'ordre : or le P. M. qui ne reconnoît point au

M. 4. p. 51. &c. Ib. p. 62. R. T. 2. p. 259. Ecl. 10. R. T. 1. l. 3. 2. p. 7. p. 223.

monde d'autres êtres ni d'autres natures que l'eſprit & le corps ; enſeigne par tout que nous ne voïons point en Dieu l'idée de l'eſprit, ou la perfection intelligible qui repréſente la nature ſpirituelle : donc il eſt obligé d'avoüer que nous ne voïons pas en Dieu les rapports de perfection qui ſont entre l'idée de l'être ſpirituel, & l'idée de l'être corporel, ni ceux qui ſont entre les idées des manieres d'être de ces deux ſubſtances : puiſque pour voir les rapports de ces idées, il faudroit voir les idées mêmes qui ont ces rapports : il faudroit voir en Dieu & l'idée de l'eſprit & l'idée du corps : il faudroit y découvrir & les idées de telles manieres d'être de l'eſprit, & les idées de telles manieres d'être du corps ; car il eſt clair qu'on ne peut voir le rapport qui eſt entre deux choſes, ſi on ne voit les deux choſes. Donc il faut qu'il avoüe encore, puiſque

ces rapports ſont l'ordre même, que nous ne voïons point l'ordre en Dieu : & qu'ainſi il ſe contredit quand il prononce en termes formels : » qu'étant faits pour Dieu nous voïons cet ordre en lui ; cet « ordre, dis-je, qui eſt le rapport de l'eſprit intelligible au corps intelligible ; car il eſt à remarquer, que ſon exemple de l'eſprit & du corps, eſt ſon exemple favori, qu'il apporte le plus ſouvent pour prouver que nous découvrons en Dieu la beauté de l'ordre : c'eſt même le ſeul qu'il puiſſe apporter en rigueur ; car cet Auteur reconnoiſſant, comme l'on a veu, qu'il n'y a que ces deux êtres dont nous aïons quelque connoiſſance ; il s'enſuit que tout l'ordre que nous pourrions connoître, ſe réduiroit, ſelon lui, aux rapports mutuels de ces deux ſeules ſubſtances, & de leurs modalitez.

Ib. *p.* 259. *Ecl.* 10.

Ib.

Aprés ces deux réfléxions, que

l'ordre du P. M. eſt une chymére, & que ſon Auteur ne peut pas même prétendre que nous le voïons en Dieu, ſans ſe contredire aſſez groſſierement lui-même : qu'on liſe ces magnifiques éloges qu'il en fait dans tous ſes Livres : ces belles & triomphantes concluſions ſur la maniere d'agir de Dieu, qu'il tire de ce principe : ces pathétiques Sermons qu'il fait contre ceux qui ne veulent pas s'y conformer ; & ſans doute l'on ſera ſurpris que ce Philoſophe bâtiſſe de ſi grandes choſes ſur rien ; cela apprendra du moins qu'il eſt bon de ne pas croire ſur ſa parole, qu'il voïe toutes les merveilles qu'il ſe vante de voir.

V. Mais quoi, me dira-t-on, eſt-ce qu'il n'y a pas effectivement un ordre, une loy naturelle qui oblige toutes les créatures raiſonnables, & que Dieu veut neceſſairement que nous ſuivions ? Sans doute il y a une telle loy : mais cette

loy ne conſiſte point dans des rapports de perfections Divines qui ſoient réellement differentes & inégales dans Dieu même : mais cette loy, les hommes ne la liſent point immédiatement, & directement dans la ſubſtance du Verbe.

Cette Loy n'eſt autre choſe que la lumiere naturelle que toute créature raiſonnable trouve en ſoi-même, & qui, pour peu qu'elle veüille y faire attention, l'éclaire ; premierement ſur les devoirs généraux ; ſecondement ſur les concluſions pratiques qu'elle en doit tirer, ſelon les conjonctures où elle ſe trouve. Cette Loy, c'eſt la raiſon que Dieu nous a donnée en partage pour nous conduire de la maniere qu'il convient, par rapport à l'Auteur de nôtre être, par rapport à nous-mêmes, par rapport aux autres hommes avec qui nous vivons. C'eſt cette lumiere de la raiſon qui nous dicte qu'il faut ho-

norer Dieu, le craindre, & l'aimer par dessus toutes choses; ne point violer les droits de nôtre prochain; préferer, par rapport à nous-mêmes, les biens de l'esprit à ceux du corps; la vertu au plaisir, &c.

Cette Loy, est une loy naturelle, parce qu'elle est fondée sur la nature même des choses, à l'égard desquelles elle nous prescrit des regles de conduite: sur la nature de Dieu souverain être & souverain bien: sur la nature du prochain nôtre semblable: sur la nature de l'esprit, substance plus noble que le corps: sur la nature du corps, substance inferieure à l'esprit. Par consequent cette Loy est immuable; car les natures ou essences des choses ne peuvent changer: elle est necessaire par la même raison; & parce que Dieu, Auteur de la nature, & la souveraine raison en ordonne l'observation par

un acte neceſſaire de ſa divine volonté : elle eſt éternelle, parce qu'il n'a jamais pû, & il ne pourra jamais y avoir de créatures raiſonnables exemptes de cette Loy.

Au reſte, nous connoiſſons l'excellence de la nature de Dieu, en nous élevant à lui par la conſideration de ſes Ouvrages. Nous ſentons que la partie ſpirituelle de nôtre propre être, vaut mieux que la partie corporelle : enfin, nous avons mille preuves que les autres hommes ne ſont point d'une nature inferieure à la nôtre.

Je veux bien auſſi qu'on appelle cette Loy naturelle, l'ordre immuable, ou, ſi l'on aime mieux, qu'on donne ce nom aux rapports de perfection qui ſont entre les natures mêmes : rapport de diſtance infinie entre Dieu & les créatures : rapport d'égalité ou de reſſemblance entre la nature d'un homme, & celle d'un autre homme : rapport

d'inégalité entre l'eſprit beaucoup ſuperieur au corps, & le corps d'autant inferieur à l'eſprit. Qu'on ajoûte encore, ce qui eſt très-vrai, que Dieu nous donne un penchant naturel à garder cette Loy; nous porte à l'obſerver, par la ſatisfaction
Ib. interieure dont il récompenſe nôtre fidelité; nous punit lorſque nous
Ecl. 10. & *M.* 4. *p.* 64. la violons, par des remords & de ſecrets reproches de nôtre raiſon; qu'il nous inſpire de l'amour pour l'ordre, entendu comme nous le venons d'expliquer: qu'on diſe encore à la bonne heure, que c'eſt par cet amour & par ce goût naturel de l'ordre, qu'on ſe ſent choqué & indigné lorſque dans une aſſemblée un mal-honnête hom-
Ib. me veut, ou par ſes manieres ou par ſes diſcours, s'attirer l'attention ou le reſpect qu'il doit lui-même à une autre perſonne, qui a plus de qualité ou de merite que lui: je ne m'oppoſerai point à tout cela.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [290] - 282
PUBLIC DOMAIN

Mais qu'on ne prétende pas avoir fait de bonnes difficultez contre cette courte expoſition du ſentiment commun des perſonnes ſenſées, ſur la Loy naturelle; lorſqu'on aura ſeulement beaucoup crié, que ſi cela étoit ainſi, nôtre raiſon ſeroit *lumiere illuminante*, au lieu qu'elle ne doit être que *lumiere illuminée*; que nôtre nature qui n'eſt que corruption, ſeroit l'ordre même, &c. Le bon ſens mépriſe ces objections, & s'étonne que ceux qui les forment, n'en voïent pas le foible, eux qui voïent tout en Dieu, comme Dieu même.

CHAPITRE VIII.

De l'autorité de ſaint Auguſtin.

APrés avoir montré, comme je croi l'avoir fait, la fauſſeté des opinions du P. M. touchant la veuë immédiate & directe qu'il s'eſt imaginé que nous avions dès cette vie, de la ſubſtance de Dieu; touchant la nature même de Dieu; touchant la nature des idées; touchant la veuë des veritez éternelles, de l'ordre immuable, de toutes choſes généralement, & même des corps en Dieu. Aprés avoir expoſé les abſurditez, les contradictions, les conſequences dangereuſes que renferme cette étrange Doctrine. Il me ſemble que les perſonnes judicieuſes ne pourront voir ſans quelque indignation, que l'Auteur entreprenne de mettre

toutes ces rêveries ſur le compte de ſaint Auguſtin. Pour ceux qui ſeroient entêtez du Malebranchiſme, juſqu'à croire ſur la parole de leur Docteur, qu'effectivement ce grand Saint a été dans tous les mêmes ſentimens qu'eux : ils ne devroient pas du moins trouver mauvais qu'en ce cas, nous diſſions de lui en particulier, ce que le P. M. ne craint point de dire de tous les SS. PP. enſemble, par rapport à l'efficace des cauſes ſecondes ; ſçavoir, que quand il auroit favoriſé les opinions de la nouvelle Métaphyſique, on ne ſeroit peut-être point obligé d'avoir égard à ſon ſentiment, s'il ne paroiſſoit qu'il euſt examiné avec ſoin cette queſtion : j'ajoûte moi, que ſans *peut-être*, on devroit abſolument ne point déferer à ſon autorité, maintenant qu'on eſt convaincu que cette Philoſophie eſt une très-pitoïable, & très-dangereuſe Philoſophie.

R. T. 2. p. 317. Eclair. 15.

Mais, graces à Dieu, nous n'en ſommes pas réduits là ; puiſqu'il eſt très-certain que ſaint Auguſtin n'a jamais été dans le Syſtéme Malebranchiſte. Pour le prouver, il eſt à propos d'examiner quelles ont été les vraïs penſées de ce Pere, ſur ce qui pourroit avoir rapport aux matieres dont il s'agit : & afin de les découvrir plus ſeurement, je prie qu'on me permette de reprendre en peu de mots, la choſe de plus haut.

I. L'Hiſtoire de la vie de ſaint Auguſtin eſt aſſez connuë, pour que peu de gens ignorent qu'il vint au monde dans un temps où la Philoſophie étoit autant à la mode qu'elle euſt jamais été. Les heureux progrez de la Doctrine de Jeſus-Chriſt, que les Chrétiens ſoûtenoient avec raiſon, être la ſeule veritable ſageſſe, au prix de laquelle toute la ſageſſe Païenne n'étoit que folie ; avoient animé les anciennes

Sectes des Philoſophes à s'élever de concert contre celle-cy : & il s'en étoit encore formé par le mélange de la Philoſophie Païenne avec le Chriſtianiſme, de nouvelles d'autant plus monſtrueuſes & plus extravagantes, qu'elles prétendoient accorder des choſes infiniment oppoſées, & tout-à-fait incompatibles. Au reſte, toutes ces écoles d'erreur avoient cela de commun, qu'elles ſe propoſoient toutes de chercher la verité, dont la connoiſſance & l'amour fiſſent le ſolide bonheur & le parfait contentement de l'homme dans cette vie. Toutes même ſe vantoient de l'avoir trouvée & miſe de leur côté; excepté les ſeuls Académiciens, qui faiſoient profeſſion de ne reconnoître rien pour certain, ſinon qu'on ne pouvoit découvrir avec certitude aucune verité.

Dans ces conjonctures, il étoit naturel qu'Auguſtin qui avoit l'eſ-

prit fort vif & fort curieux, prist quelque parti. Heureux, si docile aux sages conseils de Monique, il se fust d'abord & uniquement attaché à la Doctrine de l'Eglise Catholique : mais le feu de l'âge, & le libertinage de son cœur, l'éloignoient du Roïaume de Dieu, & la simplicité de l'Evangile & de ceux qui le suivoient, ne s'accommodoit ni avec le goût qu'il avoit pris dans la lecture des Orateurs prophanes, ni avec une secrette passion de se distinguer, & d'obtenir quelque rang parmi ceux qui passoient alors pour les grands génies & les beaux esprits du temps.

La Secte des Manichéens, fort répanduë dans l'Afrique, étoit bien plus conforme à toutes ses inclinations : elle avoit, & de quoi flatter la vivacité de ses passions par l'entiere liberté qu'elle leur donnoit, & de quoi piquer la curiosité de son esprit, par un langage aussi séduisant

duiſant qu'extraordinaire, ſous lequel ces hommes charnels & impies affectoient de couvrir mille & mille myſtéres : mais myſtéres d'iniquité. Ils avoient toûjours ce mot à la bouche, verité, verité ; & ils promettoient de la faire voir à leurs Diſciples. *Confeſſ. L. 3 c. 6.*

Auguſtin eut donc le malheur de donner dans leurs pieges dès l'âge de dix-neuf ans, & d'y demeurer environ juſqu'à ſa vingt-neuviéme année, dans laquelle il eut occaſion de pratiquer à Cartage le fameux Fauſte, l'un des principaux Chefs du parti, de qui il eſperoit recevoir quelques éclairciſſemens ſur pluſieurs doutes que lui avoit fait naître la lecture des Philoſophes, à laquelle il s'étoit fort adonné pendant les dix dernieres années. Mais il s'apperçut bien tôt que cet homme avoit plus d'enflûre & de préſomption, que de veritable ſcience, & il ſe convain- *L. 4. c. 1. L. 5. c. 3. 5. c. 7.*

quit qu'il s'étoit trompé en suivant des trompeurs.

Ainsi dégoûté du Manichéisme, il va à Rome : & là, fatigué de tant d'inutiles recherches qu'il avoit
8 & 10. fait sans pouvoir se contenter l'esprit, & faisant réfléxion qu'il avoit lû & médité quantité d'Ouvrages de differens Philosophes, qui n'avoient eu sur lui d'autre effet, que de multiplier & augmenter ses doutes, sans l'éclairer sur rien ; il lui vint en pensée que de toutes les
L. 4. c. 1. Philosophies, la plus raisonnable étoit celle des Académiciens, qui
L. 5. c. 3. soutenoient, que les hommes se fatiguoient en vain dans la Recherche de la verité : parce qu'ils ne
L. 6. c. 4. pouvoient jamais parvenir à la trouver. Ce nouveau Systéme lui plût, & il le goûta tellement, que malgré les discours de saint Ambroise qu'il entendit à Milan, où il étoit allé de Rome : malgré l'estime singuliere qu'il avoit conçûë de l'éru-

dition & de la ſainteté de ce grand Evêque, il demeuroit toûjours dans l'incertitude, n'étant plus Manichéen à la verité, mais n'étant pas pour cela Catholique. Peut-être même auroit-il joüi dans ce dernier parti qu'il avoit pris, d'une funeſte tranquillité, ſi les prieres & les larmes de ſa ſainte Mere n'avoient engagé Dieu à ne pas laiſſer en repos cet enfant Prodigue.

Telles étoient les diſpoſitions d'Auguſtin, lorſqu'il eut, pour la premiere fois, occaſion de lire quelques Ouvrages des Platoniciens, qui étoient peut-être les ſeuls Philoſophes dont il n'eût encore rien veu : parce qu'il avoit négligé dans ſes premieres années, l'étude de la langue Greque. Dieu permit, à ce qu'il dit lui-même, qu'un homme de cette Secte les lui mît entre les mains, traduits en Latin. Il les lût avidement ; & comme il avoit l'eſprit fort ſubtil, & naturel-

L. 7. c. 9.

c. 10.

c. 20.

lement amateur des choſes abſtraï-
tres, la Doctrine de Platon l'ébloüit
& le charma ; elle lui fut une oc-
caſion de rentrer plus ſérieuſement
que jamais en lui-même ; elle ré-
veilla ſa paſſion pour la recherche
de la verité.

Cette inclination qu'il avoit con-
çûë pour la Doctrine Platonicien-
ne, le diſpoſa d'abord à la trouver
conforme à l'Ecriture-Sainte, ſur
ce qui regarde la nature de Dieu,
& de l'eſprit ; & cette conformité
qu'il aimoit à trouver entre Platon
& les Auteurs ſacrez, accommo-
doit ſi bien dans ces commence-
mens, d'un côté, le deſir qu'il con-
ſervoit encore de pénétrer dans les
myſtéres de la Philoſophie, & d'un
autre, les ſecrets mouvemens que
la grace lui inſpiroit pour le porter
à embraſſer tout de bon le verita-
ble chriſtianiſme ; que ſon cœur
commençant à être d'accord avec
ſon eſprit, il s'applaudiſſoit d'avoir

enfin rencontré ce qu'il cherchoit vainement depuis tant d'années. L'autorité de l'Ecriture, pour laquelle il gardoit toûjours une secrette vénération, justifioit sa prévention pour le Platonisme : & l'éclat où étoit la Philosophie de Platon, soutenoit & augmentoit l'estime qu'on lui avoit inspirée dès son enfance pour l'Ecriture-Sainte. Il ne tarda donc guéres à prendre plus de goût à la lecture des Livres sacrez, qu'il n'en avoit jamais eu. Il y trouva (sur tout dans les Epîtres de saint Paul) beaucoup de choses que ne lui avoient point encore appris les Livres des Platoniciens, mais qui ne firent qu'augmenter son attachement pour cette Philosophie ; persuadé qu'il étoit, qu'elle avoit été l'instrument dont Dieu s'étoit servi pour le retirer de ses égaremens & l'appeller à lui. Et il paroît par la suite de ses Ecrits, qu'aprés sa conver-

sion, qui arriva dans ces conjonctures, il conserva tout le reste de sa vie ces préjugez avantageux au Platonisme.

Car il continua à lire Platon lui-même, & les Platoniciens qui étoient alors en réputation ; sçavoir Plotin, Jamblic, Porphyre, Apulée ; & il les goûta si fort, qu'il préfera infiniment toutes les parties de leur Philosophie, à toutes les autres tant anciennes que modernes : qu'il crût devoir, dans les matieres Théologiques, traiter avec eux préferablement à tous les autres ; parce qu'ils avoient seuls l'avantage d'avoir mieux pensé de Dieu, créateur du Ciel & de la Terre. Il fut persuadé que ces grands Philosophes, quelque nom qu'on leur donnast, quoique celui de Platoniciens leur convînt le mieux, avoient approché du Christianisme plus que tous les autres ; qu'ils auroient même eu peu de chose à changer dans

De civitate Dei. L. 8. C. 5. 6. 7. 8. 10. 11. 12.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [302] - 294
PUBLIC DOMAIN

leur Doctrine, pour devenir Chrétiens : *Paucis mutatis verbis atque ſententiis, Chriſtiani fierent.* L. de verâ Rel. c. 4.

Il conçût en particulier une ſi haute idée de Platon, & du rapport de ſes Livres avec l'Ecriture-Sainte, qu'il dit qu'on ſe trouve ſurpris, lorſqu'on voit en les liſant, qu'il a penſé de Dieu d'une maniere très-conforme à la verité de nôtre Religion : *Mirantur cùm legunt, Platonem de Deo iſta ſenſiſſe quæ multùm congruèrе veritati noſtræ Religionis agnoſcunt.* De civit. L. 8. c. 11. Soit, ajoûte-t-il, que Platon euſt lû les Livres de Moïſe ; ſoit que Dieu, comme dit l'Apôtre, le lui euſt manifeſté par la veuë & la conſideration des créatures. On ne peut douter qu'il n'ait auſſi eſtimé Porphyre en pluſieurs choſes ; il en parle comme d'un homme de beaucoup d'eſprit : *Homo iſte non mediocri ingenio præditus.* Ib. L. 10. c. 32. Il dit qu'il a corrigé Platon ſur des points impor-

lb. c. 30. & l. 22. c. 26 7. l. 10. c. 23

tans ; *nonnulla & non parva emendavit.* Il trouve même dans lui la Trinité des personnes en Dieu assez bien marquée. *Quæ autem dicat esse principia tanquam Platonicus, novimus ; dicit enim Deum Patrem, & Deum Filium, quem græcè appellat paternum intellectum vel paternam mentem. De spiritu autem sancto, aut nihil, aut non apertè aliquid dicit ; quamvis quem alium dicat horum medium, non intelligo.... nimirum hoc dixit, ut potuit, sive ut voluit, quod nos spiritum sanctum, nec Patris tantùm, nec Filii tantùm, sed utriusque Spiritum dicimus.*

Ce n'est pas néanmoins que je prétende que saint Augustin se soit absolument livré à toutes les opinions de Platon, jusqu'à travailler à accommoder la Religion Chrétienne à cette Philosophie, comme a osé l'avancer, de lui & des au-

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [304] - 296
PUBLIC DOMAIN

tres Peres des premiers ſiécles, l'impie Auteur d'un Livre intitulé, le Platoniſme dévoilé; dont le ſçavant Pere Baltus a montré l'ignorance. En effet, il ne faut pas avoir beaucoup lû ſaint Auguſtin, pour ſçavoir qu'il refute une infinité d'erreurs des Platoniciens, & qu'il déſapprouve en eux généralement tout ce qui ne lui ſemble pas conforme à l'Ecriture & à la Foy de l'Egliſe: & pour être convaincu qu'il mépriſoit ſouverainement tous les Philoſophes Païens, & Platon en particulier, en comparaiſon des Auteurs ſacrez. Qui de vous ne ſe moqueroit pas de moi, dit ce Pere en parlant aux Chrétiens, ſi je lui parlois de la ſorte; croïez cela, parce que Platon l'a dit: *Si dicam vobis; credite, hoc dixit Plato; quis veſtrûm non irridebit me?* Car, dit-il encore, qu'eſt-ce que Platon, Pythagore, Ariſtote, comparez à l'Evangile? Ils ſemblent à

Enarr. in Pſal. 103 ſur la fin.

Enarr. in Pſal [illegible]

la verité dire quelque choſe, lorſqu'on ne les compare pas à la pierre fondamentale de l'Egliſe: & ainſi, lorſque nous trouvons qu'ils ont dit quelque choſe qu'a dit Jeſus-Chriſt, nous les loüons; mais nous ne les ſuivons pas, nous ne ſuivons que Jeſus-Chriſt, la verité même qui étoit avant eux. *Tamdiu videntur aliquid dicere, donec comparentur petræ: propterea ſi inventus fuerit aliquis eorum hoc dixiſſe quod dixit & Chriſtus, gratulamur ei; non ſequimur illum: ſed prior fuit ille quam Chriſtus? falſè: ſi quis vera loquitur; prior eſt, quàm ipſa veritas?*

Or, que veus-je conclure, & du récit que je viens de faire des égaremens de ſaint Auguſtin, dans la recherche de la verité, & des préjugez favorables aux Platoniciens; ſur tout à Platon lui-même, & à Porphyre, que j'ai montré qu'il avoit conçû dès le temps

de ſa converſion, & conſervé pendant le reſte de ſa vie ? Le voicy,

C'eſt qu'il n'y a pas lieu de douter que ce n'ait été là la ſource des opinions particulieres qu'a eu ce Pere, touchant la nature & la connoiſſance de la verité; & que la perſuaſion où il étoit que l'Ecriture-Sainte lui avoit fait trouver le vrai ſens de la Doctrine Platonicienne, & fourni de quoi la perfectionner, ne l'ait porté à former un ſyſtéme qu'on voit répandu dans pluſieurs de ſes Livres, & que je vais tâcher d'expoſer icy. Pour plus grande clarté, je le diviſe en deux parties, dont la premiere, qui regarde la nature de la verité, ſe reſſent davantage du pur Platoniſme; la ſeconde, qui enſeigne les moïens de rendre l'ame capable de contempler la verité dans elle-même, ſemble faire alluſion à la Théurgie de Porphyre, qui étoit une maniere de purifier l'ame par certaines con- *De civit. L. 10.* II.

6 9 10 22 23 32. ſécrations magiques qui devoient la rendre propre à voir les Dieux : purification que ce Philoſophe, tantôt promettoit d'apprendre comme la tenant lui-même des Caldéens ; tantôt aſſûroit n'avoir point encore été trouvée de perſonne, & n'être pas venuë à ſa connoiſſance : & dont il diſoit bien des choſes myſtérieuſes, inintelligibles, & quelquefois contradictoires.

Dans la premiere partie de ſon Syſtéme.

1°. Saint Auguſtin ſemble ſuppoſer, comme une choſe inconteſtable, que Platon a fort bien penſé de la nature de Dieu : qu'il l'a connû incorporel, ſuperieur à tous les eſprits, premier principe, ſouveraine verité, ſouverain bien, ſouverain Etre, immuable, ſimple dans ſon eſſence, & poſſedant toutes les perfections ; celui duquel ſeul la poſſeſſion peut rendre l'homme heureux, & que la vraïe ſa-

L. 8. c. 5 6 7. 8. 9. 10.

geſſe conſiſte à connoître, à aimer & à imiter.

2°. Il paroît encore aſſez perſuadé, comme on a veu cy-deſſus, que les vrais Platoniciens n'avoient pas penſé de la Trinité des perſonnes en Dieu, d'une maniere fort differente de ce que nous en enſeigne la Foy; quoique ces Philoſophes ſe ſoient expliquez en des termes peu exacts, faute d'avoir comme nous, une regle ſeure pour meſurer leurs expreſſions, leſquelles étoient capables d'offenſer des oreilles religieuſes. *Quæ dicat (Porphyrius) eſſe principia tanquam Platonicus, novimus, &c. liberis enim verbis loquuntur Philoſophi, nec in rebus ad intelligendum difficillimis offenſionem religioſarum aurium pertimeſcunt: nobis autem ad certam regulam loqui fas eſt, &c.*

3°. Dieu ou le Verbe étant appellé dans l'Ecriture, verité, ſa-

gesse, lumiere qui éclaire les hommes, qui leur enseigne la science, qui parle à l'homme dans l'interieur de son ame, &c. Saint Augustin a crû que le monde intelligible de Platon, n'étoit dans la pensée de ce Philosophe autre chose, que la raison même éternelle & immuable, le Verbe divin, la sagesse du Pere, par qui a été fait le monde sensible : *Nec Plato quidem in hoc erravit, quia esse mundum intelligibilem dixit... mundum quippe intelligibilem nuncupavit ipsam rationem sempiternam atque incommutabilem quâ fecit Deus mundum :* où l'on peut remarquer en passant, que le P. M. a tort de dire dans la Préface des Entretiens, » que si Platon n'avoit » point crû que les idées étoient sé» parées de l'essence Divine, com» me on l'en accuse, saint Augus» tin en cela seroit Platonicien ; car on voit qu'il ne tient point à cela

L. 1. retract. c. 3.

L. contra Academicos c. 17.

De Ordine l. 1. c. 11.

L. 2. c. 19

Ep. 120. ad Nebridiû. c. 3. 4.

que saint Augustin ne soit Platonicien.

4°. Le même Saint a crû, par la même raison, que la verité, la justice, la sagesse étoit le Verbe même; c'est-à-dire, l'Etre même de Dieu ou du Verbe; parce que le Verbe, Jesus-Christ, est appellé dans l'Ecriture, verité, justice, sagesse: *Si aliquid est excellentius (veritate) ille potiùs Deus est; si autem non est jam ipsa veritas Deus est Anima vigebit per incõmutabilem veritatem, qui Filius Dei unicus est.* L. 2. de lib. arbitr. c. 8. 9. &c. 15. De util. cred. c. 15. Ep. 120. L. de Magistro.

5°. Il place les idées, ou les formes exemplaires de toutes choses, que Platon passe pour avoir appellé le premier du nom *d'idées*, dans l'entendement Divin; *in intelligentiâ divinâ, in mente Creatoris.* Il prétend de plus, que c'est dans Dieu ou dans la verité que résident, & la beauté de la justice à laquelle on doit conformer sa vie, & les régles des mœurs: ou plû- L. de verâ Rel. c. 19. De quant. animæ c. 34. Ep. 222. ad consent. &c. L. des 83. qq. q. 46. Solil. l.

L. de ord. l. 2. c. 19. Serm 38. de verbis Domini c. 2. Confess. l. 18. c. 12. De trinit. l. 8. c. 9. L. 14. c. 15. L. 2. de lib. arb. c. 8. 9. 10. & suiv. L. de Mag. c. 11. 12. de quant. anim. c. 23. 24. 25. 26. 27. L. 9. de trinit. c. 6.

tôt, il veut que cette justice & cette Loy éternelle, cette beauté primitive, soit Dieu même.

6°. Enfin, il met une grande difference entre les sens & la raison; le sentiment & l'intelligence; entre les objets sensibles & les objets intelligibles. Il enseigne que ce n'est que par la raison & l'intelligence, que nous pouvons juger sainement & selon la verité: que les beautez qui nous frappent dans les objets sensibles, ne sont pas la premiere beauté, la beauté immuable & qui ne peut être comparée aux beautez créées.

Voilà, à peu prés, ce qui regarde la premiere partie du systéme qu'on s'est proposé de développer, & qui est manifestement un peu infectée du langage & des opinions Platoniciennes. Je réduis la seconde, aux articles suivans.

L. 8. de civit. c. 6. L. 12. de Gen. ad lit. c. 24. Ep. 222. ad Consentium.

pourquoy infectée? y a t il du mal?

10. Quoique la sagesse éternelle, le Verbe de Dieu, la verité, le Maître interieur, soient présens par tout; quoique le soleil qui éclaire les vrais sages, luise également pour tous les hommes, néanmoins il y en a très-peu qui sçachent écouter ce Maître, qui soient capables de connoître cette verité, qui puissent regarder ce soleil & recevoir ses raïons: *Ista videre paucorum est, sapientia non se sinit videri nisi paucissimis & electissimis amatoribus suis*, parce qu'il y en a peu qui n'aïent l'ame soüillée, l'œil de l'esprit malade & gâté: or il n'y a qu'une ame pure & nette, qu'un esprit sain, qui puisse porter ses regards sur la verité: Dieu, Pere de la lumiere intelligible & de toute sagesse, veut que le vrai ne soit connu que de ceux qui sont purs & sans tache. *Solem nisi sanus videre non potest: mundum intelligibilem paucorum sanorum intel-*

L. 2. de lib arb. c. 8. 9. 10. Tract. 1. & 2. in Ev. Joan. De Mag. c. 12. L. 83. qq. q. 46. L. de Mag. c. 36. 1. Solil. c. 13. De util. credendi c. 16. L. 1. Solil. c. 1. 6. 9.

1. Solil. c. 14.

L. 1. de ord.

lectus intuetur. Ceux qui n'ont pas cette pureté, ne peuvent voir que la lumiere qui frappe les yeux du corps, & qui leur eſt commune avec les animaux privez de raiſon; celle qui éclaire la raiſon, ne s'apperçoit que par ceux qui ont le cœur pur.

De gen. contra. Manich c. 3.

De utilit. cred c. 16.

2°. C'eſt donc une neceſſité que l'ame qui aſpire à la ſageſſe, qui ſouhaitte de participer à la verité, ſe purifie avant toutes choſes.

De agone Chriſt. c. 7. 13. 1. Tract. in Er. Joan. L. 1. Solil.

3°. Or cette purification ſe fait par la penitence, par le renoncement à tout ce qui eſt capable de ſalir la conſcience, par le dégagement de toutes les choſes exterieures, par le mépris des richeſſes, des honneurs, des commoditez de la vie; alors l'œil de l'ame

Ib. c. 6. ſera ſain. *Oculus animæ, mens eſt ab omni corporis labe pura, id eſt à cupiditatibus rerum mortalium jam remota atque purgata.*

c. 14. Alors il verra la lumiere; *quando*

fueris talis ut nihil te prorsus terrenorum delectet, eodem momento, eodem puncto temporis videbis.

4°. Mais l'ame ne peut parvenir à cette pureté que par la Foy, par l'Esperance, par la Charité : car il est necessaire, en premier lieu, qu'elle croïe qu'elle est incapable de voir, si elle n'est saine & purifiée ; afin qu'elle travaille à se purifier, & à aquerir la santé. Il faut en second lieu, qu'elle espere qu'elle se purifiera, & qu'étant purifiée, elle verra. En troisiéme lieu, elle doit aimer & desirer la lumiere, & ne se pas plaire dans ses tenebres. *Ut mens pura & purgata sit ; nihil aliud ei præstat quàm fides primò... fidei spes adjicienda... tertiò charitas necessaria est... sine tribus istis anima nulla sanatur ut possit Deum suum videre, id est intelligere.* Il demande outre cela, toutes les autres vertus Chrétiennes, la temperance, la prudence, la force, *lb. c. 6.*

la justice, &c. produites par la Charité, & il dit : *Hæc est hominis una perfectio quâ solâ implorat ut veritatis sinceritate perfruatur.*

L. de moribus Ecclesiæ Catholicæ. c. 25.

5°. Il est donc manifeste que saint Augustin entend icy une purification surnaturelle, qui ne se peut faire que par la grace de Jesus-Christ, *mentes purgatæ gratiâ ejus.* Aussi avertit-il dans ses retractations, que les Pelagiens ne doivent pas tirer avantage de ce qu'il a dit, que l'ame raisonnable en se purifiant, pouvoit joüir de la lumiere éternelle ; parce que, dit-il, cette purification ne se peut faire que par le secours de la grace ; *præparatur voluntas à Domino, & augetur munere charitatis.*

L. 5. de Gen. ad litt. c. 14.

Retract l. 1. c. 10.

Il explique encore cette purification au livre de *quantitate animæ*, de cette maniere. Il distingue sept degrez de l'ame : dont le premier est d'animer le corps : le second consiste dans la faculté de sentir, qui

De quantit. animæ. c. 33.

lui eſt commune avec les bêtes ; le troiſiéme, dans la faculté de raiſonner : le quatriéme, où commence la purification, c'eſt que l'ame s'eſtimant plus que le corps, commence à ſe ſéparer de tout ce qui peut la ſoüiller ; elle ſe met au-deſſus de tout ce qui ſeroit capable de l'ébranler dans la réſolution qu'elle prend de ne rien ſouffrir en ſoi qui puiſſe la rendre odieuſe à Dieu. Dans le cinquiéme, l'ame pleine de l'idée de ſa nobleſſe, & affermie dans l'amour de ſa parfaite pureté, s'élance vers Dieu & ſe porte à la contemplation de la verité. Le ſixiéme, conſiſte dans un regard fixe & lumineux de ce qu'elle a deſiré de voir au cinquiéme degré. Enfin, le ſeptiéme n'eſt pas tant un degré, que le terme même ; c'eſt une joüiſſance tranquille du ſouverain vrai, & du ſouverain bien. Par le ſixiéme, elle tendoit à Dieu ; dans ce ſeptiéme, elle demeure

dans Dieu : *ſextus ad Deum ; ſeptimus apud Deum.* Dieu l'introduiſoit au ſixiéme ; il la nourrit & la repaît au ſeptiéme : *introduxit in ſexto, paſcit in ſeptimo* ; au ſixiéme l'ame s'éleve : *pulchrè ad pulchritudinem* ; au ſeptiéme elle ſe repoſe : *puchrè apud pulchritudinem.* On peut encore voir ſur cela le ſecond livre *de Doctrinâ Chriſtianâ*, chap. 7.

De civit l. 10. c. 32.

Telle eſt cette voïe univerſelle de purifier l'ame & de la délivrer de ſes ténébres, que la ſeule grace de Jeſus-Chriſt nous a appriſe, qui fut revelée à Abraham & aux Prophêtes, que les Apôtres nous ont plus clairement expliquée, & qui conduira l'ame fidéle juſqu'à l'éternelle poſſeſſion de Dieu. Voïe que Porphyre, ni aucun des Platoniciens n'a trouvée, faute d'avoir ſçû la bien chercher.

6o. Non-ſeulement cette veuë de la verité s'acquert par des moïens

surnaturels ; mais elle s'étend encore principalement à des connoissances surnaturelles ; sçavoir, des mysteres que la Religion nous propose, de la conduite de Dieu sur les hommes, de l'équité de ses commandemens & de sa Loy. Elle est le prix & la récompense de la Foy : *intellectus merces est fidei, meritum fidei, &c.* C'est cette grace que Jesus-Christ, aprés sa resurrection, fit à ses Apôtres en leur ouvrant l'esprit & leur donnant l'intelligence des saintes Ecritures. En un mot, c'est la perfection de la Religion, c'est le comble de la plus haute sainteté, par laquelle une grande ame puisse être unie à Dieu : *hæc est vera, hæc perfecta, hæc sola Religio per quam Deo reconciliari pertinet ad animæ magnitudinem.*

De quant. anim. in sep. grad. L. 1. de lib. arb. c. 2. Enarr. in ps. 118. Conc. 18. Tract. 29. in Joann. De civit. l. 10. c. 32. De quant. anim. c. 34.

L'ame ainsi élevée par les degrez qu'on a marqué, & tout-à-fait purifiée, est dans un état au-dessus

duquel il n'y a rien de plus parfait, ni de plus heureux : *mentes rationales purgatæ gratiâ ejus poſſunt pervenire ad ejuſmodi viſionem, quâ nec ſuperius quicquam ſit nec beatius.* Elle joüit de la ſageſſe, de la verité : elle a trouvé tout le bonheur que l'homme peut ſouhaiter. On nepeut expliquer ce qui ſe paſſe alors entre Dieu & cette ame ; quelle abondance de lumieres, quels torrens de délices elle reçoit, quel avant-goût elle a de l'éternité bienheureuſe ! *Quæ gaudia, quæ perfruitio veri ac ſummi boni, cujus ſerenitatis atque æternitatis afflatus ! quid ego dicam ?* Dans cet heureux état, on voit la verité comme à découvert, ſans aucun mélange de phantômes, ni d'images ſenſibles ; on ne craint plus l'erreur, on ne ſouffre aucun doute : les vertus ne ſont plus pénibles : on a abondamment tous les ſecours

De gen. ad litt. L. 5. c. 14.

L. de beatâ vitâ.

De quant. animæ. ſeptim. gradus.

ne-

necessaires pour vaincre toutes sortes de tentations, & pour pratiquer avec joïe toutes les vertus : on n'est plus occupé qu'à aimer ce que l'on voit ; la plus pure charité regne alors toute seule dans le cœur, & le remplit de délices : *Ibi (in istâ regione intelligibilium) sine ullâ corporis similitudine perspicua veritas cernitur, nullis opinionum falsarum nebulis offuscatur. Ibi virtutes non sunt operosæ... Una ibi & tota virtus est amare quod videas, & summa felicitas habere quod amas. Ibi beata vita in suo fonte bibitur, unde aspergitur aliquid huic humanæ vitæ ut in tentationibus hujus sæculi temperanter, fortiter, justè, prudenterque vivatur.* Cet état est accompagné d'extases & de raviſſemens, de révélations & du don de Prophetie : *Ibi videntur etiam futura, ibi raptus & extases.* C'est enfin là ce troisiéme Ciel où saint

De Gen. ad litt. 12 c. 26.

L. 1. Solil. c. 6. 7.

L. 2. de lib arb. c. 14 15.

De Gen. ad litt. l. 12.

Paul fut ravi : c'eſt celui où ſouhaita d'être Moïſe, quand il deſira de voir Dieu face à face.

Cet état néanmoins, cette demeure fixe dans la verité, cette beatitude, n'exclut ni la Foi, ni l'eſperance ; pour la Charité, elle s'y augmente & s'y perfectionne beaucoup.

Solil. c. 13.

7°. Cette veuë n'eſt point non plus, ſelon le ſaint Docteur, une veuë immédiate & directe de l'eſſence de Dieu ; une viſion intuitive de la ſubſtance du Verbe : car expliquant ces paroles de l'Apôtre : *Videmus nunc per ſpeculum, in ænigmate ; tunc autem facie ad faciem*, il parle ainſi : Nous verrons un jour l'eſſence de Dieu comme la voïent préſentement les S S. Anges ; mais quant à préſent dans cette vie, nous ne la voïons pas de la ſorte : cette bienheureuſe viſion nous eſt reſervée, comme la récompenſe de nôtre Foy ;

1. Cor. 13.

c'eſt de cette même viſion dont parle encore l'Apôtre ſaint Jean, quand il dit : » Que nous lui ſerons ſemblables lorſqu'il ſe découvrira « à nous, parce que nous le verrons « alors tel qu'il eſt. Or par la face « de Dieu dont parle ſaint Paul, il faut entendre la manifeſtation de ſa ſubſtance. Ainſi, lorſqu'on me demande ce que ſeront les Saints dans ce corps ſpirituel : je répons qu'ils verront, non pas ce que je vois, mais ce que je crois. *Sicut ergo illi (ſancti Angeli) ita & nos viſuri ſumus, ſed nondùm ita videmus .. præmium itaque fidei nobis viſio iſta ſervatur, de quâ & Joannes Apoſtolus loquens ; cùm apparuerit, inquit, ſimiles ei erimus quoniam videbimus eum ſicuti eſt. Facies autem Dei, manifeſtatio ejus intelligenda eſt... quapropter cùm ex me quæritur, quid acturi ſint ſancti in illo corpore ſpirituali ? non dico, quod jam video ;* L. 22. de civit. c. 29.

ſed dico, quod credo. On peut en paſſant, admirer la hardieſſe du P. M. qui veut nous faire accroire, non ſeulement que ſaint Auguſtin a enſeigné qu'on voïoit Dieu dès cette vie : mais que ce Pere a crû que c'étoit le ſentiment & la Doctrine de ſaint Paul.

R. T. 2 p. 269 Eclair. 10.

Saint Auguſtin expliquant ces paroles du Pſeaume 48. *inclinabo in parabolam aurem meam*, parle ainſi : Pourquoi cette parabole ? *Quare in parabolam?* Parce que maintenant nous ne voïons que comme dans un miroir & en énigme ; comme nous l'apprend l'Apôtre, qui dit, que tant que nous vivons dans ce corps mortel, nous ſommes loin de Dieu ; parce que la connoiſſance que nous en avons, n'eſt point une veuë intuitive & face à face, qui excluë les paraboles & les énigmes : quelque parfaite que ſoit préſentement nôtre intelligence, nous ne connoiſſons

Enarr. in Pſal. 48.

cependant rien qu'en énigme : quelques ſoins que l'homme apporte à purifier ſon cœur, & à rentrer en ſoi-même, il ne voit qu'en partie, tant qu'il eſt revêtu d'une chair corruptible. *Quia videmus nunc per ſpeculum in ænigmate, ſicut dixit Apoſtolus ; quamdiu ſumus in hoc corpore, peregrinamur à Domino : quia nondùm eſt illa viſio noſtra facie ad faciem, ubi jam non ſint parabolæ, ubi jam non ſint ænigmata & ſimilitudines. Quidquid modo intelligimus, per ænigmata conſpicimus... quantùmvis excolat homo cor ſuum & ad interioſa intelligenda refugiat ; quamdiu per corruptibilitatem carnis hujus videmus, ex parte videmus.*

Il s'explique de même ſur ce point, & de la maniere la plus nette, à l'occaſion de ces paroles : *Lætetur Iſraël in eo qui fecit eum.* Qu'eſt-ce qu'Iſraël, dit-il ? C'eſt *Enarr. in Pſal.* 149.

celui qui voit Dieu... Eſt-ce que nous voïons Dieu dès cette vie? car ſi nous ne le voïons pas, comment ſommes-nous appellez Iſraël? c'eſt qu'il y a une viſion propre de ce temps-cy, & il y en aura une autre bien differente dans la vie future: la viſion d'apréſent ſe fait par la foy: la viſion future ſe fera par la manifeſtation de la nature Divine qui ſera veuë en elle-même. Si nous avons la Foy, nous voïons autant que nous pouvons voir préſentement: ſi nous aimons, nous voïons; car quiconque a la charité, qu'il rentre dans ſoi-même, & il y verra Dieu. *Quid eſt Iſrael? Videns Deum... numquid jam videmus Deum? quomodò ſumus Iſrael, ſi non videmus? eſt quædam viſio hujus temporis, erit altera viſio futuri-temporis: viſio quæ modo eſt, per fidem eſt; viſio quæ futura eſt per ſpeciem erit. Si credimus, videmus; ſi amamus*

videmus... quiſquis habet charitatem, conſcientiam ſuam attendat; & ibi videt Deum.

Il ne ſeroit pas difficile de rapporter encore pluſieurs autres témoignages ſemblables.

8°. Cette veuë n'eſt point auſſi une pure paſſion de l'ame; c'eſt une action de l'entendement. Il eſt certain, dit-il, que l'eſprit agit lorſqu'il penſe : *mens utique in cogitationibus movetur.* Il appelle nôtre connoiſſance, nôtre Verbe engendré de nôtre eſprit; *Verbum noſtrum, & mentem de quâ gignitur, medius amor conjungit.* Il prononce que l'eſprit produit ſa connoiſſance : *mens notitiam ſuam gignit.* Dans l'explication même du cinquiéme & du ſixiéme degré de la purgation de l'ame, il appelle du nom d'action, la veuë que l'ame a de la verité : *in hoc gradu (5°.) anima pergit in Deum, id eſt, in ipſam contemplationem*

L. imperf. de Gen. ad litt. c. 3.

L. 9. de Trinit. c. 8.

Ib. c. 11

De *quantitate a-*

nimæ quintus & sextus gradus.

veritatis.. sed hæc actio summus aspectus est animæ : sextus ergo erit gradus actionis.

9. Non-seulement cette veuë de Dieu de la souveraine verité, n'est point intuitive ; non-seulement elle est un vrai acte de l'entendement, mais elle ne se termine, même selon saint Augustin, qu'à des especes intellectuelles produites par l'esprit. Ce Pere s'en explique d'une maniere très-expresse au 9. livre *de Trinitate*, chap. 11. De même, dit-il, que nous ne connoissons les corps que par des images que nous nous en formons dans nôtre imagination ; aussi nous ne connoissons Dieu, & la substance de nôtre esprit, que par des images spirituelles que nous nous faisons, & de Dieu, & de nôtre ame, lesquelles ont quelque ressemblance avec leurs objets. *Quemadmodùm, cum per sensum corporis discimus corpora, fit eorum aliqua*

L. 9. de Trinit. c. 11.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [328] - 320
PUBLIC DOMAIN

ſimilitudo in animo noſtro, quæ phantaſia memoriæ eſt... ita cum Deum novimus... fit aliqua Dei ſimilitudo illa notitia: mais, ajoûte le ſaint Docteur, il y a cette difference entre ces eſpeces differentes ou images des corps, de Dieu, & de l'ame; que les images des corps étant dans l'ame, qui eſt une ſubſtance plus noble que le corps, elles ſont auſſi d'une nature plus excellente que les corps mêmes: au lieu que l'eſpece intellectuelle qui nous repréſente Dieu, eſt fort inferieure à Dieu même; parce que Dieu eſt quelque choſe de bien plus excellent que l'eſprit dans lequel eſt cette eſpece. Quant à la connoiſſance que l'ame a d'elle-même, on peut dire que ce Verbe de l'eſprit, égale l'eſprit même dont il eſt la repréſentation; parce que c'eſt l'eſprit même qui ſe connoît & qui eſt connû. *Melior eſt imaginatio corporis in animo... in*

quantùm hæc in meliore naturâ est... Dei similitudo.. inferior est, quia in inferiore naturâ est; creatura quippe animus, creator autem Deus: ex quo colligitur, quia cum se mens ipsa novit atque ap-
Ibi. *probat; sic est eadem notitia Verbum ejus, ut ei sit par omnino & æquale.. qui mens ipsa quæ novit, est nota.*

10°. Il est de plus à remarquer, que saint Augustin attribuë sur tout & presque uniquement à la charité, cette veuë de Dieu & de la verité; selon lui, c'est principalement le cœur qui agit & qui voit, beaucoup plus que l'esprit. Joüir même de cette veuë, ce n'est autre chose qu'avoir un grand amour
L. 83 pour Dieu: *Anima rationalis*
qq. q. *quando pura est, Deo proxima est;*
46. *eique quantùm charitate cohæserit, in tantùm ab eo lumine illo*
De fid. & symbolo c. *intelligibili perfusa quodammodo*
9. *& illustrata cernit istas rationes,*

sive ideas, sive formas, quarum visione fit beatissima. Frui sapientiâ Dei, nihil aliud est quàm ei dilectione cohærere. Quisquis habet charitatem, conscientiam suam attendat, & ibi videt Deum. Enarr. in Psal. 149.

11°. Enfin, il eſt bon qu'on ſçache que ſaint Auguſtin un peu revenu à la longue de ce ſyſtéme à la Platonicienne, ſe repentit de trois choſes qui y ont rapport : la premiere, d'avoir trop eſtimé & trop loüé Platon & les Platoniciens : la ſeconde, d'avoir dit qu'il n'y avoit que ceux qui ont le cœur pur qui puſſent parvenir à la connoiſſance de la verité ; car, dit-il, on peut aiſément me répondre, qu'il y a bien des hommes dont le cœur n'eſt gueres pur, qui ne laiſſent pas de connoître bien des veritez : mais c'eſt que je n'avois pas aſſez expliqué ce qu'étoit cette verité que les ſeuls purs pouvoient ſçavoir, & ce que c'étoit que ſça- L. 1. retract c. 1. & 4.

voir : la troiſiéme, eſt d'avoir dit que dés cette vie l'ame pouvoit être bienheureuſe par l'intelligence de la verité, par la connoiſſance de Dieu.

III. Il me ſemble qu'aprés cette expoſition des penſées de ſaint Auguſtin ſur la nature & la connoiſſance de la verité ; il eſt aiſé de comprendre, comment d'un côté le P. M. ſur quelques paſſages détachez, qui regardent la premiere partie du ſyſtéme qu'on vient de développer, a pû ſe perſuader que le ſaint Docteur lui étoit favorable : & comment d'un autre côté il s'eſt trompé dans ſon opinion, faute d'avoir aſſez examiné les vrais ſentimens de ce Pere, en comparant ſur tout la ſeconde partie de ſon ſyſtéme avec la premiere. S'il l'eût fait, il me paroît qu'il n'auroit pû s'empêcher de voir, que toute cette Doctrine de ſaint Auguſtin, n'eſt au fond qu'une explication de ce

que Dieu opere dans une ame qu'il appelle à lui, soit du Paganisme ou de l'Hérésie, soit de l'état du peché, pour la conduire ensuite à un haut degré de perfection Chrétienne. Ce grand Saint, au reste, ne faisoit qu'exposer ce qu'il avoit lui-même éprouvé.

D'abord cette ame éclairée par une lumiere d'enhaut, conçoit le danger & le malheur de son état, la necessité où elle est, si elle veut être solidement & éternellement heureuse, d'embrasser la Religion Catholique, & de mener une vie conforme à cette sainte Religion : ensuite elle desire, elle demande la grace de sa conversion ; elle espere de la bonté de Dieu, qu'elle l'obtiendra par Jesus-Christ Nôtre-Seigneur. En effet, l'Esprit saint opere enfin ce changement, cette ame déteste le peché & tout ce qui la peut soüiller ; elle est résoluë d'être toute à Dieu, sans que

rien la puisse ébranler dans sa résolution, elle veut le posseder autant qu'il se peut dès cette vie, par la connoissance, par l'amour, par l'obéïssance à sa Loy, par la pratique de toutes les vertus.

A de si heureuses dispositions, succede le dégoût du monde & de ses frivoles amusemens, un grand mépris pour tout ce qui occupe les hommes charnels : richesses, honneurs, plaisirs, ne paroissent plus que de dangereuses illusions. Cet esprit solide ne peut plus s'occuper que de Dieu : plein de l'idée de sa propre noblesse & de la grandeur de Dieu ; l'Univers entier lui paroît un objet trop petit & trop indigne de lui.

Son propre corps lui devient à charge, il souffre impatiemment d'être comme lié à une chair dont le poids l'appesantit & retarde son vol vers le Ciel ; il ne supporte la vie que par soumission à la vo-

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [334] - 326
PUBLIC DOMAIN

lonté de ſon Créateur ; il ſoupire inceſſament aprés ſa délivrance ; il emploïe les moïens qui lui ſont permis, pour diminuer & affoiblir ſon union avec toutes les choſes ſenſibles en briſant peu à peu les liens qui l'y attachent ; il ne tient plus à la terre ; & s'il ſemble quelquesfois, lorſque la charité l'y engage, converſer encore avec les hommes ; ſes penſées néanmoins & toutes ſes affections ſont dans le Ciel au pied du trône de celui qu'il adore.

Dans ce bienheureux état, où la vivacité de ſa Foy, & la fermeté de ſon eſperance l'ont conduit ; ſon cœur s'embraſe de plus en plus du feu de la charité ; ce cœur purifié par de ſi belles flames, de ſes moindre taches, des plus legeres affections qui lui étoient reſtées pour les créatures, ne trouve plus rien qui l'empêche de s'unir très-étroitement à ſon Créateur ; il le ſent,

il le goûte, il le touche, il le poſſede.

Dans certains délicieux momens d'extaſes & de raviſſemens, tout pénétré de lumiere & d'amour, il voit en quelque façon la beauté qu'il aime ; il la voit d'une veuë très-ſimple, & en même temps infiniment féconde ; il voit tout, & n'apperçoit qu'un ſeul objet : objet, qui dans le ſilence des ſens entierement aſſoupis & comme morts ; *ita ut anima à ſenſibus corporis avertatur ampliùs quàm in ſomno ſolet, ſed minùs quàm in morte* ; qui, ſans l'entremiſe d'aucun phantôme de l'imagination ; ſans multiplicité d'actes de la part de l'entendement, répand d'une maniere ineffable la clarté dans la partie la plus haute de l'eſprit.

De Gen. ad litt. Li 12. c. 26.

Le parfait Chrétien ſort de cette divine Ecole, ſi perſuadé, ſi convaincu des veritez de la Foy, tou-

tes obscures qu'elles sont en elles-mêmes, qu'il ne peut plus s'élever dans son ame le moindre doute ; il en sort si rempli d'ardeur, pour la possession de la terre promise, qu'on lui a fait voir de loin, & dont on lui a fait goûter des fruits ; que nul exercice de vertu, quelque austere qu'on la suppose, ne lui paroît plus pénible ; il en sort brûlant d'une charité, dont les divins transports ne lui laissent pas la liberté de voir ni d'aimer dans Dieu, autre chose que Dieu même ; il en sort enfin, comblé de cette joïe, rempli de cette paix, & de tous ces précieux dons que le Saint-Esprit répand dans une ame où il se plaît d'habiter.

Encore une fois, je suis persuadé que voilà quelles ont été les pensées de saint Augustin ; & je ne crois pas qu'on en puisse douter, si l'on fait réflexion qu'on ne peut donner, à tout ce que nous en

avons rapporté, aucun autre ſens raiſonnable : au lieu que ſuivant cette explication, il n'y a plus rien qui ne s'accorde & ne s'entende bien. On conçoit que cette parfaite ſageſſe, cette veuë de la verité, qui ſeule peut rendre l'homme heureux, ne ſe peut trouver que dans la Religion Catholique. On comprend que cette veritable & ſainte Philoſophie, étoit dans ces premiers temps connuë de peu de perſonnes, & qu'elle ne pouvoit être ſuivie que par des gens qui euſſent le cœur pur : que la maniere de parvenir à cette pureté de cœur, ne s'apprend que dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, qu'elle ſuppoſe la Foy, l'Eſperance & la Charité : que cette purification toute ſainte & infiniment oppoſée à l'impie Theurgie de Porphyre, eſt un don de Dieu, & ne ſe fait que par la grace du Sauveur. On comprend qu'une ame ame ainſi purifiée,

goûte Dieu & le poſſede, plus ou moins, ſelon la meſure de ſa charité, & qu'elle peut parvenir à une ſi haute perfection, à un état ſi extraordinaire & ſi excellent ; que Dieu ſe communiquera à elle d'une façon qu'on ne peut plus expliquer ; qu'il l'éclairera ſur ce que la Foy a de plus obſcur ; qu'il verſera en elle des conſolations ſi abondantes, que la vertu ne lui ſera plus pénible, & qu'elle joüira d'un bonheur qui paſſe tout ce qu'on en peut imaginer : on n'eſt plus ſurpris que ſaint Auguſtin diſe que quelques grandes ames, des ames incomparables ; *magnæ quædam & incomparabiles animæ*, ont éprouvé ces faveurs de Dieu ; qu'il diſe qu'on peut appeller l'état où ſe trouvent ces ames dans certains momens, le troiſiéme Ciel, où ſaint Paul fut ravi ; que c'étoit un de ces heureux momens que déſiroit Moïſe, lorſqu'il demandoit à

De quant. anim.

voir Dieu ; que les Prophêtes étoient dans ces momens, lorſqu'ils voïoient les choſes futures, &c.

J'avoüe cependant, comme j'ai déja dit, que ſaint Auguſtin a donné à cette Théologie myſtique un air de Philoſophie Platonicienne, qui ne s'accorde point du tout avec nos manieres de penſer ſur ces ſortes de matieres : mais on ne s'en étonnera pas tant, ſi l'on ſe tranſporte, pour ainſi dire, en eſprit au temps où il vivoit, dans lequel les noms de ſageſſe, de verité, de Philoſophie, étoient ſi fort à la mode & en tel reſpect, qu'on ne concevoit guéres la Religion Chrétienne elle-même, que ſous l'idée de la vraïe ſageſſe, d'une parfaite Philoſophie, dont les Sectateurs pouvoient ſeuls rencontrer la verité, & le ſouverain bien : joignez à cela l'inclination qu'il avoit conçuë pour Platon & pour ſa Doctrine, dès le commencement de ſa converſion ;

la perſuaſion où il étoit lorſqu'il fit ſes Livres Philoſophiques : *de Quantitate animæ*, *de Ordine*, *de Magiſtro*, *de Muſicâ*, les Soliloques, &c. que le Platoniſme s'accordoit fort bien avec l'Ecriture ; que le Verbe de Platon, étoit celui de ſaint Jean : ajoûtez encore l'eſtime qu'il faiſoit de Porphyre : enfin, faites réfléxion au génie myſtérieux de ce ſiécle, & au peu de ſoin qu'on y prenoit de parler ſimplement & intelligiblement ; au peu de méthode qu'on avoit ; à la grande ignorance même où l'on étoit, par rapport à la nature de l'eſprit, & aux differentes voïes par leſquelles il connoît, ou les choſes qui ſe paſſent en lui, ou les objets qui ſont hors de lui : & alors vous comprendrez comment ſaint Auguſtin a pû laiſſer échaper, ſur tout dans ces premiers Ouvrages, quantité d'expreſſions obſcures, équivoques, outrées même, De *quant. anima.*

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [341] - 333
PUBLIC DOMAIN

& qui ont besoin d'être prises favorablement, & expliquées par d'autres endroits de ce Pere.

Or le P. M. ne s'est justement attaché qu'à ces premieres expressions toutes Platoniciennes de saint Augustin, sans faire attention que le respect qu'il doit à ce saint Docteur, demandoit qu'il lût un peu mieux ses Ouvrages : afin de ne lui pas imputer des sentimens aussi absurdes que ceux qu'il lui impute, quand il se vante de l'avoir de son côté.

IV. Descendons encore, si on le veut, dans un plus grand détail ; afin d'ôter absolument tout prétexte aux Malebranchistes, d'abuser de l'autorité d'un Pere si respectable dans l'Eglise, pour appuïer des opinions si peu conformes à la saine Doctrine. Et montrons que le système de saint Augustin, lors même qu'on le regarde du côté Platonicien, ne favorise en aucune sorte

le Malebranchrisme.

En premier lieu, saint Augustin pose pour fondement, que la verité, c'est Dieu même, c'est le Verbe. Le P. M. au contraire, dit contre ce sentiment de saint Augustin : « Nous pensons nous, que les veritez, même celles qui sont « éternelles, ne sont pas seulement « des êtres absolus ; tant s'en faut « que nous croïons qu'elles soient « Dieu même. Néanmoins, si l'on « y prend bien garde, ce n'a été que sur ce préjugé, que saint Augustin a dit, que l'ame qui connoissoit la verité voïoit Dieu : parce que, selon lui, la verité étoit Dieu. R T. 1. l 3. 2. s. c 6. p 220.

En second lieu, saint Augustin enseigne très-expressément, que nous ne voïons point les choses corporelles en Dieu : *Corporalia extra corpus videri omninò non posse... coporalia non nisi per corpus videri posse*; & le P. M. ne semble pas lui-même en disconvenir. D. *Gen. ad litt. l.* 12. *c.* 3. *&c.* L. *de quant. animæ* R. *ib.*

Néanmoins il prétend lui, que ce n'eſt qu'en Dieu qu'on voit & qu'on peut voir les choſes materielles, & que les corps ne ſont pas viſibles par eux-mêmes.

En troiſiéme lieu, ſaint Auguſtin déclare que cette veuë de la verité qui eſt Dieu, & qui fait les vrais Philoſophes, ne s'accorde qu'aux ames pures & ſaintes. Le P. M. prétend lui, qu'elle eſt commune généralement à tous les hommes, & même aux démons : il enſeigne même, que les plus gens de bien ne ſont pas ceux qui connoiſſent mieux cette union de nôtre eſprit avec Dieu, qui n'eſt guéres connuë que des Philoſophes Malebranchiſtes.

En quatriéme lieu, ſaint Auguſtin tient que cette connoiſſance de la verité, eſt un don de Dieu, auquel on ne peut parvenir que par des moïens ſurnaturels : la pénitence Chrétienne, la Foy, l'Eſperance,

ſance, la Charité, la grace du Redempteur. Le P. M. veut lui, qu'elle ſoit très-naturelle, & qu'on l'obtienne par la ſeule attention, qui eſt ſelon lui, une priere de l'ame; laquelle ne peut manquer d'être exaucée, en conſequence des Loix naturelles de l'union, que tout eſprit a neceſſairement, & naturellement, & eſſentiellement avec Dieu.

En cinquiéme lieu, ſaint Auguſtin fait conſiſter le plus haut degré de l'ame, qui s'éleve à la connoiſſance de la verité, dans un acte de l'eſprit, *ſextus ergo erit gradus actionis*. Le P. M. nie abſolument que l'entendement renferme aucune action; connoître & voir, ce n'eſt chez lui qu'être touché, affecté, modifié.

En ſixiéme lieu, ſelon ſaint Auguſtin, on n'a point en cette vie la veuë immédiate & directe de Dieu: on ne le connoît que par

une eſpece intelligible, bien moins noble que Dieu, parce qu'elle n'eſt qu'une production de l'eſprit créé. Mais le P. M. aſſûre que nous voïons Dieu en lui-même, directement & immédiatement ; qu'il ne peut être repréſenté par rien de fini ; qu'il eſt à lui-même ſon idée.

En ſeptiéme lieu, on a veu que, ſelon le P. M. tout ce que nous voïons en Dieu, ſe réduit à l'étenduë, aux figures, & aux nombres ; nous n'y voïons point nôtre ame, ni l'idée de l'eſprit ; nous n'avons point non plus d'idées claires des perfections, bonté, clémence, puiſſance, &c. Au contraire, ſaint Auguſtin aïant diſtingué ſoigneuſement trois ſortes de viſions : la premiere, qui ſe fait par les ſens : la ſeconde, par l'imagination : la troiſiéme, purement intellectuelle ; par laquelle l'eſprit pur connoît la verité, ſans l'entre-

De Gen. ad litt. L. 12. toto.

mise d'aucuns phantômes de l'imagination ni des sens, & qui est proprement le regard de l'ame saine & purifiée, laquelle découvre la verité en elle-même ; *quod non imaginaliter, sed propriè videtur, & non per corpus videtur ; hoc eâ visione videtur quæ omnes cæteras superat :* ce Pere apporte pour objets de cette derniere vision si excellente & si relevée, l'esprit de l'homme, la raison ou l'intelligence même de l'homme ; les vertus, prudence, justice, chasteté, pieté, & la charité envers le prochain : dans ce seul précepte, dit-il, *diliges proximum tuum tanquam teipsum ;* nous trouvons nos trois especes de visions : la corporelle, par laquelle on voit les lettres sur le papier : la spirituelle, par laquelle le prochain, quoique absent, est dépeint dans nôtre imagination : & l'intellectuelle, par laquelle l'amour de ce prochain est connû. Ib. c. 6.

Certes, cela ne quadre guéres aux idées du P. M.

Enfin, quand saint Augustin parle des idées de Dieu, il n'en parle point du tout dans le stile Malebranchiste. Il ne dit point qu'elles soient l'essence Divine, relative aux créatures. Il ne dit point que Dieu les voïe en considerant differentes perfections de sa substance; dont les unes soient les exemplaires de certaines créatures, & les autres les modéles d'autres créatures. Il ne dit point que ces idées soient dans Dieu des êtres réels, réellement differens les uns des autres; des êtres absolus qui n'aïent rien de commun entr'eux, & qui different de l'essence même de Dieu, dans laquelle ils sont. Il dit seulement, ce que tout homme de bon sens est obligé de dire aussi, que Dieu n'aïant pas agi à l'aveugle, lorsqu'il a créé le monde, il faut convenir qu'il connois-

L. 1. *retract.* c. 3.

ſoit tout ce qu'il devoit produire, & par conſequent, qu'il en avoit les idées ; que ces idées étoient préſentes à ſon eſprit, *in mente divinâ* ; à ſa connoiſſance, *in notitia facientis* : que les choſes poſſibles exiſtoient dans ſa ſcience avant que d'exiſter en elles-mêmes ; *erant in Dei ſcientiâ, non erant in ſuâ naturâ.*

L. 83. qq. q. 46. De Gen. ad litt. L. 5. c. 15. Ib. c. 18.

Mais ſur tout, il n'y a pas une ſyllabe dans tous les Ouvrages de ſaint Auguſtin, d'où l'on puiſſe inferer qu'il ait crû la ſubſtance de Dieu étenduë de la maniere que nôtre Auteur l'imagine ; qu'il ait admis dans cette Divine ſubſtance des parties actuelles, qui gardaſſent actuellement certains rapports de diſtance entr'elles, dont l'eſprit puſt voir les unes, ſans appercevoir les autres. Au contraire, l'on voit que ſaint Auguſtin n'avoit rien tant à cœur, à cauſe des groſſieres erreurs de ſon temps, que d'éloigner

de l'idée de Dieu, toute idée approchante du corps; & que c'eſt même par cette raiſon qu'il a ſi ſouvent repeté dans tous les Livres que nous avons citez, que la veuë de la verité dont joüiſſoit l'ame bien purifiée, ſe faiſoit dans l'entendement pur, ſans aucun ſentiment, ni phantôme, ou images des corps, quelque ſpirituelle qu'on la ſuppoſaſt.

Il ſe déclare même très-poſitivement contre la nouvelle Métaphyſique, par rapport à ce point; dans le cinquiéme Livre *de Gen. ad litt.* où aprés s'être expliqué fort au long dans les Chapitres 5. & 6. ſur la veuë des corps; il dit en termes exprès: que les choſes corporelles étant d'une nature très-differente de nôtre eſprit, nous ne pouvons pas même voir dans les idées primordiales, ſur leſquelles elles ont été créées, ni dans Dieu; ce qu'elles ſont, ni leur grandeur,

milleurs qualitez: *Remota sunt [corporalia] à mente nostrâ propter dissimilitudinem sui generis; nec idonea est ipsa mens nostra in ipsis rationibus quibus facta sunt ea videre apud Deum, ut per hoc sciamus quot & quanta, qualiaque sint.* L. 5. de Gen. ad litt. c. 16.

Fin de la seconde Partie.

cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [351] - 343
PUBLIC DOMAIN

FAUTES A CORRIGER dans la ſeconde Partie.

PAge 24. ligne 1. qui la compoſent, *liſez* qui le compoſent.

Pag. 28. l. 24. cet cette idée, *effacez* cet.

Pag. 29. l. 9. *effacez* tous.

Pag. 66. l. 16. le repréſente, *liſez* les repréſente.

Pag. 124. l. 13. pour ſignifier, *liſez* à pour ſignifier.

Pag. 129. l. 14. dire pas non plus, *effacez* pas.

Pag. 149. l. 23. nulle vrai rapport, *liſez* nul.

Pag. 152. l. 6. des parties exterieures, *liſez* interieures.

Pag. 176. l. 15. ſubſtanriel, *liſez* ſubſtanciel.

Pag. 192. l. 9. aïant, *liſez* aïent.

Pag. 221. l. 2. voïons, *liſez* voyions.

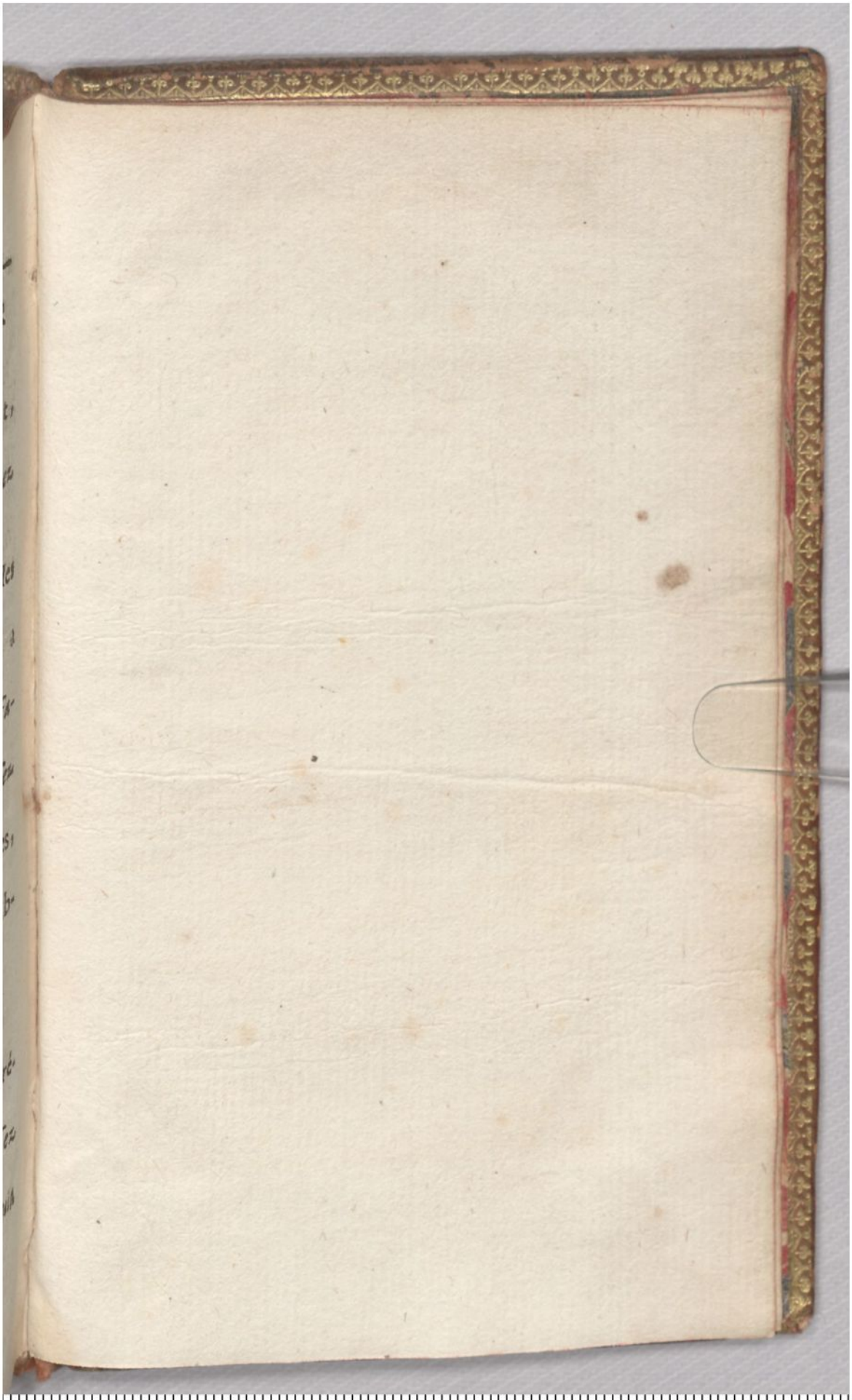
Pag. 224. l. 8. nes, *liſez* nos.

Pag. 249. l. 10. préſent, *liſez* préſente.

Pag. 310. l. 14. la ſeule Gra-, *liſez* Grace.

Pag. 322. l. 9. *qui mens*, liſez *quia mens*.

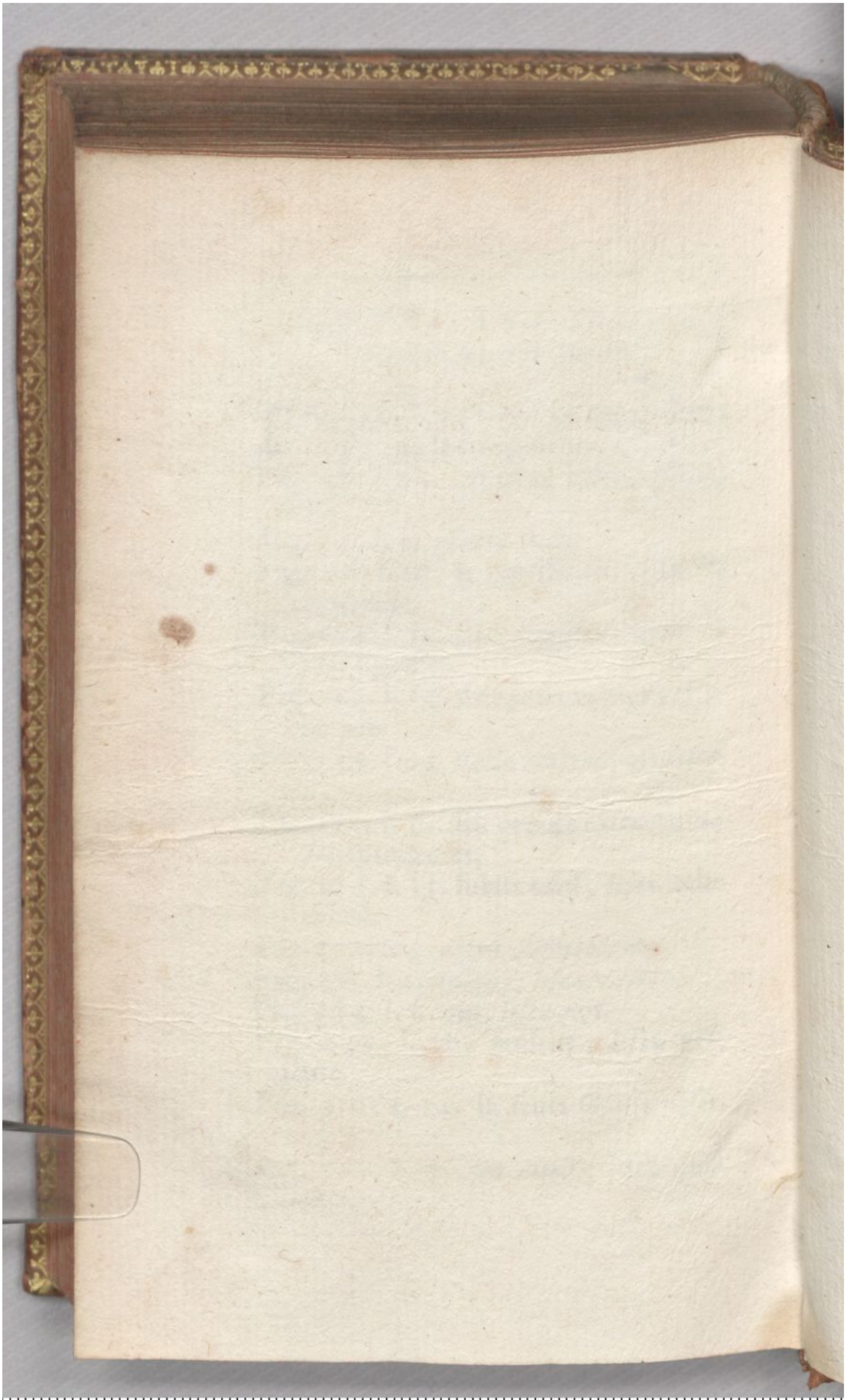
GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [352] - -
PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [353] - -

PUBLIC DOMAIN

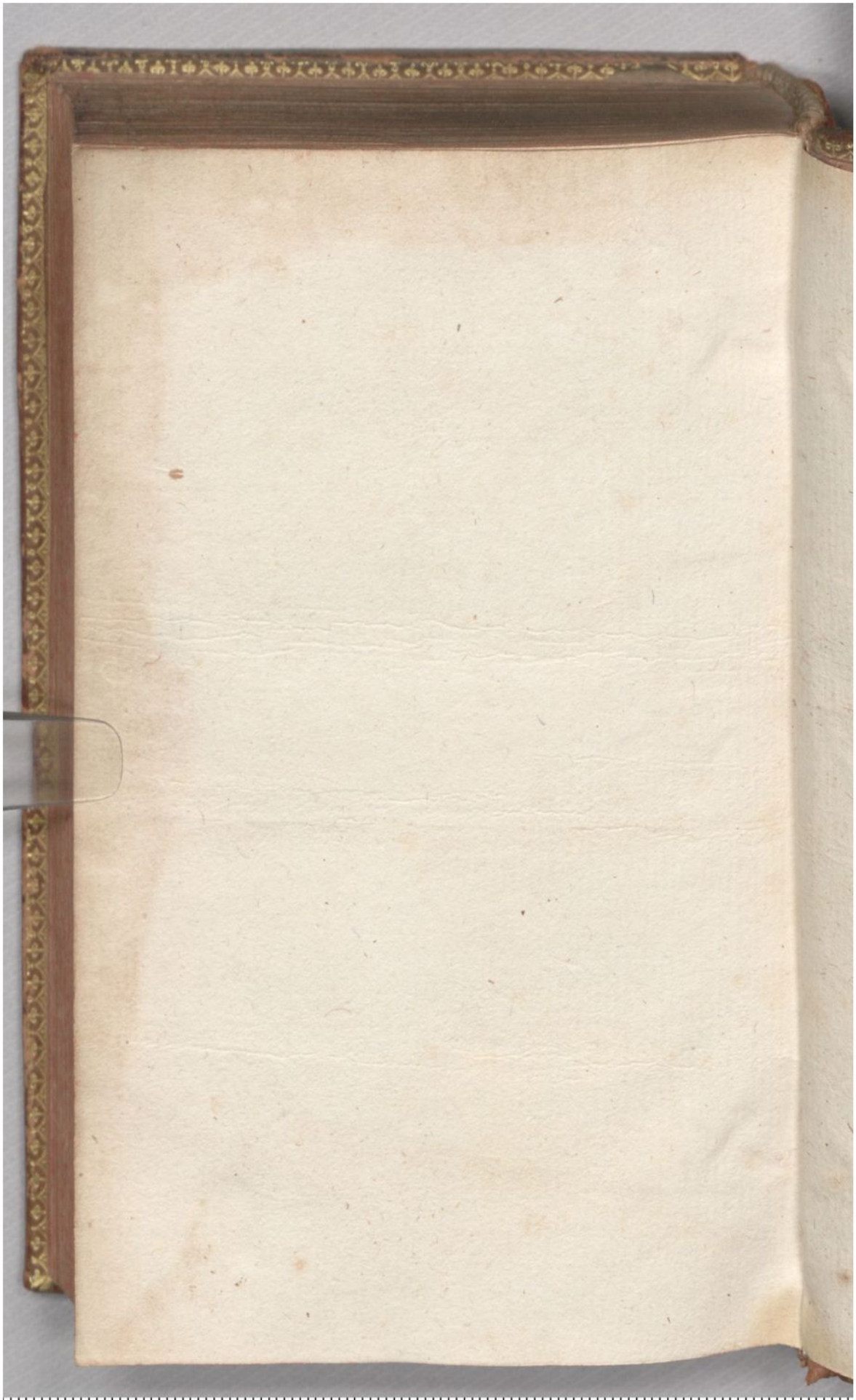


GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [354] - -

PUBLIC DOMAIN

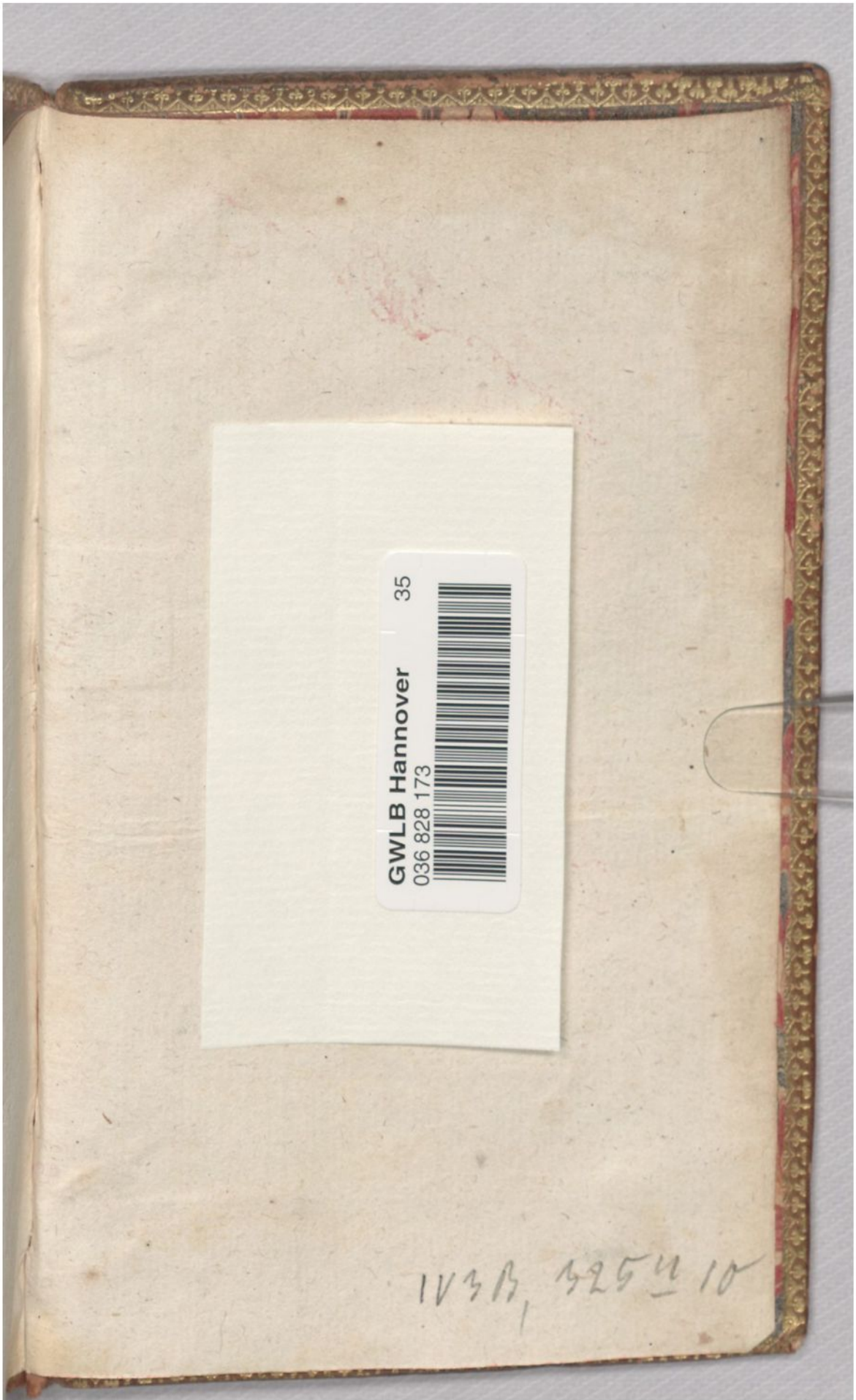
GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [355] - -
PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [356] - -

PUBLIC DOMAIN

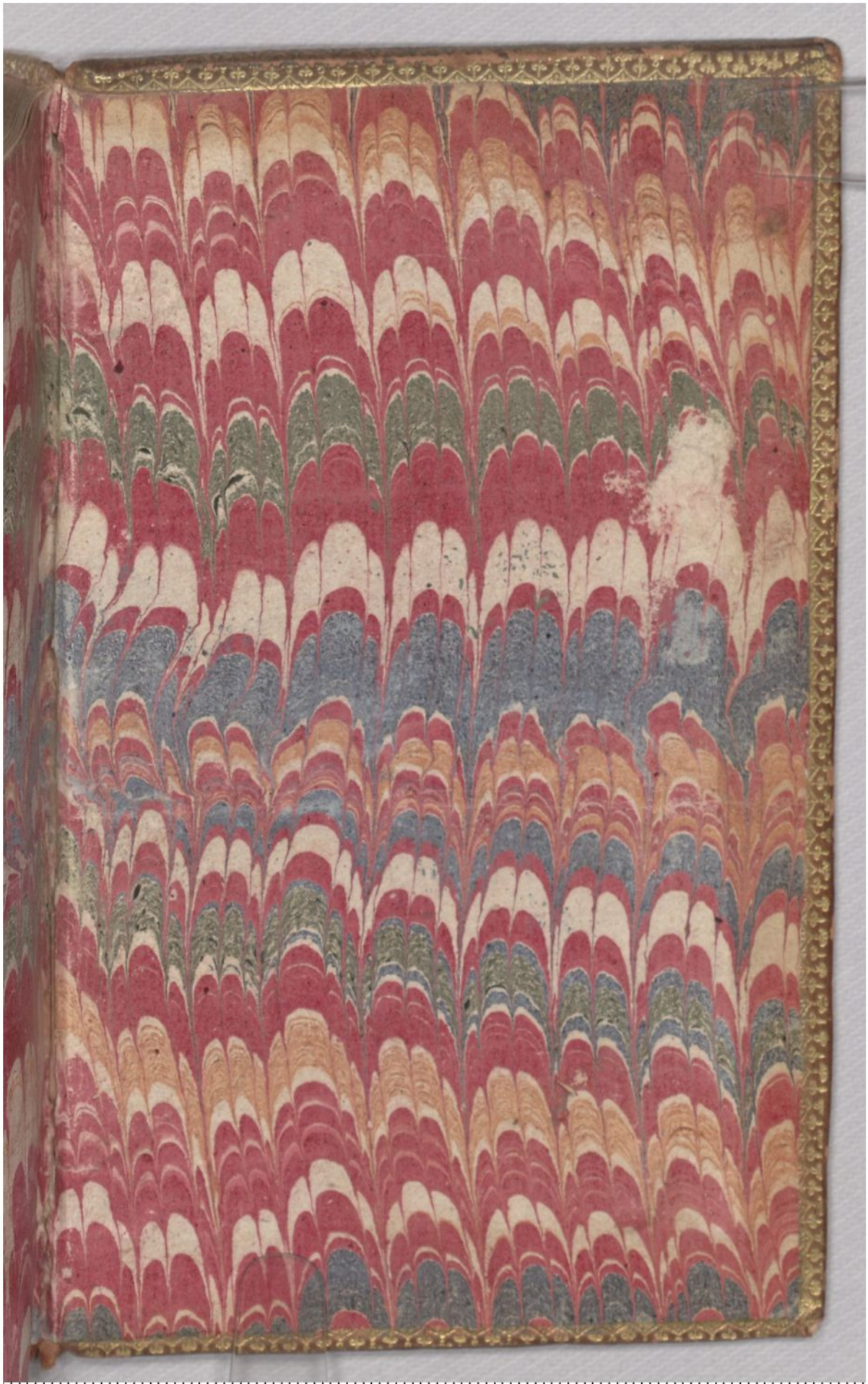

GWLB Hannover
035
036 828 173
IV 3 B, 325 u 10
GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [357] - -
PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [358] - -

PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [359] - -

PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 91:2, [360] - -

PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 91 2, [361] - -